





Diele Prof. 90/25

# CONTES

MORAU X

Par MR. MARMONTEL,

SUIVIS

*d'une Apologie du Théâtre.*

TOME PREMIER,



A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE

MDCCLXI

P R E F A C E

Il faut d'abord établir y a quelques an-  
nées, on a vu paraître la Comédie  
de l'art, dans la Nature les re-  
sultats de l'art. Cette  
œuvre a conduit à examiner s'il  
y avait quelque chose de plus que  
les simples faits historiques, et  
s'il n'y avait pas quelque chose de  
plus que les faits.



On voit que l'art a été  
travaillé pendant un certain  
temps, et que l'on a cherché  
à le rendre plus utile et plus  
utile à la société.

## P R É F A C E.

**E**NGAGÉ, il y a quelques années, à écrire sur la Comédie, je cherchois dans la Nature les règles & les moyens de l'Art. Cette étude me conduisit à examiner s'il étoit vrai, comme on l'a dit, que tous les grands traits du ridicule eussent été saisis par Moliere & par les Poëtes qui l'ont suivi.

En parcourant le Tableau de la Société, je crus appercevoir que dans les combinaisons inépuisables des folies & des travers de tous les états, un homme de génie trouveroit encore de quoi s'exercer. J'avois même recueilli quelques observations, que je voulois proposer aux jeunes Poëtes, lorsque Mr. de Boiffy, mon Ami, me demanda quelques morceaux de Prose à insérer dans le Mercure. Il me vint dans l'idée de mettre en œuvre, dans un Con-

IV P R E' F A C E.

te, l'un des traits de ma Collection; & je choisis pour essai la ridicule prétention d'être aimé uniquement pour soi-même. Ce Conte eut le succès que pouvoit avoir une bagatelle. Mon Ami me pressa de lui en donner un second. Je me proposai d'y faire sentir la folie de ceux qui employent l'autorité pour mettre une femme à la raison; & je pris pour exemple un Sultan & son esclave, comme les deux extrémités de la domination & de la dépendance. Ce nouvel essai me réussit encore; & flatté d'avoir faisi le goût du Public dans un genre que l'on daigna regarder comme nouveau, je continuai à m'y exercer.

L'idée singuliere que les jeunes personnes se font de l'Amour d'après la lecture des Romans, & le chagrin qu'elles ont de ne pas le trouver dans la Nature tel qu'il est peint dans les Livres, étoit un petit

tit ridicule à combattre, & pris sous deux points de vue différens, il fut le sujet de deux Contes. Dans l'un, c'est une femme mécontente de sa façon d'aimer. Dans l'autre, c'est une femme mécontente de la façon dont elle est aimée.

Les trois nuances de ce qu'on appelle amour dans le Monde, la fantaisie, la passion & le goût, me donnerent l'idée des *quatre Flacons*.

Dans le Conte intitulé *Heureusement*, je tâchai de faire voir à quoi tient le plus souvent la vertu d'une honnête femme, & combien sa foiblesse doit la rendre indulgente pour les fautes mêmes qu'elle a sçu éviter.

Celui des *deux Infortunées* est un exemple des dangers auxquels un jeune homme, d'un naturel doux & facile, est exposé dans le Monde.

La hardiesse avec laquelle certains petits Originaux se donnent le

nom de Philosophes, m'a fourni le sujet du *Philosophe soi-disant*.

Le sot orgueil de l'homme exigeant, qui veut que tout soit fait pour lui, est peut-être le plus théâtral des ridicules qui ont échappé à Molière: je n'ai fait que l'effleurer, mais un homme de talent doit sentir combien ce caractère approfondi & développé, seroit digne de la Scene Comique.

La prédilection aveugle & cruelle d'une *mauvaise Mere* pour l'un de ses enfans, & les chagrins qu'elle se prépare; l'attention d'une *bonne Mere* à diriger l'inclination de sa fille & le succès qui en est le prix, sont encore deux sujets fort au-dessus de l'esquisse que j'en ai donnée. Il est des caractères qui, pour être présentés dans toute leur force, exigent des combinaisons & des développemens dont un Conte n'est pas susceptible; je ne puis que les indiquer. Il en est d'autres qui ne sont

pas

pas assez généraux pour être peints sans donner lieu aux applications personnelles; je m'abstiens même de les désigner. On sçait combien la fausse clef des *Caracteres* a chagriné leur Auteur; & je ne dois pas ignorer de quoi les méchans sont capables.

Quelquefois il s'est présenté des sujets qui, sans avoir une moralité directement relative à nos mœurs, me donnoient des situations touchantes, ou des tableaux intéressans: tels sont *Lausus & Lydie*, *la Bergere des Alpes*, *Annete & Lubin*, *les Mariages Samnites*; mais dans ceux-là même j'ai eu pour objet de rendre la vertu aimable. Enfin, j'ai tâché par-tout de peindre ou les mœurs de la Société, ou les sentimens de la Nature; & c'est ce qui m'a fait donner à ce Recueil le titre de **CONTES MORaux**.

A la vérité des caracteres j'ai voulu joindre la simplicité des moyens,

& je n'ai pris que les plus familiers. Ainsi un petit serin me sert à dé- tromper & à guérir une femme de l'aveugle passion qui l'obsede; ainsi quelques traits changés à un tableau réconcilient deux époux; ainsi la nouvelle du jour, le Spectacle, le Jeu, la Promenade, sont les épreu- ves qui développent les caractères de deux Amans, & qui éclairent une jeune personne sur le choix d'un Epoux digne d'elle.

Je dirai peu de chose du style: quand c'est moi qui raconte, je me livre à l'impression actuelle du senti- ment ou de l'image que je dois ren- dre: c'est mon sujet qui me donne le ton. Quand je fais parler mes personnages, tout l'art que j'y em- ploye, est d'être présent à leur en- tretien, & d'écrire ce que je crois entendre. En général, la plus nai- ve imitation de la Nature dans les mœurs & dans le langage, est ce que j'ai recherché dans ces Contes: s'ils

s'ils n'ont pas ce mérite, ils n'en ont aucun.

Je proposai il y a quelques années, dans l'article *Dialogue* de l'Encyclopédie, de supprimer les *dit-il* & *dit-elle* du Dialogue vif & pressé. J'en ai fait l'essai dans ces Contes, & il me semble qu'il a réussi. Cette maniere de rendre le récit plus rapide, n'est pénible qu'au premier instant; dès qu'on y est accoutumé, elle fait briller le talent de bien lire.

J'ai donné tous mes soins à cette Edition: aux Contes déjà connus, & que j'ai retouchés à loisir, j'en ai ajouté de nouveaux, & j'y ai joint un morceau sur les Spectacles, qui dans sa nouveauté fut reçu favorablement.

Ce morceau dispersé par articles dans le Mercure, avoit besoin d'être ensemble. On l'a imprimé à Geneve, mais sans ma participation; & comme il avoit été écrit à la  
hâte,

x      P R E' F A C E.

hâte, il s'y étoit glissé des négligences & des longueurs qu'il a fallu corriger.

Il m'est encore échappé quelques fautes d'impression, dont je ne me suis aperçu que lorsqu'il n'étoit plus temps. Je vais les indiquer ici, afin qu'on les corrige avant la lecture.

*Fin de la Préface.*

LES

# LES CHARMES DE L'ÉTUDE.

## ÉPIÔTE AUX POËTES.

**M**es bons Amis, mes Compagnons, mes Guides,  
Illustres Morts, parmi vous je reviens  
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,  
Des plaisirs purs, délicats & solides.  
Je viens jouir; je viens charmer le temps.  
Ce temps, si court, a des langueurs mortelles  
Quand l'ame oisive en compte les instans;  
C'est le travail qui lui donne des ailes.

L'homme veut être, & ne peut résister  
Au sentiment de sa propre durée;  
L'heure où l'on vit se passe à s'éviter;  
La peine active est souvent préférée  
Au froid loisir de se voir exister.  
J'ai vu ce cercle où regne l'inconstance,  
Ce monde vain, tumultueux, flottant,  
Où le plaisir est l'objet d'importance,  
Où tour-à-tour on se cherche, on s'attend,  
Pour s'oublier le soir en se quittant.  
Qui ne croiroit, à voir cette affluence,

Dans

Dans ces jardins, à ce brillant soupé,  
 Qu'on est heureux? L'on n'est que dissipé:  
 De deux Soleils abrégér la distance,  
 Est tout le soin dont on est occupé;  
 Et dans la foule à soi-même échappé,  
 L'on se dérobe à sa triste existence.

Livres chéris, ah! qu'il m'est bien plus doux  
 De m'oublier, de me perdre avec vous!  
 Vous élevez, vous enchantez mon ame,  
 Rapide Homere, audacieux Milton,  
 Torrens mêlés de fumée & de flame.  
 A ce mélange en vain préfère-t-on  
 La pureté d'un goût pusillanime:  
 Du char brûlant du Dieu qui vous anime  
 Si vous tombez, c'est comme Phaëton;  
 Et votre chute annonce un vol sublime,  
 De l'art naissant l'essor ambitieux,  
 Libre du-moins dans sa route incertaine,  
 Osoit franchir la barriere des Cieux:  
 L'usage encor, tyran capricieux,  
 Ne tenoit point le génie à la chaîne.  
 Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers  
 L'heureux larcin du hardi Prométhée,  
 Donner la vie à mille êtres divers,  
 Elever l'Homme, embellir l'Univers;  
 Telle est la loi que vous avez dictée.  
 Ce merveilleux qui regne en vos Ecrits,

Colosse informe & beauté monstrueuse,  
 Par sa grandeur fiere & majestueuse,  
 Du Censeur même étonne les esprits.

Le seul Lucain (a) cherchant une autre gloire  
 Sans le secours des Enfers ni des Cieux,  
 D'un feu divin fait animer l'histoire,  
 Et son génie en fait le merveilleux.

Il est un vrai que l'artifice énerve:  
 Ce vrai l'inspire & lui donne le ton.  
 Qu'a-t-il besoin de Mars & de Minerve?  
 Il a César & Pompée & Caton.

Les passions de César & de Rome  
 Lui tiennent lieu d'Hécate & d'Alecton:  
 Le Ciel, l'Enfer sont dans le cœur de l'homme.

Donne à Lucain ton style harmonieux,  
 Ou prends de lui son audace intrépide,  
 O toi, d'Homere émule trop timide (b),  
 Peintre touchant, Poète ingénieux,  
 Sage Virgile. Et pourquoi de ces ailes  
 Ne pas voler par des routes nouvelles?

Ulys.

(a) Lucain mourut à l'âge de vingt-sept ans, & nous laissa un Poëme défectueux, mais plein de génie, dont le grand Corneille faisoit son étude. Voyez Cinna, les Horaces, la Mort de Pompée.

(b) On fait que les premiers Livres de l'Énéide sont d'après l'Odyssée, & les derniers d'après l'Iliade.

\* \*

Ulyſſe errant descendit aux Enfers ;  
 Et ſur ſes pas j'y vois descendre Enée.  
 Si Calypſo gémit abandonnée ,  
 Didon trahie expire dans tes vers.....  
 Didon ! que dis-je ? Eſt-il rien que n'eſſace  
 De ce tableau la ſublime beauté ?  
 Tu peins Didon , & tu n'as pas l'audace  
 D'aller ſans guide à l'immortalité !  
 Si ton Rival tient le ſceptre au Parnaffe ,  
 Il ne le doit qu'à ta timidité.

Ah ! ſi du moins tu l'avois imité  
 Dans ſes deſſeins majeſtueux & vaſtes ,  
 Dans ce grand art des groupes , des conſtraſtes !  
 Art dont le Taſſe a lui ſeul hérité.....

J'entends Boileau qui s'écrie : O blaſphême !  
 Louer Le Taſſe !... Oui , Le Taſſe lui-même.  
 Laifſons Boileau tâcher d'être amuſant ,  
 Et pour raiſon donner un mot plaiſant.

Quoi de plus doux , de plus vif , de plus mâle  
 Que ce Poëme , objet de ſes mépris ?  
 Je ſçai , Virgile , admirer tes écrits :  
 Troye & Carthage , & la rive infernale ,  
 Les pleurs d'Evandre & la mort d'Euriale  
 Sont des tableaux dont je ſens tout le prix :  
 Didon ſur-tout n'eut jamais de rivale.

Mais que Le Taſſe a bien mieux exprimé  
 Cet héroïſme ébauché par Homere !

Que,

Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,  
 Il nous a peint la Piété sincère,  
 La Grandeur simple, & la Sagesse aüstère,  
 Et la Valeur qui connoît le danger,  
 Et la Fureur qui s'aveugle elle-même,  
 Et la Jeunesse ardente à se plonger  
 Dans les plaisirs qu'elle craint & qu'elle aime,  
 Et la Vertu qui la vient dégager !

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du Monde ;  
 Dans le berceau des plus grands des humains ;  
 Dans cette Rome en Héros si féconde,  
 Qui chois-tu pour Pere des Romains ?  
 Ce n'est pas tout que d'aller fonder Rome :  
 Ce grand dessein demandoit un grand homme ;  
 Compare Enée à ce Héros brillant,  
 A ce Renaud, si tendre & si vaillant.  
 Un foible amour est doucereux & fade ;  
 Mais dans sa force il est beau, généreux,  
 Touchant sur-tout quand il est malheureux ;  
 Si sa colere a fait une Iliade,  
 L'amour est-il moins fier, moins dangereux ?  
 Des passions, élémens de nos âmes,  
 La plus active est celle de l'amour ;  
 Mille couleurs en nuancent les flammes ;  
 L'Amour se change en Colombe, en Vautour.  
 Contre lui-même il s'emporte, il s'anime ;  
 Conçoit, embrasse, étouffe son dessein ;

Et de ses traits se déchirant le sein ,  
 Il est le Dieu , le Prêtre & la Victime.  
 Tel est l'Amour dans nos cœurs , dans nos vers :  
 Lui seul anime ; embellit l'Univers ;  
 Lui seul anime , embellit la Peinture ;  
 La Poésie , ainsi que la Nature ,  
 Doit à l'Amour mille tableaux divers.  
 Anacréon , tu n'as pas d'autre guide :  
 A tes beaux jours c'est l'Astre qui préside ,  
 Et qui de fleurs a semé ton couchant.  
 Tu lui dois tout , voluptueux Ovide ,  
 A qui Corine (a) enseigna l'Art du chant ;  
 Enfant gâté des Muses & des Graces ,  
 De leurs trésors brillant dissipateur ,  
 Et des plaisirs savant législateur.  
 Vous , ses Rivaux , vous dont il suit les traces ,  
 Tendre Tibule , & toi dont les douleurs  
 Ont tant de charme , intéressant Properce ,  
 Pour vous l'Amour , dans les larmes qu'il verse ,  
 En soupirant détrempe ses couleurs.  
 Sur vos pinceaux qu'il transmet à Racine ,  
 Il répandit du sang avec ses pleurs.  
 Quel coloris ! Quelle touche divine !  
 Peintres du cœur , n'en soyez point jaloux ;

C'est

(a) Moverat ingenium totam cantata per Urbem ,  
 Nomine non vero dicta Corina mihi.

*Trist. L. IV. El. X.*

C'est votre Maître : il vous surpasse tous.  
 L'Amour l'inspire, il en fait un Apelle;  
 A Champmélé, son Actrice immortelle,  
 Pour l'éclairer il remit son flambeau.

Ce n'est souvent que le même (a) modele;  
 Mais l'attitude, à chaque instant nouvelle,  
 Le reproduit à chaque instant plus beau.

Eh quoi! l'Amour, un songe, une folie,  
 Est-ce un tableau digne de l'avenir?  
 Par lui, dit-on, la scène est avilie,  
 Et du Théâtre il falloit le bannir.

Ah malheureux! dont la mélancolie  
 Veut que l'Amour à mes yeux m'humilie,  
 N'aimez jamais: c'est assez vous punir.  
 Condamnez-vous à ne jamais entendre  
 Cette Roxane & si fiere & si tendre,  
 Qui respirant la vengeance & l'amour,  
 Menace, tremble, ose & craint tour-à-tour,  
 Cette Hermione, Amante dédaignée,  
 Tantôt plaintive, & tantôt indignée.

Du cœur humain ces reflux orageux  
 Ne sont pour vous que de frivoles jeux.  
 Phedre brûlant d'un feu qu'elle déteste,  
 Phedre au milieu du crime & du remords,

Et

(a) C'est plus par les situations que par les caractères que Racine a varié les peintures de l'Amour.

Et la vertu luttant contre l'inceste ,  
 Pour vous toucher sont de foibles ressorts.  
 En vain Clairon , cette Actrice sublime ,  
 Rend plus frappans ces tableaux qu'elle anime :  
 Vous demandez des Spectacles plus forts.  
 Voyez Phocas , cherchant d'un œil avide  
 Quel est le cœur que sa main doit percer ,  
 Réduit au choix , frémir d'un parricide ,  
 Sans qu'il échappe au sang qu'il va verser  
 Un mouvement , un cri qui le décide.  
 Puissant Génie , étonnant Créateur ,  
 Combien de fois , ô grand Homme ! ô Corneille !  
 De ton vol d'Aigle observant la hauteur ,  
 J'ai vu l'Aurore interrompre ma veille !  
 De quel rayon le Ciel t'illumina !  
 Quel feu divin s'alluma dans tes veines ,  
 Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes ,  
 Et r'élevant de Clitandre à Cinna ,  
 Par les lauriers que ta main moissonna ,  
 Paris devint la rivale d'Athenes !

Reine des Arts , si fameuse autrefois ,  
 Ne vante plus ton Théâtre (a) Magique ,  
 Ta Mélodie & ton masque tragique ,  
 Ne vante plus ces oracles menteurs ,

Et

(a) Le mobile de l'action théâtrale chez les Grecs  
 est presque toujours hors de l'intrigue.

Et ces destins, invincibles moteurs  
 D'une fatale & sanglante aventure,  
 Où l'innocence est mise à la torture  
 Pour des forfaits dont ils sont les auteurs,  
 Ce merveilleux, dangereuse imposture,  
 S'évanouit, fait place à la Nature:  
 L'action naît de l'ame des Acteurs,  
 Les passions sont les Dieux du Théâtre.

O Rhodogune, éternel monument  
 Qu'avec effroi j'admire & j'idolâtre!  
 Où sont puisés ce nœud, ce dénouement,  
 Cet intérêt ? Au sein de Cléopâtre.

Tissu hardi d'invisibles rapports,  
 Heraclius, simple & vaste machine,  
 Quel Dieu caché préside à tes ressorts,  
 Les fait mouvoir ? L'ame de Léontine.

Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,  
 Du merveilleux dédaigna les prestiges.  
 Crime ou vertu, tout fut grand sous sa main;  
 Et quand il veut étaler des prodiges,  
 Il fait agir & parler un Romain.

Fable, autrefois en tableaux si fertile,  
 Douces erreurs d'un peuple ingénieux,  
 Songes charmans, quel fut donc votre asile ?  
 Lully monta son luth harmonieux:  
 A ses accens s'éleva ce beau Temple,  
 Brillant Théâtre où préside l'Amour,

Où tous les Arts triomphent tour-à-tour,  
 Et dont Quinaut fut la gloire & l'exemple.  
 Chantre immortel d'Atys & de Renaud,  
 O toi galant & sensible Quinaut,  
 L'illusion, aimable cachanteresse,  
 Mêla son filtre à tes vives couleurs;  
 Le Dieu des vers, le Dieu de la tendresse  
 T'ont couronné de lauriers & de fleurs.  
 Et qui jamais ouvrit à l'harmonie  
 Un champ plus vaste, un plus riche trésor ?  
 En créant l'Art, ton cœur fut ton Génie.  
 En vain ta gloire en naissant fut ternie:  
 Elle renaît plus radieuse encor.  
 Dans tes tableaux quelle noble magie!  
 Dans tes beaux vers quelle douce énergie!  
 Si le François, par Racine embelli,  
 Lui doit la grace unie à la noblesse,  
 Il tient de toi, par ton style amolli,  
 Un tour liant & nombreux sans foiblesse.  
 Que n'avoit-il, ton injuste Censeur,  
 Que n'avoit-il un rayon de ta flamme ?  
 Son fiel amer valoit-il la douceur  
 D'un sentiment émané de ton ame ?  
 Mais ce Boileau, Juge passionné,  
 N'en est pas moins Législateur habile.  
 Aux lents efforts d'un travail obstiné  
 Il fait céder la Nature indocile;

Dans

Dans un terrain sauvage, abandonné,  
 A pas tardifs trace un sillon fertile;  
 Et son vers froid, mais poli, bien tourné,  
 A force d'art rendu simple & facile,  
 Ressemble au trait d'un or pur & ductile,  
 Par la filiere en glissant façonné.

Que ne peut point une étude constante,  
 Sans feu, sans verve, & sans fécondité,  
 Boileau copie; on diroit qu'il invente.  
 Comme un miroir il a tout répété.  
 Mais l'Art jamais n'a su peindre la flame:  
 Le sentiment est le seul don de l'ame,  
 Que le travail n'a jamais imité.

J'entends Boileau monter sa voix flexible  
 A tous les tons, ingénieux flatteur,  
 Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur,  
 Même léger dans sa gaité pénible;  
 Mais je ne vois jamais Boileau sensible:  
 Jamais un vers n'est parti de son cœur.

Que la Nature, au Génie indulgente,  
 Traita bien mieux ce Poète ingénu,  
 Ce La Fontaine, à lui seul inconnu,  
 Ce Peintre né, dont l'instinct nous enchante!  
 Simple & profond, sublime sans effort,  
 Le vers heureux, le tour rapide & fort  
 Viennent chercher sa plume négligente.  
 Pour lui sa Muse, Abeille diligente,

Va recueillir le suc brillant des fleurs,  
 En se jouant, la main de la Nature  
 Mêlé, varié, assortit ses couleurs.  
 C'est un émail semé sur la verdure,  
 Dont le Zéphir fait toute la culture,  
 Et que l'Aurore embellit de ses pleurs.

Mais sous l'appas d'un simple badinage,  
 Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton,  
 Qui de l'enfance a pris l'air & le ton.  
 De l'Art des vers tel est le digne usage;  
 Mais laissons - lui sa noble liberté :

A peine il sent le frein de l'esclavage,  
 Qu'il perd son feu, sa grace & sa fierté,

La Poésie eut le sort de Pandore :

Quand le Génie au Ciel la fit éclore,  
 Chacun des Arts l'enrichit d'un présent,  
 Elle reçut des mains de la Peinture  
 Le coloris, prestige séduisant,  
 Et l'heureux don d'imiter la Nature :

De l'Eloquence elle eut ces traits vainqueurs,  
 Ces traits brûlans qui pénètrent les cœurs;

A l'Harmonie elle dut la mesure,  
 Le mouvement, le tour mélodieux,  
 Et ces accens qui ravissent les Dieux.

La Raison même à la jeune immortelle  
 Voulut servir de compagne fidelle :  
 Mais quelquefois, invisible témoin,

Elle

Elle la suit, & l'observe de loïn.

Dès que Rousseau s'éleve au ton de l'Ode,  
 Et qu'il décrit en vers harmonieux  
 L'ordre éclatant qui regne dans les Cieux (a),  
 L'enthousiasme est sa seule méthode.  
 Quand sous ses doigts commence à retentir  
 La harpe sainte ou le luth de Pindare,  
 J'aime à penser, je crois même sentir  
 Qu'un feu divin de son ame s'empare:  
 Je m'abandonne, avec lui je m'égare.  
 Mais d'un ton grave & d'un air réfléchi  
 A la Raison (a) si lui-même il insulte,  
 Pour la combattre, il faut qu'il la consulte,  
 Et de ses loix il n'est plus affranchi.  
 Que dis-je? Est-il d'effor qu'elle ne regle?  
 Pour s'élever & planer dans les Cieux,  
 L'Enthousiasme a les ailes de l'Aigle;  
 Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux?  
 Voyez Horace, & si, dans son délire,  
 Sa main voltige au hasard sur la lyre,  
 Avec quel art variant ses accords,  
 D'un mode à l'autre il s'éleve, il s'abaisse!  
 Vrai dans sa fougue & sage en son ivresse,  
 La Raison même approuve ses transports,  
 D'un

(a) Voyez l'Ode II. du premier Livre, P/. VIII.

(b) Voyez l'Ode à Mr. de la Fare.

D'un ton moins haut si l'ami de Mécène ,  
 Des mœurs de Rome ingénieux Censeur ,  
 A mes regards en expose la Scène ;  
 Quelle morale & plus pure & plus saine !  
 Qu'il y répand de charme & de douceur  
 En le lisant , avec lui je crois vivre :  
 A Tivoli je m'empresse à le suivre .  
 La Liberté , l'Enjouement , la Raison ,  
 Dans sa retraite accourent sur ses traces ;  
 L'Amour y vient sans bandeau ni poison ,  
 Et la Vieillesse y joue avec les Graces .

De nos devoirs le mutuel accord ,  
 De nos besoins l'intime & doux rapport ,  
 Le choix du bien , sa nature immuable ,  
 Le vrai , l'utile , étude inépuisable ,  
 De l'amitié le charme & les liens ,  
 L'art précieux de plaire à ce qu'on aime ,  
 L'art de trouver son bonheur en soi-même ,  
 Sous ces berceaux voilà nos entretiens .

Mais à mes yeux encor plus familière ,  
 Plus près de moi , plus facile à saisir ,  
 La Vérité , dans les jeux de Molière ,  
 De ses leçons fait me faire un plaisir .  
*Enseigne-nous où tu trouves la rime ?*  
 Lui dit Boileau , sans-doute en badinant .  
 Est-ce donc là ce que ton art sublime ,  
 Divin Molière , a de plus étonnant ?

Enseigne-nous plutôt quel microscope,  
 Depuis Agnès jusqu'au fier Misantrope,  
 Te dévoila les plis du cœur humain.

Quel Dieu remit ces crayons dans ta main ?

Dans tes écrits, quelle sève féconde,

Quelle chaleur, quelle ame tu répands !

La Cour, la Ville, & le Peuple & le Monde,

Tu fais de tout une étude profonde ;

Et nous rions toujours à nos dépens.

Le Jaloux rit d'un sot qui lui ressemble ;

Le Médecin se moque de Purgon ;

L'Avare pleure & sourit tout ensemble,

D'avoir payé pour entendre Harpagon :

Le seul Tartuise a peu ri, ce me semble.

Moi, qui n'ai point le masque d'un dévot ;

Quand la vapeur d'une bile épaissie

S'élève autour de mon ame obscurcie,

Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavor,

Ou que la sombre & vague Inquiétude

Trouble mes sens fatigués de l'étude,

J'appelle à moi Sotenville & Dandin,

Le bon Sofie, & Nicole & Jourdain :

Le rire alors dans mes yeux étincelle ;

A pleins canaux mon sang coule soudain ;

De mes esprits le feu se renouvelle ;

Je crois renaître ; & ma sérénité

En un jour clair me peint l'humanité.

Tous

Tous ces travers qui m'excitoient la bile ;  
 Ne font pour moi qu'un spectacle amusant :  
 Moi-même enfin je me trouve plaissant  
 D'avoir tranché du Censeur difficile.

Fruits du génie, heureux présens des Cieux ;  
 Embellissez la retraite que j'aime ;  
 Et rendez-moi mon loisir précieux.  
 Seul avec vous, je me plais en moi-même ;  
 Par vous guéri de cette vanité  
 Qui sacrifie à la célébrité  
 Le doux repos, des biens le plus solide ;  
 De cette vie inconstante & fluide  
 Je suis le cours avec tranquillité ;  
 L'œil attaché sur un charmant rivage ;  
 Où la Nature étale à mon passage  
 Son abondance & sa variété.

F I N.

T As

# T A B L E

## D E S

### CONTES MORAUZ.

Tome premier.

*Alcibiade, ou Le Moi,* page 1

*Soliman II.* 40

*Le Scrupule, ou l'Amour mécontent de  
lui-même,* 68

*Les quatre Flacons, ou les Aventures d'Al-  
cidonis de Mégare,* 105

*Lausus & Lydie,* 139

*Heureusement,* 156

*Les deux Infortunées,* 185

*Tout ou Rien,* 208

*Le Philosophe soi-disant,* 235

*La mauvaise Mere,* 270

T O-

# TOME SECOND.

<i>La Bergere des Alpes,</i>	page 1
<i>L'heureux Divorce,</i>	42
<i>Annete &amp; Labin, Histoire véritable,</i>	94
<i>Les Mariages Samnites, Anecdote an- cienne,</i>	110
<i>La bonne Mere,</i>	138
<i>Apologie du Théâtre, ou Analyse de la Lettre de Mr. Rousseau, Citoyen de Ge- neve, à Mr. d'Alembert, au sujet des Spectacles,</i>	171

Fin de la Table.

CON-

# C O N T E S

## M O R A U X.



### A L C I B I A D E,

O U

### L E M O I.

 A nature & la fortune sembloient avoir conspiré au bonheur d'Alcibiade. Richesses, talens, beauté, naissance, la fleur de l'âge & de la santé; que de titres pour avoir tous les ridicules! Alcibiade n'en avoit qu'un: il vouloit être aimé pour lui-même. Depuis la coqueterie jusqu'à la sagesse, il avoit tout séduit dans Athenes; mais en lui, étoit ce bien lui qu'on aimoit? Cette délicatesse lui prit un matin comme il venoit de faire sa cour à une prude: c'est le moment des réflexions. Alcibiade en fit sur ce qu'on appelle le sentiment pur, la métaphysique de l'amour. Je suis bien duppe, disoit-il, de prodiguer mes soins à une femme qui ne m'aime peut-être

*Tome I.*                                  A                                  être

être que pour elle-même ! Je le sçaurai , de par tous les Dieux ; & s'il en est ainsi , elle peut chercher parmi nos athletes un soupirant qui me remplace .

La belle prude , suivant l'usage , opposoit toujours quelque foible résistance aux desirs d'Alcibiade . C'étoit une chose épouvantable ! elle ne pouvoit y penser sans rougir . Il falloit aimer comme elle aimoit , pour s'y résoudre . Elle auroit voulu pour tout au monde qu'il fût moins jeune & moins empressé . Alcibiade la prit au mot . Je m'apperçois , Madame , lui dit-il un jour , que ces complaisances vous coûtent ; hé bien , je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait . Oui , je consens , puisque vous le voulez , que nos ames seules soient unies , & je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus .

La prude loua cette résolution d'un air bien capable de la faire évanouir ; mais Alcibiade tint bon . Elle en fut surprise & piquée ; cependant il fallut dissimuler .

Le jour suivant , tout ce que le deshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en usage . La vivacité du desir brilloit dans les yeux de la prude ; dans son maintien , la nonchalance & la volupté . Les voiles  
les

les plus légers, le désordre le plus favorable, tout en elle invitoit Alcibiade à s'oublier. Il apperçut le piège. Quelle victoire, lui dit-il, Madame, quelle victoire à remporter sur moi-même ! Je vois bien que l'amour m'éprouve, & je m'en applaudis : la délicatesse de mes sentimens en éclatera davantage. Ces voiles transparents & légers, ces coussins dont la volupté semble avoir formé son trône, votre beauté, mes desirs ; combien d'ennemis à vaincre ! Ulysse n'y échapperoit pas, Hercule y succomberoit. Je serai plus sage qu'Ulysse, & moins fragile qu'Hercule. Oui, je vous prouverai que le seul plaisir d'aimer, peut tenir lieu de tous les plaisirs. Vous êtes charmant, lui dit-elle, & je puis me flatter d'avoir un amant unique ; je ne crains qu'une chose, c'est que votre amour ne s'offoiblisse par la rigueur. Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n'en fera que plus ardent. Mais, mon cher enfant, vous êtes jeune ; il est des momens où l'on n'est pas maître de soi ; & je crois votre fidélité bien hasardée, si je vous livre à vos desirs. Soyez tranquille, Madame ; je vous répons de tout. Si je puis vaincre mes desirs auprès de vous, auprès de qui n'en serai-je

pas le maître? Vous me promettez du moins, lui dit-elle, que s'ils deviennent trop pressans vous m'en ferez l'aveu? Je ne veux point qu'une mauvaise honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole: il n'est rien que je ne vous pardonne plutôt qu'une infidélité. Oui, Madame, je vous avouerai ma faiblesse de la meilleure foi du monde, quand je serai prêt à y succomber: mais laissez-moi du moins éprouver mes forces; je sens qu'elles iront encore loin, & j'espère que l'amour m'en donnera de nouvelles. La prude étoit furieuse; mais sans se démentir elle ne pouvoit se plaindre: elle se contraignit encore, dans l'espoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade succomberoit. Il reçut le lendemain à son réveil un billet conçu en ces termes:

„ J'ai passé la plus cruelle nuit, venez me voir. Je ne puis vivre sans vous ”.

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étoient qu'entr'ouverts; un jour tendre se glissoit dans l'appartement au-travers des ondes de pourpre. La prude étoit encore dans un lit parsemé de roses. Venez, lui dit-elle d'une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un songe affreux m'a tourmenté cette nuit: j'ai cru

VOUS

vous voir aux genoux d'une rivale. Ah! j'en frémis encore. Je vous l'ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous ne foyez infidèle : mon malheur seroit d'autant plus sensible que j'en serois moi-même la cause, & je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre; vous êtes trop jeune pour le pouvoir long-tems. Ne vous connois-je pas? Je sens que j'ai trop exigé de vous, je sens qu'il y a de l'imprudencé & de la cruauté à vous imposer une loi si dure. Comme elle parloit ainsi de l'air du monde le plus touchant; Alcibiade se jetta à ses pieds: Je suis bien malheureux, lui dit-il, Madame, si vous ne m'estimez pas assez pour m'en croire capable de m'attacher à vous par les seuls liens du sentiment! Après tout, de quoi me suis-je privé? De ce qui deshonoré l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce sacrifice pour quelque chose. Mais fût-il aussi grand que vous vous l'imaginez; je n'en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade, lui dit la prude en lui tendant la main, je ne veux point d'un sacrifice qui te coûte: je suis trop sûre & trop flattée de l'amour pur & délicat que tu m'as si bien

témoigné. Sois heureux, j'y consens. Je le suis, Madame, s'écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous : cessez de me soupçonner & de me plaindre; vous voyez l'amant le plus fidele, le plus tendre, le plus respectueux... Et le plus sot, interrompit-elle, en tirant brusquement ses rideaux, & elle appella ses esclaves. Alcibiade sortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre, & bien résolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avoit pris que pour son plaisir. Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'on aime dans l'âge de l'innocence; & si la jeune Glicérie éprouvoit pour moi ce que ses yeux semblent me dire, je suis bien certain que ce seroit de l'amour tout pur.

Glicérie, dans sa quinzieme année, attiroit déjà les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu'on imagine une rose au moment de s'épanouir, tels étoient la fraîcheur & l'éclat de sa beauté.

Alcibiade se présenta, & ses rivaux se dissipèrent. Ce n'étoit point encore l'usage à Athenes de s'épouser pour se haïr & pour se mépriser le lendemain; & l'on donnoit aux jeunes gens, avant l'hymen, le loisir de se voir & de se parler avec une liberté décente. Les filles ne  
se

se repositoient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu. Elles se donnoient la peine d'être sages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre foiblement, que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n'oublia rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune Athénienne sur ses talens, ses graces, sa beauté; il lui fit sentir dans tout ce qu'elle disoit, une finesse qu'elle n'y avoit pas mise, & une délicatesse dont elle ne se doutoit pas. Quel dommage qu'avec tant de charmes, elle n'eût pas un cœur sensible! je vous adore, lui disoit-il, & je suis heureux si vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire: une candeur ingénue est la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la dissimulation; cette belle bouche n'est pas faite pour trahir les sentimens de votre cœur: qu'elle soit l'organe de l'amour, c'est pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je sois sincere, lui répondit Glicérie avec une modestie mêlée de tendresse, faites du-moins que je puisse l'être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur, mais je veux

A 4

aussi

aussi ne pas trahir mon devoir, & je trahirois l'un ou l'autre si j'en disois davantage. Glicérie vouloit avant de s'expliquer, que leur hymen fût conclu. Alcibiade vouloit qu'elle s'expliquât avant de penser à l'hymen. Il fera bien tems, disoit-il, de m'assurer de votre amour, quand l'hymen vous en aura fait un devoir, & que je vous aurai réduite à la nécessité de feindre ! C'est aujourd'hui que vous êtes libre; qu'il seroit flatteur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu desintéressé d'un sentiment naturel & pur. — Hé bien, soyez content, & ne me reprochez plus de n'avoir pas un cœur sensible; il l'est du-moins depuis que je vous vois. Je vous estime assez pour vous confier mon secret; mais à présent qu'il m'est échappé, j'exige de vous une complaisance: c'est de ne me plus parler tête-à-tête, que vous ne soyez d'accord avec ceux dont je dépens. L'aveu qu'Alcibiade venoit d'obtenir, auroit fait le bonheur d'un amant moins difficile; mais sa chimere l'occupoit. Il voulut voir jusqu'au bout s'il étoit aimé pour lui-même. Je ne vous dissimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais succès.

Vos

Vos parens me reçoivent avec une politesse froide que j'aurois prise pour un congé, si le plaisir de vous voir n'eût vaincu ma délicatesse ; mais si j'oblige votre pere à s'expliquer, il ne sera plus tems de feindre. Il est membre de l'Aréopage ; Socrate, le plus vertueux des hommes, y est suspect & odieux ; je suis l'ami & le disciple de Socrate, & je crains bien que la haine qu'on a pour lui, ne s'étende jusqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être ; mais enfin, si votre pere nous sacrifie à sa politique, s'il me refuse votre main, à quoi vous déterminez-vous ? A être malheureuse, lui répondit Glicérie, & à céder à ma destinée. — Vous ne me verrez donc plus ? — Si l'on me défend de vous voir, il faudra bien que j'obéisse. — Vous obéirez donc aussi, si l'on vous propose un autre époux ? — Je ferai la victime de mon devoir. — Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choisi ? — Je tâcherai de ne le point haïr ; mais quelles questions vous me faites ! Que penseriez-vous de moi si j'avois d'autres sentimens. — Que vous m'aimeriez comme on doit aimer. — Il est trop vrai que je vous aime. — Non, Glicérie, l'amour

A 5 ne

ne connoît point de loi; il est au-dessus de tous les obstacles; mais je vous rends justice, ce sentiment est trop fort pour votre âge: il veut des âmes fermes & courageuses, que les difficultés irritent & que les revers n'étonnent pas. Un tel amour est rare, je l'avoue. Vouloir un état, un nom, une fortune dont on dispose, se jeter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parens, voilà ce qu'on appelle amour, & voilà ce que j'appelle desir de l'indépendance. Vous êtes bien le maître, lui dit-elle les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre & d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos rivaux? Ai-je hésité à vous avouer votre triomphe? Que me demandez-vous de plus? Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une constance à toute épreuve, de me jurer que vous ferez à moi, quoi qu'il arrive, & que vous ne ferez qu'à moi. — En vérité, Seigneur, c'est ce que je ne ferai jamais. — En vérité, Madame, je devois m'attendre à cette réponse, & je rougis de m'y être exposé. A ces mots, il se retira outré de colere, & se disant à lui-même, j'étois bien bon d'aimer un enfant

fant qui n'a point d'ame , & dont le cœur ne se donne que par avis de parens !

Il y avoit dans Athenes une jeune veuve qui paroiffoit inconsolable de la perte de son époux. Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les premiers devoirs avec le sérieux que la bienséance impose auprès des personnes affligées. La veuve trouva un soulagement sensible dans les entretiens de ce disciple de Socrate, & Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale s'égayoit de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt, & puis on convint des mauvaises. C'étoit bien le plus honnête homme du monde, mais il n'avoit précisément que le sens-commun. Il étoit assez bien de figure, mais sans élégance & sans grace ; rempli d'attentions & de soins, mais d'une assiduité fatigante. Enfin, on étoit au désespoir d'avoir perdu un si bon mari, mais bien résolue à n'en pas prendre un second. Eh quoi, dit Alcibiade, à votre âge renoncer à l'hymen ! Je vous avoue, répondit la veuve, qu'autant l'esclavage me répugne, autant la liberté m'effraye. A mon âge,

li-

livrée à moi-même, & ne tenant à rien, que vais-je devenir? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu'entre l'esclavage de l'hymen & l'abandon du veuvage il y auroit un milieu à prendre; & qu'à l'égard des bienséances, rien au monde n'étoit plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révoltée de cette proposition; on eût mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des amours & des graces! il étoit facile de faire voir le ridicule d'un tel projet, & la veuve ne craignoit rien tant que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu'elle ne mourroit pas; il étoit déjà décidé qu'elle ne pouvoit vivre sans tenir à quelque chose, ce quelque chose devoit être un amant, & sans prévention elle ne connoissoit point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire & de l'attacher. Il redoubla ses assiduités; d'abord elle s'en plaignit, bientôt elle s'y accoutuma; enfin elle y exigea du mystère; & pour éviter les imprudences, on s'arrangea déceimment.

Alcibiade étoit au comble de ses vœux. Ce n'étoit ni les plaisirs de l'amour, ni les avantages de l'hymen qu'on aimoit en lui, c'étoit lui-même; du moins le

cro-

croyoit-il ainsi. Il triomphoit de la dou-  
 leur, de la sagesse, de la fierté d'une  
 femme qui n'exigeoit de lui que du se-  
 cret & de l'amour. La veuve de son  
 côté s'applaudissoit de tenir sous ses loix  
 l'objet de la jalousie de toutes les beautés  
 de la Grece. Mais combien peu de per-  
 sonnes savent jouir sans confidens! Al-  
 cibiade amant secret, n'étoit qu'un amant  
 comme un autre, & le plus beau triom-  
 phe n'est flatteur qu'autant qu'il est so-  
 lemnel. Un Auteur a dit que ce n'est pas  
 tout que d'être dans une belle campagne,  
 si l'on n'a quelqu'un à qui l'on puisse di-  
 re, La belle campagne! La veuve trou-  
 va de même que ce n'étoit pas assez d'a-  
 voir Alcibiade pour amant, si elle ne  
 pouvoit dire à quelqu'un, J'ai pour a-  
 mant Alcibiade. Elle en fit donc la con-  
 fidence à une amie intime, qui le dit à  
 son amant, & celui-ci à toute la Grece.  
 Alcibiade étonné qu'on publiât son aven-  
 ture, crut devoir en avertir la veuve, qui  
 l'accusa d'indiscrétion. Si j'en étois ca-  
 pable, lui dit-il, je laisserois courir des  
 bruits que j'aurois voulu répandre; & je  
 ne souhaite rien tant que de les faire é-  
 vanouir. Observons-nous avec sojn, évi-  
 tons en public de nous trouver ensemble;

&

& quand le hafard nous réunira, ne vous offensez point de l'air distrait & dissipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'assez mauvaise humeur. Je sens bien, lui dit-elle, que vous en ferez plus à votre aise : les assiduités, les attentions vous gênent, & vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais moi, quelle contenance voulez-vous que je tienne ? Je ne sçaurois prendre sur moi d'être coquette : ennuyée de tout en votre absence, rêveuse & embarrassée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, & je le serai peut-être en effet. Si l'on est persuadé que vous m'avez, il n'y a plus aucun remède : le public ne revient pas. Quel sera donc le fruit de ce prétendu mystère ? Nous aurons l'air, vous, d'un amant détaché, moi, d'une amante délaissée. Cette réponse de la veuve surprit Alcibiade ; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle se donnoit plus d'aisance & de liberté. Au Spectacle, elle exigeoit qu'il fût assis derrière elle, qu'il lui donnât la main pour aller au Temple, qu'il fût de ses promenades & de ses soupers. Elle affectoit sur-tout de se trouver avec ses rivales ; & au milieu de ce concours,  
elle

elle vouloit qu'il ne vît qu'elle. Elle lui commandoit d'un ton absolu, le regardoit avec mystere, lui sourioit d'un air d'intelligence, & lui parloit à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu'on est d'accord. Il vit bien qu'elle le menoit par-tout, comme un esclave enchaîné à son char. J'ai pris des airs pour des sentimens, dit-il avec un soupir: ce n'est pas moi qu'elle aime, c'est l'éclat de ma conquête; elle me mépriseroit, si elle n'avoit point de rivales. Apprenons lui que la vanité n'est pas digne de fixer l'amour.

La jalousie des Philosophes ne pouvoit pardonner à Socrate de n'enseigner en public que la vérité & la vertu: on portoit chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate occupé à faire du bien, laissoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit; mais Alcibiade, dévoué à Socrate, faisoit face à ses ennemis. Il se présentoit aux Magistrats; il leur reprochoit d'écouter des lâches, & d'épargner des imposteurs, & ne parloit de son Maître que comme du plus juste & du plus sage des mortels. L'enthousiasme rend éloquent: dans les conférences qu'il eut  
avec

avec l'un des membres de l'Aréopage, en présence de la femme du Juge, il parla avec tant de douceur & de véhémence, de sentiment & de raison, sa beauté s'anima d'un feu si noble & si touchant, que cette femme vertueuse en fut émue jusqu'au fond de l'ame. Elle prit son trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à son époux, est en effet un homme divin s'il fait de semblables disciples. Je suis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme: il n'est pas possible de l'entendre sans devenir meilleur. Le Magistrat qui n'avoit garde de soupçonner la sagesse de son épouse, rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avoit fait de lui. Alcibiade en fut flatté: il demanda au mari la permission de cultiver l'estime de sa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme, dit-il, est philosophe aussi, & je serai bien aise de vous voir aux prises. Rodope (c'étoit le nom de cette femme respectable) se piquoit en effet de philosophie, & celle de Socrate dans la bouche d'Alcibiade la gagnoit de plus en plus. J'oublois de dire qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'est plus jolie, mais où l'on est encore belle; où l'on est peut-être un peu moins aimable, mais

où

où l'on sçait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs : elle ne se défia ni de lui ni d'elle-même. L'étude de la sagesse remplissoit tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate passioient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope, & dans ce passage elles prenoient de nouveaux charmes : c'étoit un ruisseau d'eau pure qui couloit au-travers des fleurs. Rodope en étoit chaque jour plus altérée : elle se faisoit définir, suivant les principes de Socrate, la sagesse & la vertu, la justice & la vérité. L'amitié vint à son tour, & après en avoir approfondi l'essence, je voudrois bien sçavoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l'amour & l'amitié ? Quoique Socrate ne soit point de ces Philosophes qui analysent tout, lui répondit Alcibiade, il distingue trois amours : l'un grossier & bas, qui nous est commun avec les Animaux ; c'est l'attrait du besoin & le goût du plaisir : l'autre pur & céleste qui nous rapproche des Dieux ; c'est l'amitié plus vive & plus tendre : le troisieme enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les Dieux & les Brutes, & semble le plus naturel aux Hommes ; c'est le lien des ames cimenté par celui des sens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié; mais comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'esprit à la matiere, il n'en fait pas un à l'homme de se ressentir de ce mélange dans ses penchans & dans ses plaisirs. C'est sur-tout lorsque la nature a pris soin d'unir un beau corps avec une belle ame, qu'il veut qu'on respecte l'ouvrage de la nature; car quelque laid que soit Socrate, il rend justice à la beauté. S'il sçavoit, par exemple, avec qui je m'entretiens de philosophie, je ne doute pas qu'il ne me fît une querelle d'employer si mal ses leçons. Je vous dispense d'être galant, interrompit Rodope: je parle à un sage; & tout jeune qu'il est, je veux qu'il m'éclaire, & non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre Maître. Il permet l'amour, dites-vous; mais en connoit-il les égaremens & les excès? Oui, Madame, comme il connoit ceux de l'ivresse, & il ne laisse pas que de permettre le vin. La comparaison n'est pas juste, dit Rodope: on est libre de choisir ses vins, & d'en modérer l'usage; a-t-on la même liberté en amour? il est sans choix & sans mesure. Oui sans doute, répondit Alcibiade, dans un homme sans mœurs  
&

& sans principes; mais Socrate commence par former des hommes éclairés & vertueux, & c'est à ceux-là qu'il permet l'amour. Il sçait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honnête, & alors on ne court aucun risque à aimer à l'excès. L'ascendant mutuel de deux ames vertueuses ne peut que les rendre plus vertueuses encore. Chaque réponse d'Alcibiade applanissoit quelque difficulté dans l'esprit de Rodope; & rendoit le penchant qui l'attiroit vers lui plus glissant & plus rapide. Il ne restoit plus que la foi conjugale, & c'étoit-là le Nœud Gordien. Rodope n'étoit pas de celles avec qui on le tranche; il falloit le dénouer; Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étoient un jour sur l'article de la société: Le besoin; dit Alcibiade; a réuni les hommes; l'intérêt commun a réglé leurs devoirs, & les abus ont produit les loix. Tout cela est sacré; mais tout cela est étranger à notre ame. Comme les hommes ne se touchent qu'au dehors; les devoirs mutuels qu'ils se sont imposés ne passent point la superficie. La nature seule est la législatrice du cœur: elle seule peut inspirer la reconnoissance; l'amitié; l'amour: le sentiment ne sçauroit être un devoir d'institution. De-là vient;

par exemple, que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope qui avoit goûté le principe, fut effrayée de la conséquence: Quoi, dit-elle, je n'aurois promis à mon mari que de me comporter comme si je l'aimois!. Qu'avez-vous donc pu lui promettre? De l'aimer en effet, lui répondit-elle d'une voix mal assurée. Il vous a donc promis à son tour d'être non seulement aimable, mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux? — il m'a promis d'y faire son possible, & il me tient parole. — Eh bien vous faites votre possible aussi pour l'aimer uniquement; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garans du succès. Voilà une morale affreuse, s'écria Rodope! Heureusement, Madame, elle n'est pas si affreuse: il y auroit trop de coupables si l'amour conjugal étoit un devoir essentiel. — Quoi, Seigneur, vous doutez. — Je ne doute de rien, Madame, mais ma franchise peut vous déplaire, & je ne vous vois pas disposée à l'imiter. Je croyois parler à un philosophe, je ne parlois qu'à une femme d'esprit. Je me retire confus de ma méprise, mais je veux vous donner pour adieux un exemple de sincérité. Je  
crois

crois avoir des mœurs aussi pures, aussi honnêtes que la femme la plus vertueuse; je sçais tout aussi-bien qu'elle à quoi nous engage l'honneur & la religion du serment; je connois les loix de l'hymen, & le crime de les violer; cependant eussai-je épousé mille femmes, je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver vous seule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes ensemble. Selon vous, pour être vertueuse, il ne faut avoir ni une ame ni des yeux; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection.

Ce discours prononcé du ton du dépit & de la colere laissa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès-lors Alcibiade cessa de la voir. Elle avoit découvert dans ses adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la dispute: elle sentit de son côté que ses conférences philosophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance secrète pour les empressements de son mari, enfin le trouble & la rougeur que lui causoit le seul nom d'Alcibiade, tout lui faisoit craindre le danger de le revoir; & cependant elle brûloit du desir de le revoir

encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre sur une dispute de mots, le Magistrat en fit une plaisanterie à Alcibiade, & l'obligea de revenir. L'entrevue fut sérieuse, le mari s'en amusa quelque tems; mais ses affaires l'appelloient ailleurs. Je vous laisse, leur dit-il, & j'espère qu'après vous être brouillés sur les mots, vous vous reconcilierez sur les choses. Le bon homme n'y entendoit pas malice, mais la femme en rougit pour lui.

Après un assez long silence, Alcibiade prit la parole. Nos entretiens, Madame, faisoient mes délices, & avec toutes les facilités possibles d'être dissipé, vous m'aviez fait goûter & préférer à tout les charmes de la solitude. Je n'étois plus au monde, je n'étois plus à moi-même, j'étois à vous tout entier. Ne pensez pas qu'un fol espoir de vous séduire & de vous égarer se fût glissé dans mon ame: la vertu, bien plus que l'esprit & la beauté, m'avoit enchaîné sous vos loix. Mais vous aimant d'un amour aussi délicat que tendre, je me flattois de vous l'inspirer. Cet amour pur & vertueux vous offense, ou plutôt il vous  
im-

importune, car il n'est pas possible que vous le condamnerez de bonne foi. Tout ce que je sens pour vous, Madame, vous l'éprouvez pour un autre; vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m'en plaindre; mais convenez que je ne suis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athenes qui ait de l'amour pour son mari, & c'est précisément de cette femme que je deviens éperdu. En-vérité vous êtes bien fou pour le disciple d'un Sage! lui dit Rodope en fouriant. Il repliqua le plus sérieusement du monde; elle repartit en badinant; il lui prit la main, elle se fâcha; il baisa cette main, elle voulut se lever; il la retint, elle rougit, & la tête tourna aux deux philosophes.

Il n'est pas besoin de dire combien Rodope fut désolée, ni comment elle se consola: tout cela se suppose aisément dans une femme vertueuse & passionnée.

Elle trembloit sur-tout pour l'honneur & le repos de son mari. Alcibiade lui fit le serment d'un secret inviolable, mais la malice du public le dispensa d'être indiscret. On sçavoit bien qu'il n'étoit pas homme à parler sans cesse de philosophie à une femme aimable. Ses assiduités don-

nerent des soupçons; les soupçons dans le monde valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade aimoit Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi; mais son honneur & celui de sa femme exigeoient qu'elle se mît au-dessus du soupçon. Il lui parla de la nécessité d'éloigner Alcibiade, avec tant de douceur, de raison & de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de répliquer. Rien de plus accablant pour une ame sensible & naturellement vertueuse, que de recevoir des marques d'estime qu'elle ne mérite plus.

Rodope dès ce moment résolut de ne plus voir Alcibiade, & plus elle sentoit pour lui de foiblesse, plus elle lui montra de fermeté dans la résolution qu'elle avoit prise de rompre avec lui sans retour. Il eut beau la combattre avec toute son éloquence J'ai pu me laisser persuader, lui dit-elle, que les torts secrets qu'on avoit avec un mari n'étoient rien; mais les seules apparences sont des torts réels, dès qu'elles attaquent son honneur, ou qu'elles troublent son repos. Je ne suis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire; mais le rendre heureux  
au-

autant qu'il dépend de moi, est un devoir indispensable. — Ainsi, Madame, vous préférez son bonheur au mien? — Je préfère, lui dit-elle, mes engagemens à mes inclinations: ce mot échappé sera ma dernière foiblesse. Eh! je me croyois aimé! s'écrie Alcibiade avec dépit. Adieu, Madame, je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes, poursuit-il! quand elles nous prennent, c'est excès d'amour; quand elles nous quittent, c'est effort de vertu; & dans le fond cet amour & cette vertu ne sont qu'une fantaisie qui leur vient, ou qui leur passe. J'ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'est pas respectée, ne doit pas s'attendre à l'être. Il est bien juste que nos foibles nous attirent des mépris.

Alcibiade, après tant d'épreuves, étoit bien convaincu qu'il ne falloit plus compter sur les femmes; mais il n'étoit pas assez sûr de lui-même pour s'exposer à de nouveaux dangers; & tout résolu qu'il étoit à ne plus aimer, il sentoit confusément le besoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude secrète, com-

me il se promenoit un jour sur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche & la beauté lui auroient fait prendre pour une Déesse, s'il ne l'eût pas reconnue pour la Courtisane <sup>EST</sup> <sub>IV</sub> Erigone. Il vouloit s'éloigner, elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle, la philosophie te rendra fou. Dis-moi, mon enfant, est-ce à ton âge qu'il faut s'ensevelir tout vivant dans ces idées creuses & tristes? Crois-moi, sois heureux: on a toujours le tems d'être sage. Je n'aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d'être heureux. — La belle route pour arriver au bonheur! Crois tu que je me consume, moi, dans l'étude de la sagesse? & cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort? Ce Socrate t'a gâté, c'est dommage; mais il y a de la ressource, si tu veux prendre de mes leçons. Depuis longtems j'ai des desseins sur toi: je suis jeune, belle & sensible, & je crois valoir, sans vanité, un Philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver: triste science! viens à mon école, je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade: le faste & les plaisirs m'ont ruiné. Je ne suis plus cet

hom-

homme opulent & magnifique, que les folies ont rendu si célèbre, & je ne me soutiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes créanciers. — Bon, est-ce là ce qui te chagrine? console-toi: j'ai de l'or, des pierreries à foison, & les folies des autres serviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres si obligeantes; mais je n'en abuserai point. — Que veux-tu dire avec ta délicatesse? l'amour ne rend-il pas tout commun? D'ailleurs, qui s'imaginera que tu me doives quelque chose? tu n'es pas assez fat pour t'en vanter, & j'ai trop de vanité pour le publier moi-même. — Je vous avoue que vous me surprenez, car enfin vous avez la réputation d'être avare. — Avare! oui sans doute avec ceux que je n'aime pas, pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamans me sont bien chers, mais tu m'es plus cher encore, & s'il le faut, tu n'as qu'à parler: demain je te les sacrifie. Votre générosité, reprit Alcibiade, me confond & me pénètre: je vous donnerois le plaisir de l'exercer, si je pouvois du moins la reconnoître en jeune homme; mais je ne dois pas vous dissimuler que l'usage immodéré des plaisirs

firs n'a pas seulement ruiné ma fortune, j'ai trouvé le secret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit Erigone en souriant : tu as connu tant d'honnêtes femmes ! mais je vais bien plus te surprendre : un sentiment vif & délicat est tout ce que j'attens de toi ; & si ton cœur n'est pas ruiné , tu as encore de quoi me suffire. Vous plaisantez , dit Alcibiade ! — Point du tout. Si je prenois un Hercule pour amant , je voudrois qu'il fût un Hercule ; mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade , avec toute la délicatesse de cette volupté tranquille dont la source est dans le cœur. Si du côté des sens tu me ménages quelque surprise , à la bonne heure : je te permets tout , & je n'exige rien. En-vérité , dit Alcibiade , je demeure aussi enchanté que surpris ; & sans l'inquiétude & la jalousie que me causeroient mes rivaux... — Des rivaux ! tu n'en auras que de malheureux , je t'en donne ma parole. Tiens , mon ami , les femmes ne changent que par coquetterie ou par curiosité , & tu sens bien que chez moi l'une & l'autre sont épuisées. Si je ne connoissois point les hommes , la parole que je te donne seroit un peu hasardée ; mais en te les

sa-

sacrifiant je sçais bien ce que je fais. Après tout il y a un bon moyen de te tranquilliser : tu as une campagne assez loinn d'Athenes , où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te sens-tu capable d'y soutenir le tête-à-tête ? nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque tems à la ville ; mais si nous nous arrangeons ensemble, devons-nous nous afficher ? — Tu en es le maître : si tu veux m'avouer, je te proclamerai ; si tu veux du mystere, je serai plus discrete & plus réservée qu'une prude. Comme je ne dépends de personne, & que je ne t'aime que pour toi, je ne crains ni ne desire d'attirer les yeux du public. Ne te gêne point, consulte ton cœur, & si je te conviens, mon soupé nous attend. Allons prendre à témoins de nos sermens les Dieux du plaisir & de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone, & la baisant avec transport, enfin, dit-il, j'ai trouvé de l'amour, & c'est d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la Courtisane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flatter tous les sens à la fois sembloit concourir dans ce soupé dé-

délicieux à l'enchantement d'Alcibiade. C'étoit dans un salon pareil que Vénus recevoit Adonis, lorsque les Amours leur versoit le nectar, & que les Grâces leur servoient l'ambroisie. Quand j'ai pris, dit Erigone, le nom d'une des maîtresses de Bacchus, je ne me flattois pas de posséder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je? un mortel! c'est Bacchus, Apollon, & l'Amour que je possède, & je suis dans ce moment l'heureuse rivale d'Erigone, de Calliope & de Pŷché. Je vous couronne donc, ô mon jeune Dieu, de pampre; de laurier & de myrthe; puisse-je rassembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adorés les immortels dont vous réunissez les charmes. Alcibiade enivré d'amour-propre & d'amour, déploya tous ces talens enchanteurs qui séduisoient la sagesse même. Il chanta son triomphe sur la lyre. Il compara son bonheur à celui des Dieux; & il se trouva plus heureux, comme on le trouvoit plus aimable.

Après le souper il fut conduit dans un appartement voisin, mais séparé de celui d'Erigone. Reposez-vous, mon cher Alcibiade, lui dit-elle en le quittant; puisse

l'amour ne vous occuper que de moi dans vos songes ! Daignez du moins me le faire croire ; & si quelque autre objet vient s'offrir à votre pensée, épargnez ma délicatesse, & par un mensonge complaisant réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le sommeil. Eh quoi ! lui répondit tendrement Alcibiade, me réduirez-vous aux plaisirs de l'illusion ! Vous n'aurez jamais avec moi, lui dit-elle, d'autres loix que vos desirs. A ces mots elle se retira en chantant.

Alcibiade transporté s'écria : ô pudeur ! ô vertu ! qu'êtes-vous donc, si dans un cœur où vous n'habitez point se trouve l'amour pur & chaste, l'amour tel qu'il descendit des Cieux pour animer l'homme encore innocent, & pour embellir la nature ? Dans cet excès d'admiration & de joie il se leve, & va surprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un souris. Sensible sans emportement, son cœur ne sembloit enflammé que des desirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulerent dans cette union délicieuse, sans que la Courtisane démentit un seul moment le caractère qu'elle avoit pris ; mais le jour fatal approchoit, qui devoit dissiper une illusion si flatteuse.

Les

Les apprêts des Jeux Olympiques faisoient l'entretien de toute la Jeunesse d'Athenes. Erigone parla de ces Jeux, & de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à son amant le dessein d'entrer dans la carrière, & l'espoir d'y triompher. Mais il vouloit lui ménager le plaisir de la surprise.

Le jour que devoient se célébrer les Jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyoit ensemble à ce spectacle, lui dit-il, on ne manqueroit pas d'en tirer des conséquences; & nous sommes convenus d'éviter jusqu'au soupçon. Rendons-nous au Cirque chacun de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête, & je vous demande à souper.

Le peuple s'assemble, on se place. Erigone se présente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voyent avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un transport unanime. Cependant les yeux d'Erigone errans sur cet amphithéâtre immense, ne cherchoient qu'Alcibiade. Tout-à-coup elle voit paroître devant la barriere les coursiers & le char de son amant: elle n'osoit en croire ses yeux;

yeux ; mais bientôt un jeune homme , plus beau que l'Amour & plus fier que le Dieu Mars , s'élançe sur ce char brillant. C'est Alcibiade , c'est lui-même ! Ce nom passe de bouche en bouche ; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots : C'est Alcibiade , c'est la gloire & l'ornement de la Jeunesse Athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jetta sur elle un regard qui sembloit être le présage de la victoire. Les chars se rangent de front , la barriere s'ouvre , le signal se donne , la terre retentit en cadence sous les pas des coursiers , un nuage de poussiere les enveloppe. Erigone ne respire plus. Toute son ame est dans ses yeux , & ses yeux suivent le char de son amant à travers ces flots de poussiere. Les chars se séparent , les plus rapides ont l'avantage , celui d'Alcibiade est du nombre. Erigone tremblante fait des vœux à Castor , à Pollux , à Hercule , à Apollon ; enfin elle voit Alcibiade à la tête , & n'ayant plus qu'un concurrent. C'est alors que la crainte & l'espérance tiennent son ame suspendue. Les roues des deux chars semblent tourner sur le même esieu , & les chevaux conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d'ardeur , & le cœur d'Erigone se dilate ;

Tome I.

C

son

son rival force de vitesse, & le cœur d'Érigone se resserre de nouveau : chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme, mais le concurrent d'Alcibiade l'a devancé d'un élan. Tout à coup mille cris font retentir les airs du nom de Pisistrate de Samos. Alcibiade consterné se retire sur son char, la tête penchée & les rênes flottantes, évitant de repasser du côté du Cirque où Érigone accablée de confusion s'étoit couvert le visage de son voile. Il lui sembloit que tous les yeux attachés sur elle lui reprochoient d'aimer un homme qui venoit d'être vaincu. Cependant un murmure général se fait entendre autour d'elle; elle veut voir ce qui l'excite : c'est Pisistrate qui ramene son char du côté où elle est placée. Nouveau sujet de confusion & de douleur. Mais quelle est sa surprise lorsque ce char s'arrêtant à ses pieds, elle en voit descendre le vainqueur, qui vient lui présenter la couronne olympique! Je vous la dois, lui dit-il, Madame, & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il est possible, tous les mouvemens dont l'ame d'Érigone fut agitée à ce discours; mais l'amour y dominoit encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à

Pi-

Pisicrate en rougissant : mes vœux , pardonnez ma franchise , mes vœux n'ont pas été pour vous . Ce n'en est pas moins , repliqua-t-il , le desir de vaincre à vos yeux qui m'en a acquis la gloire . Si je n'ai pas été assez heureux pour vous intéresser au combat , que je le sois du moins assez pour vous intéresser au triomphe . Alors il la pressa de nouveau , de l'air du monde le plus touchant , de recevoir son offrande : tout le peuple l'y invitoit par des applaudissemens redoublés . L'amour-propre enfin l'emporta sur l'amour : elle reçut le laurier fatal , pour céder , dit-elle , aux acclamations & aux instances du peuple : mais qui le croiroit ? elle le reçut avec un air riant , & Pisicrate remonta sur son char enivré d'amour & de gloire .

Dès qu'Alcibiade fut revenu de son premier abatement , Tu es bien foible & bien vain , se dit-il à lui-même , de t'affliger à cet excès ! Et de quoi ? de ce qu'il se trouve dans le Monde un homme plus adroit ou plus heureux que toi ! Je vois ce qui te désole : tu aurois été transporté de vaincre aux yeux d'Erigone , & tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu . Rends-lui plus de justice : Erigone n'est point une femme ordinaire ; elle te sçaura

gré de l'ardeur que tu as fait paroître ; & quant au mauvais succès , elle fera la première à te faire rougir de ta sensibilité pour un si petit malheur. Allons la voir avec confiance ; j'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adversité : c'est pour son cœur une nouvelle épreuve, & l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la course. Plein de ces idées consolantes il arrive chez Erigone ; il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte, l'indignation, le désespoir, s'emparent de son ame. Eperdu & frémissant, ses pas égarés se tournent comme d'eux-mêmes vers la maison de Socrate.

Le bon homme qui avoit assisté aux Jeux, accourut au-devant de lui. Fort bien, lui dit-il, vous venez vous consoler avec moi parce que vous êtes vaincu. Je gage, libertin, que je ne vous aurois pas vu si vous aviez triomphé. Je n'en suis pas moins reconnoissant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adversité. Une ame enivrée de son bonheur s'épanche où elle peut ; la confiance d'une ame affligée est plus flatteuse & plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! vous n'avez

man-

manqué le prix que d'un pas! vous pouvez vous vanter d'avoir, après Pisistrate de Samos, les meilleurs coursiers de la Grece; & en vérité il est bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux! Alcibiade confondu n'entendit pas même la plaisanterie de Socrate. Le philosophe, jugeant du trouble de son cœur par l'altération de son visage: Qu'est-ce donc, lui dit-il d'un ton plus sérieux? une bagatelle, un jeu d'enfant vous affecte! Si vous aviez perdu un Empire je vous pardonnerois à peine d'être dans l'état d'humiliation & d'abattement où je vous vois. Ah! mon cher Maître, s'écrie Alcibiade revenant à lui-même, qu'on est malheureux d'être sensible! il faut avoir une ame de marbre dans le siècle où nous vivons. J'avoue, reprit Socrate, que la sensibilité coûte cher quelquefois; mais c'est une si bonne chose, qu'on ne sçauroit trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ses aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du Magistrat, & la Courtisane qui dans l'instant même venoit de le sacrifier. De quoi vous plaignez-vous, lui dit Socrate, après l'avoir entendu? Il me semble que chacune d'elles vous a aimé à sa façon, de

la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaisir : elle le trouvoit en vous ; vous l'en privez, elle vous renvoie : ainsi des autres. C'est leur bonheur, n'en doutez pas, qu'elles cherchoient dans leur amant. La jeune fille y voyoit un époux qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence ; la veuve, un triomphe éclatant qui honoreroit sa beauté ; la femme du Magistrat, un homme aimable & discret, avec qui, sans danger & sans éclat, sa philosophie & sa vertu pourroient prendre du relâche ; la Courtisane, un homme admiré, applaudi, désiré par-tout, qu'elle auroit le plaisir secret de posséder seule, tandis que toutes les beautés de la Grece se disputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi ? Pour vous ! s'écria le philosophe, ah ! mon cher enfant, qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule ? Personne n'aime que pour soi. L'amitié, ce sentiment si pur, ne fonde elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel ; & si vous exigez qu'elle soit désintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, pourl'ui-vit-il, comme l'amour-propre est sot dans ceux-mêmes qui ont le plus d'esprit ! Je voudrois bien

bien

bien ſçavoir quel eſt ce *moi* que vous voulez qu'on aime en vous ? La naiſſance, la fortune & la gloire, la jeuneſſe, les talens & la beauté ne ſont que des accidens. Rien de tout cela n'eſt vous, & c'eſt tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agrémens, n'eſt en vous que le canevas de la tapifferie. La broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons, on les confond avec vous-même. Ne vous engagez pas, croyez-moi, dans des diſtinctions qu'on ne fait point, & prenez comme on vous le donne, le réſultat de ce mélange : c'eſt une monnoie dont l'alliage fait la conſiſtance, & qui perd ſa valeur au creuſet. Je ne ſuis pas fâché que votre délicateſſe vous ait détaché de la prude & de la veuve, ni que la réſolution de Rodope, & la vanité d'Érigone vous ait rendu la liberté ; mais je regrette Glicérie, & je vous conſeille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c'eſt un enfant qui veut qu'on l'épouſe. — He bien ! vous l'épouſerez. — L'ai-je bien entendu ? c'eſt Socrate qui me conſeille le mariage ! — Pourquoi non ? Si votre femme eſt ſage & raifonnable, vous ſerez un homme heureux ; ſi elle eſt méchante ou coquette, vous deviendrez un philoſophe, vous ne pouvez jamais qu'y gagner.

## S O L I M A N II.

C'EST un plaisir de voir les graves Historiens se creuser la tête pour trouver de grandes causes aux grands événemens. Le Valet-de-chambre de Sylla auroit peut-être bien ri d'entendre les politiques raisonner sur l'abdication de son maître; mais ce n'est pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II. épousa son Esclave au mépris des Loix des Sultans. On se peint d'abord cette Esclave comme une beauté accomplie, avec une ame élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyoit au milieu de sa gloire : les plaisirs variés, mais faciles du Serrail, lui étoient devenus insipides. Je suis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines caressantes. Ces Esclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur. C'est à des cœurs nourris dans le sein de la liberté, qu'il seroit doux de faire aimer l'esclavage.

Les fantaisies d'un Sultan sont des Loix  
pour

pour ses Ministres. On promet des sommes considérables à qui amèneroit au Serrail des Esclaves Européennes. Il en vint trois en peu de tems, qui pareilles aux trois Graces, sembloient avoir partagé entr'elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles & modestes, des yeux tendres & languissans, un esprit ingénu & une ame sensible distinguoient la touchante Elmire. L'entrée du Serrail, l'image de la servitude, l'avoient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouie dans les bras des femmes. Il approche, il la rappelle à la lumiere, il la rassure avec bonté. Elle leve sur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes ; il lui tend la main, il la soutient lui-même ; elle le suit d'un pas chancelant. Les Esclaves se retirent ; & dès qu'il est seul avec elle, ce n'est pas de l'effroi, lui dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inspirer. Oubliez que vous avez un maître ; ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'est pas moins inconnu que celui de maître, lui dit-elle, & l'un & l'autre me font trembler. On m'a dit, & j'en frémis encore, que j'étois destinée à vos plaisirs. Hélas ! Eh quels plaisirs peut-on avoir à tyranniser

la foiblesse & l'innocence? Croyez-moi, je ne suis point capable des complaisances de la servitude; & le seul plaisir qu'il vous soit permis de goûter avec moi, est celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parens & à ma patrie; & en respectant ma vertu, ma jeunesse & mes malheurs, méritez ma reconnoissance, mon estime & mes regrets.

Ce discours d'une Esclave étoit nouveau pour Soliman: sa grande ame en fut émue. Non, lui dit-il, ma chere enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchantez: je fais mon bonheur de vous aimer & de vous plaire; mais je préfere le tourment de ne vous voir jamais, à celui de vous voir malheureuse. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'essayer du moins, s'il ne me seroit pas possible de dissiper l'effroi que vous cause le nom d'Esclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuves; après quoi, si mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconstance & à la perfidie des hommes. Ah! Seigneur, s'écria Elmire avec un saisissement mêlé de joie, que les préjugés de ma Patrie sont

injustes, & que vos vertus y font peu connues! Soyez tel que je vous vois, & je cesse de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques momens après, elle vit entrer des esclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes & de bijoux précieux. Choisissez, lui dit le Sultan; ce sont des vêtemens, non des parures qu'on vous présente: rien ne sçauroit vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me consultez pas, repliqua le Sultan: je hais sans distinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit; & le Sultan s'aperçut qu'elle préféroit les couleurs les plus favorables au caractère de sa beauté. Il en conçut une douce espérance. Le soin de s'embellir est presque le desir de plaire.

Le mois d'épreuves se passa en galantries timides de la part du Sultan; & du côté d'Elmire, en complaisances & en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentoit chaque jour sans qu'elle s'en aperçût. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette, & jusqu'au deshabillé; bientôt il fut admis au deshabillé & à la toilette. C'étoit là

là que se formoit le plan des amusemens du jour & du lendemain. Ce que l'un proposoit étoit précisément ce qu'alloit proposer l'autre. Leurs disputes ne rouloient que sur des larcins d'idées. Elmire dans ces disputes ne s'appercevoit pas des petites négligences qui échappoient à sa pudeur. Un peignoir dérangé, une jarretiere mise imprudemment, &c. ménageoient au Sultan des plaisirs dont il n'avoit garde de rien témoigner. Il sçavoit, & c'étoit Leaucoup sçavoir pour un Sultan, qu'il y a de la mal-adresse à avertir la pudeur des dangers où elle s'expose; qu'elle n'est jamais plus farouche que lorsqu'elle est allarmée, & que pour la vaincre il faut l'appriivoiser. Cependant plus il découvroit de charmes dans Elmire, plus il sentoit redoubler ses craintes à l'approche du jour qui pouvoit les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caisses remplies d'étoffes, de pierreries & de parfums. Il se rend chez Elmire suivi de ces présens. C'est demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, si vous la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole, & vous dire adieu pour jamais.

mais. Quoi ! dit Elmire tremblante, c'est demain ! je l'avois oublié. C'est demain, reprit le Sultan, que livré à mon désespoir, je vais être le plus malheureux des hommes. — Vous êtes donc bien cruel à vous-même de m'en avoir fait souvenir ! — Hélas ! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue, lui dit-elle, que votre douleur me touche, que vos procédés m'ont intéressée à votre bonheur, & que si pour vous marquer ma reconnoissance, il ne falloit que prolonger de quelque tems mon esclavage. — Non, Madame, je ne suis que trop accoutumé au bonheur de vous posséder. Je sens que plus je vous aurois connue, & plus il me seroit affreux de vous perdre : ce sacrifice me coûtera la vie, mais je ne le rendrois que plus douloureux en le différant. Puissè votre Patrie en être digne ! Puissent les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que moi ! Je ne vous demande qu'une grace : c'est de vouloir bien accepter ces présens comme de foibles gages de l'amour le plus pur & le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même soyez capable d'inspirer. Non, lui dit-elle d'une voix presque é-

tein-

teinte, je n'accepte point ces présens. Je pars; vous le voulez! Mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman levant les yeux sur Elmire, rencontra les siens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. — Adieu Soliman. Ils se dirent tant & de si tendres adieux, qu'ils finirent par se jurer de ne se séparer de la vie. Les avenues du bonheur où il n'avoit fait que passer rapidement avec ses Esclaves d'Asie, lui avoient paru si délicieuses avec Elmire, qu'il avoit trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas; mais arrivé au bonheur même, ses plaisirs eurent dès-lors le défaut qu'ils avoient eu: ils devinrent trop faciles, & bientôt après languissans. Leurs jours, si remplis jusqu'alors, commencèrent à avoir des vuides. Dans l'un de ces momens où la seule complaisance retenoit Soliman auprès d'Elmire: Voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une Esclave de votre Patrie dont on m'a vanté la voix? Elmire à cette proposition sentit bien qu'elle étoit perdue; mais contraindre un amant qui s'ennuye, c'est l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira, & l'on fit venir l'Esclave.

Dé-

Délia (c'étoit le nom de la Musicienne) avoit la taille d'une Déesse. Ses cheveux effaçoient le noir de l'ébène, & sa peau la blancheur de l'yvoire. Deux sourcils hardiment dessinés couronnoient ses yeux étincelans. Dès qu'elle vint à préluder, ses levres du plus beau vermeil laissèrent voir deux rangs de perles enchassées dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman, & le Héros sentit élever son ame au souvenir de ses triomphes. Son orgueil, encore plus que son goût, applaudissoit aux accens de cette voix éclatante qui remplissoit la salle de son volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le Théorbe, instrument favorable au développement d'un bras arrondi & aux mouvemens d'une main délicate & légère. Sa voix, plus flexible & plus tendre, ne fit plus entendre que des sons touchans. Ses modulations liées par des nuances insensibles, exprimoient le délire d'une ame enivrée de plaisir, ou épuisée de sentiment. Ses sons, tantôt expirans sur ses levres, tantôt enflés & battus rapidement, rendoient tour à tour les soupirs de la pudeur & la  
vé-

véhémence du desir; & ses yeux encore plus que sa voix animoient ces vives peintures.

Soliman hors de lui-même, la devoit de l'oreille & des yeux. Non, disoit-il, jamais une si belle bouche n'a formé de si beaux sons. Que celle qui chante si bien le plaisir, doit l'inspirer & le goûter avec délices! Quel charme de respirer cette haleine harmonieuse, & de recueillir au passage ces sons animés par l'amour! Le Sultan égaré dans ces réflexions, ne s'appercevoit pas qu'il battoit la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur ferré de jalousie, elle respiroit à peine. Qu'elle est heureuse, disoit-elle tout bas à Soliman, d'avoir une voix si docile! Hélas, ce devoit être l'organe de mon cœur! Tout ce qu'elle exprime, vous me l'avez fait éprouver. Ainsi parloit Elmire, mais Soliman ne l'écoutoit pas.

Délia changea de ton une seconde fois pour célébrer l'inconstance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéressant & d'aimable, fut retracé dans ses chants. On croyoit voir le papillon voltiger sur les roses, & les zéphirs s'égarer parmi les fleurs. Ecoutez la Tourterelle, disoit Délia: elle est fidelle, mais elle

elle est triste. Voyez la Fauvette volage: le plaisir agite ses ailes; sa brillante voix n'éclate que pour rendre grace à l'amour. L'onde ne se glace que dans le repos; un cœur ne languit que dans la constance. Il n'est qu'un mortel sur la Terre qu'il soit possible d'aimer toujours. Qu'il change, qu'il jouisse de l'avantage de rendre mille cœurs heureux; tous le préviennent ou le suivent. On l'adore dans ses bras; on l'aime encore dans les bras d'un autre. Qu'il se rende ou qu'il se dérobe à nos desirs, il trouvera par-tout l'amour, par-tout il le laissera sur ses traces.

Elmire ne put dissimuler plus long-tems son dépit & sa douleur. Elle se leve & se retire: le Sultan ne la rappelle point; & tandis qu'elle va se noyer dans ses larmes en répétant mille fois: ah l'ingrat! ah le perfide! Soliman charmé de sa divine Cantatrice, va réaliser avec elle quelques-uns des tableaux qu'elle lui a peints si vivement. Dès le lendemain matin la malheureuse Elmire lui écrit un billet plein d'amertume & de tendresse, où elle lui rappelloit la parole qu'il lui avoit donnée. Cela est juste, dit le Sultan: qu'on la renvoye dans sa patrie, comblée de mes bienfaits. Cette enfant-

là m'aimoit de bonne foi, & j'ai des torts avec elle.

Les premiers momens de son amour pour Délia ne furent qu'une ivresse ; mais dès qu'il eut le tems de la réflexion, il s'apperçut qu'elle étoit plus pétulente que sensible, plus avide de plaisir que flattée d'en donner ; en un mot, plus digne que lui d'avoir un Serrail sous ses loix. Pour nourrir son illusion, il invitoit quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avoit enchanté ; mais cette voix n'étoit plus la même. L'impression s'en affoiblissoit chaque jour par l'habitude ; & ce n'étoit plus qu'une émotion légère, lorsqu'une circonstance imprévue la dissipa pour jamais.

Le principal Ministre du Serrail vint déclarer au Sultan qu'il n'étoit plus possible de contenir l'indocile vivacité d'une de ces Esclaves d'Europe ; qu'elle se moquoit des défenses & des menaces, & qu'elle ne lui répondoit que par de sanglantes railleries & des éclats de rire immodérés. Soliman, qui étoit trop grand homme pour traiter en affaire d'Etat la police de ses plaisirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il se rendit chez elle suivi de l'Eunuque. Dès qu'elle vit

pa-

paraître Soliman : Graces au Ciel, dit-elle, voici une figure humaine. Vous êtes sans-doute le sublime Sultan dont j'ai l'honneur d'être Esclave ? Faites-moi le plaisir de chasser ce vieux coquin qui me choque la vue. Le Sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il, (c'est ainsi qu'on l'avoit nommée) respectez, s'il vous plait, le Ministre de mes volontés. Les mœurs du Serrail ne vous sont point connues ; en attendant qu'on vous en instruise, modérez-vous & obéissez. Le compliment est honnête, dit Roxelane. *Obéissez!* est-ce là de la galanterie Turque ? Vous m'avez l'air d'être bien aimé, si c'est sur ce ton-là que vous débutez avec les femmes ! *Respectez le Ministre de mes volontés!* Vous avez donc des volontés ? & quelles volontés, juste Ciel, si elles ressemblent à leur Ministre ! Un vieux monstre amphibie qui nous tient enfermées comme dans un bercail, & qui rode à l'entour avec des yeux terribles, sans cesse prêt à nous dévorer ! Voilà le confident de vos plaisirs & le gardien de notre sagesse ? Il faut lui rendre justice, si vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ses gages. Nous

ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend jusqu'à la promenade & aux visites mutuelles. Bientôt il va nous peser l'air & nous mesurer la lumière. Si vous l'aviez vu frémir hier au soir pour m'avoir trouvée dans ces jardins solitaires ! Est ce vous qui lui ordonnez de nous en interdire l'entrée ? Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes ? & quand il en tomberoit quelques-uns des nues, le grand mal ! le Ciel nous devoit ce miracle.

Tandis que Roxelane parloit ainsi, le Sultan examinoit avec surprise le feu de ses regards & le jeu de sa physionomie. Par Mahomet ! disoit-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui soit dans toute l'Asie. On n'en fait de semblables qu'en Europe. Roxelane n'avoit rien de beau, rien de régulier dans les traits, mais leur ensemble avoit cette singularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche & tapillée de roses, un sourire fin, un nez en l'air, une taille lesté & bien prise, tout cela donnoit à son étourderie un charme qui déconcertoit la gravité de Soliman. Mais les Grands, dans ces situations, ont la ressource du silence ; & Soliman ne sça-

chant

chant que lui répondre, prit le parti de se retirer en cachant son embarras sous un air de majesté.

L'Eunuque lui demanda ce qu'il ordonnoit de cette Esclave audacieuse. C'est un enfant, répondit le Sultan; il faut lui passer quelque chose.

L'air, le ton, la figure, le caractère de Roxelane avoient excité dans l'ame de Soliman un trouble & une émotion que le sommeil ne put dissiper. A son réveil il fit venir le Chef des Eunuques. Il me semble, lui dit-il, que tu es assez mal dans la Cour de Roxelane; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. A l'arrivée du Ministre, les femmes de Roxelane se hâterent de l'éveiller. Que me veut ce finge, s'écria-t-elle en se frottant les yeux? Je viens, répondit l'Eunuque, de la part de l'Empereur, baiser la poussiere de vos pieds, & vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de son ame. — Va te promener avec ta harangue. Mes pieds n'ont point de poussiere, & je ne prens pas du thé si matin.

L'Eunuque se retira sans repliquer, & rendit compte de son ambassade. Elle a

D ;

rai-

raison , dit le Sultan : Pourquoi l'avoir éveillée ? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colere contre moi , lui dit-il ? On a troublé votre sommeil, & j'en suis la cause innocente. Cà faisons la paix , imitez - moi : vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. — Vous l'oubliez ? Tant pis : je vous ai dit de bonnes choses. Ma franchise vous déplaît , je le vois bien ; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une Esclave ? Oui , une amie qui s'intéresse à vous , & qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie ! C'est-là que l'on connoît l'amour , c'est-là qu'il est vif & tendre ; & pourquoi ? Parce qu'il est libre. Le sentiment s'inspire , & ne se commande point. Notre mariage , à beaucoup près , ne ressemble pas à la servitude ; cependant un mari aimé est un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriste l'ame , flétrit l'imagination , refroidit le desir , émuë cette pointe d'amour propre qui fait tout le sel de l'amour. Or , si l'on a tant de peine à aimer son mari , combien plus il est

est difficile d'aimer son Maître, sur-tout s'il n'a pas l'adresse de cacher les fers qu'il nous donne ! Aussi, reprit le Sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre servitude; mais vous devez à votre tour. — Je dois: & toujours du devoir: défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humilians. Ils sont déplacés dans la bouche d'un galant homme, qui a l'honneur de parler à une jolie femme. — Mais Roxelane, oubliez-vous qui je suis, & qui vous êtes? — Qui vous êtes, & qui je suis? Vous êtes pauvre, je suis jolie: nous voilà, je crois, de pair. Cela pourroit être dans votre patrie, reprit le Sultan avec hauteur; mais ici, Roxelane, je suis Maître, & vous êtes Esclave. — Oui, je sçais que vous m'avez achetée; mais le brigand qui m'a vendue, n'a pu vous donner sur moi que les droits qu'il avoit lui-même, les droits de rapine & de violence, en un mot les droits d'un brigand, & vous êtes trop honnête homme pour vouloir en abuser. Après tout, vous êtes mon Maître, parce que ma vie est en vos mains; mais je ne suis plus votre Esclave, si je sçais mépriser la vie; & franchement la vie qu'on me-

ne ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeste, s'écria le Sultan ! Me prenez-vous pour un barbare ? Non, ma chere Roxelane, je ne veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous & pour moi cette vie délicieuse. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane : ces Gardiens, par exemple, si noirs, si dégoûtans, si difformes, sont-ce là les ris & les jeux qui accompagnent ici l'amour ? — Ces Gardiens ne sont pas ici pour vous seule. J'ai cinq cens femmes sur lesquelles nos mœurs & nos loix m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cens femmes, lui demanda-t-elle en confidence ? — C'est une espece de faste que m'impose la Dignité de Sultan. — Mais qu'en faites-vous, s'il vous plaît ? car vous n'en prétez à personne. — L'inconstance, répondit le Sultan, a introduit cet usage. Un cœur qui n'aime point, a besoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amour d'être fidele, & je ne le suis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous caute aucun ombrage, elles ne serviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empressees à vous plaire, & vous

ne

ne me verrez occupé que de vous. En-vérité, dit Roxelane d'un air compatissant, vous méritiez un meilleur sort. C'est dommage que vous ne soyez pas un simple particulier dans ma patrie, j'aurois pour vous quelque foiblesse : car au fonds ce n'est pas vous que je hais, c'est ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc : vous avez même quelque chose d'un François ; & j'en ai aimé, sans flatterie, qui ne vous valaient pas. Vous avez aimé, s'écria Soliman avec effroi! — Oh! point du tout; je n'ai eu garde ! Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être sage toute la vie pour cesser de l'être avec vous ? En-vérité ces Turcs sont plaisans. — Et vous n'avez pas été sage ! O Ciel ! que viens-je d'entendre ? je suis trahi, je suis désespéré. Ah ! qu'ils périssent, les traîtres qui ont voulu m'en imposer. Pardonnez-leur, dit Roxelane : les pauvres gens n'ont pas tort. De plus habiles s'y trompent. Du reste, le mal n'est pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté, si vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'esclavage ? — Oui, oui, je vous la rendrai cette liberté dont vous

avez si bien usé. A ces mots le Sultan se retira furieux, & il disoit en lui-même : Je l'avois bien prévu que ce petit nez retroussé auroit fait quelque sottise.

On ne peut se peindre l'égarement où l'avoit jetté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chasse, & tantôt qu'on l'enferme, & puis qu'on l'amene à ses pieds, & puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne sçait plus ce qu'il dit. Seigneur, lui représenta l'Eunuque, faut-il vous désespérer pour une bagatelle ? Une de plus, une de moins, est-ce une chose si rare ? D'ailleurs, qui sçait si l'aveu qu'elle vous a fait n'étoit pas un artifice pour se faire renvoyer ? — Que dis-tu ? Quoi ! seroit-il possible ? C'est cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités : C'est une feinte, c'est une ruse. Ah ! la perfide ! Dissimulons à notre tour : je veux la pousser à bout. Ecoute : va lui dire... que je lui demande à souper ce soir... Mais non, fais venir la Cantatrice : il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout son art à gagner la confiance de Roxelane,

Dès

Dès que celle-ci l'eut entendue, Quoi! lui dit-elle, jeune & belle comme vous êtes, il vous charge de ses messages, & vous avez la foiblesse de lui obéir! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah! je vois bien qu'on le gâte, & qu'il faut que je me charge seule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à souper; je veux qu'il répare son impertinence — Mais, Madame, il trouvera mauvais. — Lui! je voudrais bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon. — Mais il m'a semblé qu'il desiroit de vous voir tête-à-tête. — Tête-à-tête! Ah! nous n'en sommes pas-là; & je lui ferai bien voir du pays, avant que nous ayons rien de particulier à nous dire.

Le Sultan fut aussi surpris que piqué d'apprendre qu'ils auroient un tiers. Cependant il se rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paroître, elle courut au devant de lui d'un air aussi délibéré que s'ils avoient été le mieux du monde ensemble. Voilà, dit-elle, un joli homme, qui vient souper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui? Avouez, Soliman, que je suis une bon-

bonne amie. Allons, approchez, saluez Madame. Là, fort bien. A présent remerciez-moi. Doucement! Je n'aime pas qu'on appuye sur la reconnoissance. A merveille! je vous assure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons; voyez comme il a profité! Je ne désespere pas d'en faire quelque jour un François.

Qu'on s'image l'étonnement d'un Sultan, & d'un Sultan vainqueur de l'Asie, de se voir traiter comme un écolier par une Esclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le soupé d'une gaieté, d'une folie inconcevable. Le Sultan ne se possédoit pas de joie. Il l'interrogeoit sur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendoit pas l'autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos travers, tout fut faiti, tout fut joué. Soliman croyoit être à Paris. La bonne tête! s'écrioit-il, la bonne tête! De l'Europe elle tomba sur l'Asie; ce fut bien pis, la morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur société, la maussade gravité de leurs amours, rien ne lui étoit échappé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en passant. Le Serrail eut son tour; & Roxelane commença par féliciter le Sultan d'avoir imaginé le premier d'affurer la vertu des fem-

femmes par la nullité absolue des Noirs. Elle alloit s'étendre sur l'honneur que lui feroit dans l'Histoire cette circonstance de son regne; mais il la pria de l'épargner. Cà, dit-elle, je m'apperçois que j'occupe des momens que Délia rempliroit bien mieux. Mettez-vous à sès pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de goût & tant d'ame. Délia ne se fit point prier. Roxelane parut charmée, elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman; il lui en donna un sans se douter de son dessein. Madame, dit-elle à Délia en le lui présentant, c'est de la part du Sultan que je vous donne le mouchoir; vous l'avez bien mérité. Oui sans-doute, dit le Sultan outré de dépit; & présentant sa main à la Cantatrice, il se retira avec elle.

Dès qu'ils furent seuls, Je vous avoue, lui dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi; je n'ai pas le courage de m'en fâcher: en un mot, j'en suis fou, & je ne sçais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé son caractère. L'autorité n'y peut rien; vous n'avez plus que

que l'extrême froideur, ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer, mais je crains qu'il ne soit plus tems: Elle sçait que vous l'aimez. Elle jouira en secret de la violence qu'il vous en coûtera, & vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs est triste & pénible; & s'il vous échappe un moment de foiblesse, ce fera à recommencer. Hé bien, dit le Sultan, essayons de la galanterie.

Dans le Serrail dès-lors chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane étoit l'objet; mais elle recevoit tout cela comme un hommage qui lui étoit dû, sans intérêt & sans plaisir, avec une complaisance tranquille. Le Sultan lui demandoit quelquefois: Comment avez-vous trouvé ces jeux, ces concerts, ces spectacles? Assez bien, disoit-elle; mais il y manquoit quelque chose. — Eh quoi! — Des hommes & de la liberté.

Soliman étoit au désespoir; il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la Musicienne, je ne sçais plus ce qui peut la toucher, à moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les Ambassadeurs de vos Alliés, ne pourrois-je pas la mener voir cette cérémonie à tra-

vers

vers un voile, qui nous déroberoit aux yeux de votre Cour? Et croyez-vous, dit le Sultan, qu'elle y soit sensible? Je l'espere, dit Délia: les femmes de mon pays aiment la gloire. Vous m'enchanterez, s'écria Soliman! Oui, ma chere Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie, qu'il eut soin de rendre la plus pompeuse qu'il fut possible, il se rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, & ne me revoyez jamais. Le Sultan demeura immobile & muët d'étonnement. C'est donc ainsi, poursuivit-elle, que vous sçavez aimer? La gloire & les grandeurs, les seuls biens dignes de toucher une ame, sont pour vous seul; la honte & l'oubli, les plus accablans de tous les maux, sont mon partage; & vous voulez que je vous aime! je vous hais plus que la mort. Le Sultan voulut tourner ce reproche en plaisanterie. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle. Si mon amant n'avoit qu'une cabane, je partagerois sa cabane, & je serois contente. Il a un trône, je veux partager son trône, ou il n'est pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner sur des Turcs, renvoyez-moi

moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes sont souveraines, & bien plus absolues que je ne le ferois ici; car c'est sur les cœurs qu'elles regnent. L'empire du mien ne vous suffit donc pas, lui dit le Sultan de l'air du monde le plus tendre? — Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaisirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes. Jeux d'enfans que tout cela. Il me faut des ambassades. — Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez. — Et que trouvez-vous donc de si extravagant à vouloir régner avec vous? Est-on faite de maniere à déparer un trône? Et croyez-vous qu'on eût moins de noblesse & de dignité que vous à assurer de sa protection ses sujets & ses alliés? Je crois, dit le Sultan, que vous ferez tout avec grace; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition, & je vous prie de n'y plus penser. — N'y plus penser? Oh! je vous réponds que je ne penserai à autre chose, & que je ne vais plus rêver que sceptre, couronne, ambassade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avoit déjà fait le dessein de son diadème; elle n'étoit plus indécise que sur la couleur du ruban qui devoit l'attacher.

Elle

Elle se fit porter des étoffes superbes pour ses habits de cérémonie, & dès que le Sultan parut elle lui demanda son avis pour le choix. Il fit tous ses efforts pour la détourner de cette idée; mais la contradiction la plongeoit dans une tristesse mortelle, & pour l'en retirer il étoit obligé de flatter son illusion. Alors elle devenoit d'une gaieté brillante. Il faisoit ces momens pour lui parler d'amour, mais sans l'écouter elle lui parloit politique. Toutes ses réponses étoient déjà préparées pour les harangues des députés sur son avènement à la couronne. Elle avoit même des projets de réglemens pour les Etats du Grand-Seigneur. Elle vouloit qu'on plantât des vignes & qu'on bâtît des salles d'Opéra: qu'on supprimât les Eunuques, parce qu'ils n'étoient bons à rien; qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troubloient la société; & qu'on bannît tous les gens intéressés, parce qu'ils devenoient des fripons tôt ou tard. Le Sultan s'amusa quelque tems de ces folies, cependant il brûloit du plus violent amour sans aucun espoir d'être heureux. Au moindre soupçon de violence elle devenoit furieuse, & vouloit se donner la mort. D'un au-

tre côté, Soliman ne trouvoit pas l'ambition de Roxelane si folle; car enfin, disoit-il, n'est-il pas cruel d'être seul privé du bonheur d'associer à mon sort une femme que j'estime & que j'aime? Tous mes sujets peuvent avoir une épouse légitime, une loi bizarre ne défend l'hymen que pour moi. Ainsi parloit l'amour, mais la politique le faisoit taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raisons qui le retenoient. Je ferois, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laisser manquer au vôtre; mais nos mœurs — Ce sont des contes. — Nos loix — Ce sont des chansons. — Les Prêtres. — De quoi se mêlent-ils? — Le peuple & les soldats — Que leur importe? En feront-ils plus malheureux, quand vous m'aurez pour épouse? Vous avez bien peu d'amour, si vous avez si peu de courage! Elle fit tant que Soliman eut honte d'être si timide. Il fait venir le Muphti, le Visir, le Caimacan, l'Aga de la Mer & celui des Janissaires, & il leur dit: J'ai porté aussi loin que je l'ai pu la gloire du Croissant; j'ai affermi la puissance & le repos de mon Empire, & je ne veux pour récompensé de mes travaux que de jouir au gré de mes sujets

jets d'un bonheur dont ils jouissent tous. Je ne sçais quelle loi, qui ne nous vient pas du Prophete, interdit aux Sultans les douceurs du lit nuptial; je me vois par-là réduit à des Esclaves que je méprise, & j'ai résolu d'épouser une femme que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'approuve, je reçois son aveu comme un témoignage de sa reconnoissance; mais s'il oïtoit en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'assemblée reçut les ordres du Sultan dans un respectueux silence, & le peuple suivit cet exemple.

Soliman, transporté de joie & d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la Mosquée, & il disoit tout bas en l'y conduisant: Est-il possible qu'un petit nez retrouffé renverse les loix d'un Empire?

## L E   S C R U P U L E ,

O U

L'AMOUR MECONTENT DE LUI-MEME.

**L**E Ciel soit loué, dit Belise en quittant le deuil de son époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible ! il étoit tems que cela finît. Se voir livrée dès l'âge de seize ans à un homme qu'on ne connoît pas ; passer les plus beaux jours de sa vie dans l'ennui, la dissimulation, la servitude ; être l'esclave & la victime d'un amour qu'on inspire & qu'on ne sçauroit partager ; quelle épreuve pour la vertu ! Je l'ai subie, m'en voilà quitte. Je n'ai rien à me reprocher : car enfin je n'ai point aimé mon époux, mais j'ai fait semblant de l'aimer, & cela est bien plus héroïque. Je lui ai été fidelle malgré sa jalousie ; en un mot, je l'ai pleuré : c'est, je crois, porter la bonté d'ame aussi loin qu'elle peut aller. Enfin, rendue à moi-même, je ne dépens plus que de ma volonté, & ce n'est que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! comme mon cœur va s'enflam-

flammer, si quelqu'un parvient à me plaire! mais consultons-nous bien avant que d'engager ce cœur, & ne courons, s'il est possible, ni le risque de cesser d'aimer, ni celui de cesser d'être aimée. Cesser d'être aimée! cela est difficile, repit-elle en consultant son miroir; mais cesser d'aimer est encore pis. Le moyen de feindre long-tems un amour qu'on ne sent plus? Je n'en aurois jamais la force. Quitter un homme après l'avoir pris, est une effronterie qui me passe; & puis les plaintes, le désespoir, les éclats d'une rupture: tout cela est affreux. Aimons, puisque le Ciel nous a donné un cœur sensible; mais aimons pour toute la vie, & ne nous flattons point sur ces goûts passagers, ces fantaisies capricieuses qu'on prend si souvent pour l'amour. J'ai le tems de choisir & de m'éprouver: il ne s'agit, pour éviter toute surprise, que de me former une idée bien claire & bien précise de l'amour. J'ai lu que l'amour est une passion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénètre en même tems & les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel leur soin & leur desir unique.

Tel est l'amour sans-doute ; & d'après cette idée, il me fera bien aisé de distinguer en moi même & dans les autres l'illusion de la réalité.

Sa première épreuve se fit sur un jeune Magistrat avec qui le partage de la succession de son époux l'avoit mise en relation. Le Président de S. . avec une figure aimable, un esprit cultivé, un caractère doux & sensible, étoit simple dans sa parure, naturel dans son maintien, modeste dans ses propos. Il ne se piquoit d'être connoisseur ni en équipages, ni en pompons. Il ne parloit point de ses chevaux aux femmes, ni de ses bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talens de son état sans ostentation, & tous les agrémens d'un homme du monde sans ridicule. Il étoit le même au palais & dans la société: non qu'il opinât dans un soubé, ni qu'il plaisantât à l'audience; mais comme il n'affectoit rien, il n'étoit jamais déguisé.

Belise fut touchée d'un mérite si rare. Il avoit gagné sa confiance; il obtint son amitié, & sous ce nom le cœur va bien loin. La succession du mari de Belise étant réglée, Me seroit-il permis, dit un jour le Président à la veuve, de vous  
de-

demander une confiance ? vous proposez-vous de demeurer libre, ou le sacrifice de votre liberté fera-t il encore un heureux ? Non, Monsieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicatesse pour faire jamais un devoir à personne de ne vivre que pour moi. Ce devoir seroit bien doux, reprit le galant Magistrat; & je crains bien que sans votre aveu plus d'un amant ne se l'impose. A la bonne heure, dit Belise, qu'on m'aime sans y être obligé: c'est le plus flatteur de tous les hommages. — Cependant, Madame, je ne vous soupçonne point d'être coquette. — Oh! vous auriez tort: j'ai la coquetterie en horreur: — Mais vouloir être aimée sans aimer! — Et qui vous dit, Monsieur, que je n'aimerai point ? On ne prend pas de ces résolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner, ni être gênée: voilà tout — Fort bien, vous voulez que l'engagement cesse où finira le penchant? — Je veux que l'un & l'autre soit éternel, & c'est pour cela que je veux éviter jusqu'à l'ombre de la contrainte. Je me sens capable d'aimer toute ma vie en liberté; mais, à vous parler vrai, je ne répondrois pas d'aimer deux jours dans l'esclavage.

Le Président vit bien qu'il falloit ménager sa délicatesse, & se contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modestie de s'y réduire, & dès-lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en usage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la sensibilité de Belise étoit chaque jour plus émue; qu'il vous suffise de sçavoir qu'elle en étoit au point où la sagesse en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laisser pencher la balance. Ils en étoient-là, & ils étoient tête à tête. Les yeux du Président enflammés d'amour dévoroient les charmes de Belise, il pressoit tendrement sa main. Belise, tremblante, respiroit à peine. Le Président la sollicitoit avec l'éloquence passionnée du desir. Ah! Président, lui dit-elle enfin, seriez-vous capable de me tromper? A ces mots le dernier soupir de la pudeur sembloit s'échapper de ses lèvres. Non, Madame, lui dit-il, c'est mon cœur, c'est l'amour même qui vient de parler par ma bouche, & que je meure à vos pieds, si... Comme il tomboit aux pieds de Belise son genou porta sur une patte de *Joujou*, le chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur.

leur. Ah! Monsieur, que vous êtes mal-  
 adroit, s'écria Belise avec un mouvement  
 de colere! Le Président rougit & fut dé-  
 concerté. Il prit *Joujou* dans son sein,  
 lui baisa la patte offensée, lui demanda  
 mille fois pardon, & le pria de solliciter  
 sa grace. *Joujou*, revenu de sa douleur,  
 rendit au Président ses caresses. Vous le  
 voyez, Madame, il a le cœur bon: il  
 me pardonne; c'est un bel exemple pour  
 vous. Belise ne répondit point. Elle  
 étoit tombée dans une rêverie profonde  
 & dans un sérieux glacé. Il voulut d'a-  
 bord prendre ce sérieux pour un badina-  
 ge, & se remettre aux genoux de Belise  
 pour l'appaiser. De grace, Monsieur,  
 levez-vous, lui dit-elle: ces libertés me  
 déplaisent, & je ne crois pas y avoir  
 donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du Pré-  
 sident. Il fut deux minutes confondu  
 sans proférer une parole. Quoi! Mad-  
 ame, lui dit-il enfin, seroit-il possible qu'un  
 accident aussi léger m'eût attiré votre co-  
 lere? — Point du tout, Monsieur, mais  
 je puis sans colere trouver mauvais qu'on  
 soit à mes genoux: c'est une situation  
 qui ne convient qu'aux amans heureux,  
 & je vous estime trop pour vous soupçon-

ner d'avoir osé prétendre à l'être. Je ne vois point, Madame, repliqua le Président avec émotion, en quoi un espoir fondé sur l'amour me rendroit moins estimable; mais oserai-je vous demander, puisque l'amour est un crime à vos yeux, quel est le sentiment que vous m'avez témoigné. De l'amitié, Monsieur, de l'amitié, & je vous prie très-fort de vous en tenir-là. Je vous demande pardon, Madame, j'aurois juré que c'étoit autre chose; je vois bien que je ne m'y connois pas. — Cela se peut, Monsieur, bien d'autres que vous s'y trompent. Le Président ne put soutenir plus long-tems un caprice aussi étrange. Il sortit le désespoir dans l'ame, & il ne fut point rappelé.

Dès que Belise fut seule, N'allois-je pas faire une belle folie, dit-elle avec dépit? j'ai vu le moment où ma foiblesse cédoit à un homme que je n'aimois pas. On a bien raison de dire qu'on ne connoît rien moins que soi-même. J'aurois juré que je l'adorois, qu'il n'étoit rien dont je ne fusse disposée à lui faire le sacrifice; point du tout: il lui arrive, sans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien, & cet amour si passionné fait  
pla-

place à la colere. Un chien me touche plus que lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal contre l'homme du monde que je croyois aimer le plus! N'est-ce point-là un amour bien vif, bien solide & bien tendre? Et voilà comme nous prenons nos idées pour des sentimens: on s'est échauffé la tête, & l'on croit avoir le cœur enflammé: on part de-là pour faire toutes sortes de sottises; l'illusion cesse, le dégoût survient; il faut essuyer l'ennui d'être constante sans amour, ou changer avec indécence. Oh! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas? C'est toi qui m'as détrompée: sans toi je serois peut-être en ce moment accablée de confusion & déchirée de remords.

Soit que Belise aimât ou n'aimât point le Président, car ces sortes de questions ne roulent gueres que sur l'équivoque des termes, il est certain qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimoit pas, elle parvint à s'en convaincre; & un jeune Militaire acheva bientôt de le lui persuader.

Lindor venoit d'obtenir une compagnie de Cavalerie, au sortir des Pages. La fraîcheur de la jeunesse, l'impatience

ce

ce du desir, l'étourderie & la légéreté, qui font des graces à seize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéressant aux yeux de Belise cet enfant bien né, qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille de son époux. Lindor s'aimoit beaucoup lui-même, comme de raison; il sçavoit qu'il étoit bien fait, & d'une figure charmante. Il le disoit quelquefois, mais il rioit de si bon cœur après l'avoir dit; il monroit en riant une bouche si fraîche & de si belles dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à son âge. Il méloit d'ailleurs des sentimens si fiers & si nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela ensemble n'avoit rien que d'intéressant. Il vouloit avoir une jolie maîtresse, & un excellent cheval de bataille; il se regardoit dans une glace faisant l'exercice à la Prussienne. Il prioit Belise de lui prêter le *Sopha couleur de rose*, & lui demandoit si elle avoit lu le *Polibe de Folard*. Il lui tarδοit d'être au printems pour avoir un habit délicieux en cas de paix, ou pour entrer en campagne s'il y avoit guerre. Ce mélange de frivolité & d'héroïsme est peut-être ce qu'il y a de plus séduisant aux yeux d'une femme. Un pressentiment confus  
que

que cette jolie petite créature qui badine à une toilette, qui se caresse, qui se mire, va peut-être dans deux mois se précipiter à travers les batteries sur un escadron ennemi, ou grimper comme un Grenadier sur une breche minée ; ce pres-sentiment donne aux gentilleffes d'un petit-maître un caractère de merveilleux qui étonne & qui attendrit : mais la fa-tuité ne sied qu'à la jeunesse militaire. C'est un avis que je donne en passant aux petits-maîtres de tous états.

Belise fut donc sensible aux graces naïves & légères de Lindor. Il s'étoit passionné pour elle dès la première visite. Un jeune Page est pressé d'aimer. Ma belle cousine, lui dit-il un jour (car il la nommoit ainsi à cause de leur alliance), je ne demande au Ciel que deux choses, de faire mes premières armes contre les Anglois & avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle, & je vous conseille de ne desirer ni l'un ni l'autre : l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, & l'autre n'arrivera jamais. — Jamais ! Cela est bien fort, ma belle cousine. Mais je m'attendois à cette réponse, elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma seconde campagne vous celle-

rez

rez d'être cruelle. A-présent que je n'ai pour moi que mon âge & ma figure, vous me traitez comme un enfant; mais quand vous aurez entendu dire: Il s'est trouvé à telle affaire, son régiment a donné dans telle occasion, il s'est distingué, il a pris un poste, il a couru mille dangers; c'est alors que votre petit cœur palpitera de crainte, de plaisir, peut-être d'amour; que sçait-on? si j'étois blessé, par exemple! Oh! cela est bien touchant! pour moi si j'étois femme, je voudrois que mon amant eût été blessé à la guerre. Je baiserois ses cicatrices, je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle cousine, je vous montrerai les miennes. Vous n'y tiendrez pas. — Allez, jeune fou, faites votre devoir en galant homme, & ne m'affligez point par des préfaces qui me font trembler. — Voyez-vous si je n'ai pas dit vrai. J'en vous fais trembler d'avance. Ah! si la seule idée vous touche, que fera la réalité? Ça, ma belle cousine, vous pouvez vous fier à moi: ne me donnerez-vous point quelque à compte sur les lauriers que je vais cueillir?

C'étoient tous les jours de semblables folies. Belise, qui faisoit semblant d'en rire,

rire, n'en étoit pas moins sensiblement touchée; mais cette vivacité qui faisoit tant d'impression sur son ame, empêchoit Lindor de s'en appercevoir. Il n'étoit ni assez éclairé, ni assez attentif pour observer en elle les gradations du sentiment, & pour en tirer avantage. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi entreprenant que la politesse l'exige; mais un regard l'intimidoit, & la crainte de déplaire balançoit en lui l'impudence d'être heureux. Aussi deux mois se passèrent-ils en légères tentatives sans aucun succès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animoit de plus en plus; & quelque foible que fût la résistance de Belise, elle en étoit lassée elle-même, lorsque le signal de la guerre vint donner l'alarme aux amours.

A ce signal terrible tous leurs travaux sont suspendus: l'un s'envole sans attendre la réponse au billet le plus galant, l'autre manque au rendez-vous où l'on devoit le couronner: c'est une révolution générale dans tout l'empire des plaisirs.

Lindor eut à peine le tems de prendre congé de Belise. Elle s'étoit reprochée cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pauvre enfant, disoit-elle, m'aime  
de

de toute son ame : rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expression de ses sentimens. Il est fait à peindre, il est beau comme le jour; il est étourdi : qui ne l'est pas à son âge ? mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuser : il trouveroit peu de cruelles ; cependant il ne voit que moi, il ne respire que pour moi, & je le traite avec une hauteur ! Je ne sçais pas comment il y tient. J'avoue que si j'étois à sa place, je laisserois bien vite cette Belise si sévère s'ennuyer avec sa vertu ; car enfin la sagesse est bonne quelquefois, mais toujours de la sagesse ! Comme elle faisoit ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix étoient rompues, & que les Officiers avoient ordre de rejoindre leurs corps sans différer d'un seul instant. A cette nouvelle tout son sang se gela dans ses veines. Il va partir, s'écria-t-elle le cœur saisi & pénétré ! Il va se battre, il va mourir peut-être, & je ne le verrai plus ! Lindor arrive en uniforme, Je viens vous dire adieu, ma belle cousine ; je pars ; nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux est remplie, & j'espère qu'à mon retour vous remplirez l'autre moi-

moitié. Je vous aime bien, ma belle cousine! souvenez-vous un peu de votre petit cousin: il reviendra fidele, il vous en donne sa parole. S'il est tué il ne reviendra pas, mais on vous remettra sa bague & sa montre. Vous voyez ce petit chien d'émail? Il vous rappellera mon image, ma fidélité, ma tendresse, & vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernieres paroles il fourioit tenement, & ses yeux étoient mouillés de larmes. Belise, qui ne pouvoit plus retenir les siennes, lui dit de l'air du monde le plus affligé: Vous nous quittez bien galement, Lindor! Vous dites que vous m'aimez; font-ce là les adieux d'un amant? Je croyois qu'il étoit affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'est pas tems de vous faire des reproches; venez, embrassez-moi. Lindor transporté usa de cette permission jusqu'à la licence, & Belise ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ, lui dit-elle? — Tout à l'heure. — Tout à l'heure? Quoi! vous ne soupez point avec moi! — Cela est impossible. — J'avois mille choses à vous dire. — Dites-les moi bien vîte: mes chevaux m'attendent. — Vous êtes bien cruel de me refuser une soirée! — Ah!

*Tome I.*

F

ma

ma belle cousine, je vous donnerois ma vie ; mais il y va de mon honneur : mes heures sont comptées ; il faut que j'arrive à la minute. Songez , s'il y avoit une affaire & que je n'y fusse point, je serois perdu : votre petit cousin ne seroit pas digne de vous. Laissez-moi vous mériter.

Belise l'embrassa de nouveau en le baignant de ses larmes. Allez, lui dit-elle, je serois au désespoir de vous attirer un reproche ; votre honneur m'est aussi cher que le mien. Soyez sage, ne vous exposez qu'autant que le devoir l'exige, & revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le tems de vous en dire davantage, mais nous nous écrivons : adieu. — Adieu, ma belle cousine. — Adieu, adieu, mon cher enfant.

C'est ainsi que parmi nous la galanterie est l'ame du point-d'honneur, qui est celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas besoin d'aller au devant de nos guerriers pour les renvoyer au combat ; mais le mépris dont elles accablent un lâche, & l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amans intrépides.

Belise passa la nuit dans la plus profonde douleur : son lit fut baigné de ses larmes. Le jour suivant, elle écrivit à  
Lin-

Lindor : tout ce qu'une ame tendre & délicate peut inspirer de plus touchant , étoit exprimé dans sa lettre. O vous qu'on élève si mal ! qui vous apprend à si bien écrire ? La nature se plait-elle à nous humilier en vous vengeant ?

Lindor, dans sa réponse pleine de feu & de désordre, exprimoit tour à tour les deux passions de son ame, l'ardeur militaire & l'amour. L'impatience de Belise ne lui laissa aucun repos qu'elle n'eût reçu cette réponse. Leur relation s'établit & se soutint sans interruption la moitié de la campagne ; & la dernière lettre qu'on écrivoit, étoit toujours la plus vive ; la dernière qu'on attendoit, toujours la plus désirée. Lindor pour son malheur eut un confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la passion que tu inspires ? Si tu sçavois à quoi tout cela tient ! Je connois les femmes. Veux-tu faire une épreuve sur celle que tu aimes ? Ecris-lui que tu as perdu un œil ; je gage qu'elle te conseille de prendre patience & de l'oublier. Lindor bien sûr de son triomphe, consentit à cette épreuve ; & comme il ne sçavoit pas mentir, son ami dicta cette lettre. Belise fut au désespoir : l'image de Lindor vint s'offrir à son esprit, mais

avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendoit méconnoissable. Quel dommage! disoit-elle en soupirant. Ses deux yeux étoient si beaux! les miens les rencontroient avec tant de plaisir! L'amour s'y peignoit avec tant de charmes! Mais il n'en est que plus intéressant, & je dois l'en aimer davantage. Il doit être défolé: il tremble sur-tout de m'en paroître moins aimable. Ecrivons-lui pour le rassurer, pour le consoler, s'il est possible. C'étoit la première fois que Belise avoit été obligée de se dire, *écrivons-lui*. Sa lettre fut froide malgré elle: elle s'en apperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expressions étoient assez fortes, mais le tour en étoit contraint & le style recherché. Cette mouche noire à la place d'un bel œil lui offusquoit l'imagination, & lui glaçoit le sentiment. He! cessons de nous flatter, dit-elle, en déchirant une seconde fois sa lettre: ce pauvre enfant n'est plus aimé: un œil perdu bouleversé mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne, je suis une femmelette: n'affectons point des sentimens au-dessus de mon caractère. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte sur une ame généreuse & sensible; si je ne le suis pas assez pour

pour l'aimer encore. je dois l'être assez pour le desabuser: son mépris deviendra ma peine. Je suis désolée, lui écrivit-elle, & bien plus à plaindre que vous: vous n'avez perdu qu'un agrément, & je vais perdre votre estime comme j'ai perdu la mienne. Je me croyois digne de vous aimer & d'être aimée de vous; je ne le suis plus: mon cœur se flattoit d'être au-dessus des événemens; un seul accident m'a changée. Consoléz-vous, Monsieur: vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raisonnable; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au désespoir à la lecture de ce billet: le *Monsieur* sur-tout lui parut une injure atroce. *Monsieur!* s'écrioit-il. Ah! la perfide! Son petit cousin, *Monsieur!* On donne du *Monsieur* à un borgne. Il alla trouver son ami. Je te l'avois bien dit, mon cher, lui dit le confident Voilà le moment de te venger, si tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne pour ménager à ton héroïne le plaisir de la surprise. Non, je veux la confondre dès aujourd'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée; que *Monsieur*

avoit encore ses deux yeux, mais que ces yeux ne la verroient plus que comme la plus ingrante de toutes les femmes. Belise fut anéantie, & prit dès ce moment le parti de renoncer au monde & de s'enfermer à la campagne. Allons végéter, disoit-elle, je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette campagne étoit une espece de Philosophe dans la vigueur de l'âge, qui après avoir joui de tout pendant six mois de de l'année à la ville, venoit jouir six mois de lui-même dans une solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à Belise. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être sage; dites-moi quel est votre plan de vie. De plan, Madame! je n'en eus jamais, répondit le Comte de P. je fais tout ce qui m'amuse, je recherche tout ce que j'aime, & j'évite avec soin ce qui m'ennuie ou me déplaît — Vivez-vous seul? voyez-vous du monde? — Je vois quelquefois notre Pasteur à qui j'enseigne la morale; je cause avec des Laboureurs, plus instruits que tous nos Sçavans; je donne le bal à de petites Villageoises les plus jolies du monde, je fais pour elles des loteries de dentelles & de rubans, & je marie les plus amoureuses. Quoi! dit Belise avec étonnement,  
ces

ces gens-là connoissent l'amour? — Mieux que nous, Madame, mieux que nous cent fois. Ils aiment comme des tourterelles: ils me donnent appétit d'aimer. — Vous avouerez cependant que cela aime fans délicatesse. — Hé! Madame, la délicatesse est un raffinement de l'art; ils ont l'instinct de la nature, & cet instinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville, on ne le fait que dans les champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai essayé comme un autre d'aimer & d'être aimé dans le monde; le caprice, les convenances arrangent & dérangent tout: une liaison n'est qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix: vous verrez dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs simples & tendres se cherchent sans le sçavoir, & s'attirent tour à tour. Vous me faites, reprit Belise, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendois pas. On dit ces gens-là si à plaindre! — Ils l'étoient, Madame, il y a quelques années; mais j'ai le secret de rendre leur condition plus douce. — Oh! vous me direz votre secret, interrompit Belise avec vivacité; je veux aussi en faire usage. — Il ne tient qu'à vous. Le voici: J'ai quarante mille

livres de rente ; j'en dépense dix ou douze à Paris dans les deux saisons que j'y passe, huit ou dix dans ma maison de campagne, & par cette économie j'ai vingt mille livres à perdre sur les échanges que je fais. — Et quels échanges faites-vous? — J'ai des champs bien cultivés, des prairies bien arrosées, des vergers clos & plantés avec foin. — Hé bien? — Hé bien, Lucas, Blaise, Nicolas, mes voisins & mes bons amis ont des terrains en friche ou appauvris ; ils n'ont pas de quoi les cultiver ; je leur cede les miens troc pour troc ; & la même étendue de terrain qui les nourrissoit à peine, les enrichit dans deux moissons. La terre ingrate sous leurs mains devient fertile dans les miennes. Je lui choisis la sémence, le plant, l'engrais, la culture qui lui convient, & dès qu'elle est en bon état, je pense à un nouvel échange : ce sont-là mes amusemens. Cela est charmant, s'écria Belise ! vous sçavez donc l'Agriculture ? — Un peu, Madame, & je m'en instruis ; je confronte la théorie des Sçavans avec l'expérience des Laboureurs ; je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les spéculations des uns & dans la pratique des autres : c'est une étude

tude amusante. — Oh ! je le crois, & je veux m'y livrer aussi. Comment donc ? Mais vous devez être adoré dans ces cantons ; ces pauvres Laboureurs doivent vous regarder comme leur pere. — Oui, Madame, nous nous aimons beaucoup. — Je suis bien heureuse, Monsieur le Comte, que le hasard m'ait procuré un voisin tel que vous ! Voyons-nous souvent, je vous prie : je veux suivre vos travaux, prendre votre méthode, & devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens. — Vous n'aurez, Madame, ni rivaux ni rivales par-tout où voudrez plaire, & lors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur première entrevue ; & dès ce moment, voilà Belise villageoise toute occupée de l'agriculture, conversant avec ses fermiers, & ne lisant que la *Maison Rustique*. Le Comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnoit les jours consacrés au repos, & la présenta à ses Païsans comme une nouvelle bienfaitrice, ou plutôt comme leur Souveraine. Elle fut témoin de l'amour & du respect qu'ils avoient pour lui. Ces sentimens se communiquent : ils sont si naïfs & si tendres ! C'est le plus sublime de tous les éloges, & Belise en fut touchée au

point d'en être jalouse ; mais que cette jalousie étoit loin de la haine ! Il faut avouer, disoit-elle, qu'ils ont bien raison de l'aimer. Indépendamment de ses bienfaits, personne au monde n'est plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entr'eux la liaison la plus intime, & en apparence la plus philosophique. Leurs entretiens ne rouloient que sur l'étude de la Nature, sur les moyens de rajeunir cette terre notre vieille nourrice, qui s'épuise pour ses enfans. La Botanique leur indiquoit les plantes salutaires aux troupeaux, & celles qui leur étoient pernicieuses ; la Mécanique leur donnoit des forces pour élever les eaux à peu de frais sur les collines altérées, & pour soulager le travail des animaux destinés au labourage. L'Histoire Naturelle leur apprenoit à calculer les inconvéniens & les avantages économiques dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmoit ou corrigeoit leurs observations, & on faisoit les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuses. Le jour du repos revenoit, & les jeux suspendoient les études.

Belise & le Philosophe se mêloient aux danses de ces villageois. Belise s'apper-

gut

cut avec surprise qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. Vous allez, dit-elle à son ami, me soupçonner d'une coquetterie bien étrange; mais je ne veux rien vous dissimuler. On m'a dit cent fois que j'étois jolie; j'ai par-dessus ces païsans l'avantage de la parure; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes païsans aucune trace d'émotion à ma vue. Ils ne pensent qu'à leurs compagnes, ils n'ont des ames que pour elles. Rien n'est plus naturel, Madame, lui dit le Comte: le desir ne vient jamais sans quelque lueur d'espérance; & ces gens-là ne vous trouvent belle, que comme ils trouvent belles les étoiles & les fleurs. Vous me surprenez, dit Belise: est-ce l'espérance qui rend sensible? — Non, mais elle dirige la sensibilité. — On n'aime donc qu'avec l'espoir de plaire? — Non vraiment, Madame, & sans cela qui pourroit ne pas vous aimer! Un philosophe est donc galant, reprit Belise avec un sourire? — Je suis vrai, Madame, & ne suis point philosophe; mais si je méritois ce nom, je n'en serois que plus sensible: un vrai philosophe est homme & fait gloire de l'être. La sagesse ne contredit la nature que lorsque la nature a tort. Belise rougit,

git, le Comte se troubla, & ils furent quelque tems les yeux baissés sans oser rompre le silence. Le Comte voulut renouer l'entretien sur les charmes de la campagne; mais leurs propos furent confus, entrecoupés & sans suite: on ne sçavoit plus ce qu'on avoit dit, encore moins ce qu'on alloit dire. Ils se quitterent enfin, l'une rêveuse, l'autre distraite, & craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La Jeunesse des villages voisins s'assembla le lendemain pour leur donner une fête: la gaieté en faisoit l'ornement. Belise en fut enchantée, mais le dénouement la surprit. Le Magister avoit fait des chansons à la louange de Belise & du Comte; & les couplets disoient que Belise étoit l'ormeau & que le Comte étoit le lierre. Celui-ci ne sçavoit s'il devoit leur imposer silence, ou prendre la chose en badinant; mais Belise en fut offensée. Je vous demande pardon pour eux, Madame, lui dit le Comte en la remerciant; ces bonnes gens disent ce qu'ils pensent, ils n'en sçavent pas davantage. Je les aurois fait taire, si j'avois eu le courage de les affliger. Belise ne lui répondit rien, & il se retira pénétré de  
dou-

douleur de l'impression qu'avoit faite sur elle cet innocent badinage.

Que je suis malheureuse, dit Belise après le départ du Comte ! Voilà encore un homme que je vais aimer. Cela est si clair que ces païsans s'en apperçoivent : ce sera, comme avec les autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir : il est honteux de vouloir inspirer une passion, quand on n'en est pas susceptible. Le Comte se livreroit à moi sans réserve & de la meilleure foi : c'est un homme respectable dont je ferois le malheur, si je venois à m'en détacher. Le lendemain il envoya sçavoir si elle étoit visible. — Quel parti prendre ? si je le refuse aujourd'hui, il faudra le recevoir demain ; si je persiste à ne le plus voir, que va-t-il penser de ce changement ? Qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire ? Lui laisserai-je croire que je me défie de lui ou de moi-même ? Après tout, qui m'assure qu'il m'aime ? & quand il m'aimeroit, suis-je obligée de l'aimer ? Je lui ferai entendre raison, je lui peindrai mon caractère, il m'en estimera davantage : il faut le voir. Le Comte vint.

Je vais bien vous surprendre, lui dit-elle ;

elle ; j'ai été sur le point de rompre avec vous. — Avec moi, Madame ! & pour-quoi ? quel est mon crime ? — D'être aimable & dangereux. Je vous déclare que je suis venue chercher le repos ; que je ne crains rien tant que l'amour ; que je ne suis pas faite pour un engagement solide ; que j'ai l'ame la plus légère, la plus inconstante qui fut jamais ; que je méprise les goûts passagers, & que je n'ai pas un assez grand fonds de sensibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractère, je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié, mais pour l'amour il n'y faut pas compter ; & afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux absolument ni en inspirer, ni qu'on m'en inspire. Votre sincérité encourage la mienne, lui répondit le Comte ; vous allez me connoître à mon tour. J'ai pris pour vous, sans m'en douter & sans le vouloir, l'amour le plus tendre & le plus violent ; c'est ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux, & je m'y livre de tout mon cœur, quoi que vous puissiez m'annoncer. Vous vous croyez légère & inconstante ; il n'en est rien. Je crois connoître mieux que vous le caractère de votre ame. — Non, Monsieur, je me suis

éprouvée, & vous allez en juger. Elle lui raconta l'histoire du Président & celle du jeune Page. — Vous les aimiez, Madame, vous les aimiez: vous vous êtes découragée mal-à-propos. Votre colere contre le Président étoit sans conséquence: le premier mouvement est toujours pour le chien, le second est pour l'amant; ainsi l'a voulu la nature. Le refroidissement de votre amour pour le Page n'auroit pas été plus durable: un œil de moins produit toujours cet effet; mais peu à peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une passion, il faut être juste. Quel est l'insensé qui exige l'impossible? Je desire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité; mais si votre penchant pour moi venoit à s'affoiblir, ce seroit un malheur, ce ne seroit pas un crime. Hé quoi! parce qu'il n'est point dans la vie de plaisir sans mélange, faut-il se priver de tout, renoncer à tout? Non, Madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, se pardonner à soi-même & aux autres ce qui est moins bien ou ce qui est mal. Nous menons ici une vie douce & tranquille; l'amour nous manque, il peut l'embellir: laissons-le faire. S'il s'en va, l'amitié nous reste; & quand

la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui survit à l'amour en est bien plus douce, plus intime & plus tendre. — En-vérité, Monsieur, voilà une morale bien étrange! — Elle est simple & naturelle, Madame. Je ferois des romans tout comme un autre, mais la vie n'est pas un roman: nos principes, comme nos sentimens, doivent être pris dans la nature. Rien n'est plus facile que d'imaginer des prodiges en amour; mais tous ces Héros n'existent que dans la tête des Auteurs: ils disent ce qu'ils veulent, nous faisons ce que nous pouvons. C'est un malheur sans-doute de cesser de plaire, c'en est un plus grand de cesser d'aimer; mais le comble du malheur, c'est de passer sa vie à se craindre & à se combattre. Fiez-vous à vous-même, Madame, & daignez vous fier à moi. Il est assez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, sans se condamner à n'aimer jamais. Imitons nos villageois: ils n'examinent pas s'ils s'aimeront longtems, il leur suffit de sentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne? Vous avez été élevée dans le pays des chimeres. Croyez-moi, vous êtes bien née; revenez à la vérité, laissez-vous guider par la nature: elle vous conduira beaucoup

coup mieux qu'un art qui se perd dans le vuide, & qui réduit le sentiment à rien à force de l'analyser.

Si Belise ne fut point persuadée, elle fut bien moins affermie dans sa premiere résolution; & dès que la raison chancelle, il est aisé de la renverser. Celle de Belise succomba sans peine, & jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oubloient l'Univers, ils s'oubloient eux-mêmes: toutes les facultés de leurs ames réunies en une seule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu, dont l'amour étoit le centre, dont le plaisir étoit l'aliment.

Cette premiere ardeur se rallentit, & Belise en fut allarmée; mais le Comte la rassura. On revint aux amusemens champêtres. Belise trouva que la nature s'étoit embellie, que le ciel étoit plus serain, & la campagne plus riante; les jeux des villageois lui plaisoient davantage, ils lui rappelloient un souvenir délicieux. Leurs travaux l'intéressoient beaucoup plus: Mon amant, disoit-elle en elle-même, est le Dieu qui les encourage; son humanité; sa bienfaisance sont comme des ruisseaux qui fertilisent ces champs.

*Tome I.*

G

Elle

Elle aimoit à s'entretenir avec les Laboueurs des bienfaits que répandoit sur eux ce mortel qu'ils appelloient leur pere. L'amour lui rendoit personnel tout le bien qu'on disoit de lui. Elle passa ainsi toute la belle saison à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux, & à le rendre heureux elle-même.

Belise avoit proposé au Comte de passer l'hiver loin de la ville, & il lui avoit répondu en fouriant : Je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à se dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides & les soirées longues, Belise sentit avec amertume que l'ennui s'emparoit de son ame, & qu'elle desiroit de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à son amant avec sa franchise ordinaire. Je vous l'avois prédit, vous n'avez pas voulu me croire : l'événement ne justifie que trop la mauvaise opinion que j'avois de moi-même. — Quel est donc cet événement ? — Ah ! mon cher Comte, puisqu'il faut vous le dire, je m'ennuye : je ne vous aime plus. — Vous vous ennuyez, cela est possible, lui répondit le Comte avec un sourire ; mais vous ne m'en aimez pas moins :

moins : c'est la campagne que vous n'aimez plus. — Hé! Monsieur, pourquoi me flatter? tous les lieux, tous les tems sont agréables avec ce que l'on aime. — Oui, dans les Romans, je vous l'ai déjà dit, mais non pas dans la Nature. Vous avez beau dire, insista Belise, je sens très-bien qu'il y a deux mois que j'aurois été heureuse avec vous dans un désert — Sans-doute, Madame: telle est l'ivresse d'une passion naissante; mais ce premier feu n'a qu'un tems. L'amour heureux se calme & se modere: l'ame dès-lors moins agitée commence à devenir sensible aux impressions du dehors: on n'est plus seul dans le monde: on éprouve le besoin de se distraire & de s'amuser. — Ah! Monsieur, à quoi réduisez-vous l'amour? — A la vérité, ma chere Belise. — Au néant, mon cher Comte, au néant. Vous cessez de me suffire, j'ai donc cessé de vous aimer. — Non, tout ce que j'adore, non, je n'ai point perdu votre cœur, & je vous serai toujours cher. — Toujours cher: oui sans-doute; mais comment? — Comme je veux l'être. — Ah! je sens trop mon injustice pour me la dissimuler. — Non, Madame, vous n'é-

tes point injuste. Vous m'aimez assez : j'en suis content, & je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus difficile que moi? — Oui, Monsieur: je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du monde le plus aimable. — Et moi, Madame, & moi qui ne me vante de rien, je m'ennuye aussi par-fois avec la plus adorable de toutes les femmes, & je me le pardonne. — Quoi! Monsieur, vous vous ennuyez avec moi? — Avec vous-même; & je ne laisse pas que de vous aimer plus que ma vie. Etes-vous contente? — Allons, Monsieur, retournons à Paris. — Oui, Madame, j'y consens; mais souvenez-vous que le mois de Mai nous retrouvera à la campagne. — Je n'en crois rien. — Je vous l'affure, & plus amoureux que jamais.

Belise, de retour à la ville, commença par se livrer à tous les amusemens que l'hiver rassemble, avec une avidité qu'elle croyoit insatiable. Le Comte de son côté s'abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu à peu l'ardeur de Belise se rallentit. Les soupés lui paroissoient longs; elle s'ennuyoit au Spectacle. Le Comte a-  
voit

voit soin de la voir rarement; ses visites étoient courtes, & il prenoit les heures où elle étoit environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas: Que vous semble de Paris? — Tout m'y amuse & rien ne m'y attache. — Pourquoi ne venez-vous pas souper avec moi? — Vous m'avez tant vu, Madame! Je suis discret; le monde a son tour, j'aurai le mien — Vous êtes donc toujours persuadé que je vous aime? — Je ne parle jamais d'amour à la ville. Que pensez-vous, Madame, du nouvel Opéra, poursuivit-il à haute voix? Et la conversation devint générale.

Belise comparoit toujours le Comte à ce qu'elle voyoit de mieux, & toujours la comparaison conduoit à son avantage. Personne, disoit-elle, n'a cette candeur, cette simplicité, cette égalité de caractère; personne n'a cette bonté d'ame & cette élévation de sentimens. Quand je me rappelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me semblent que des perroquets bien instruits. Il a bien raison de douter qu'on cesse de l'aimer après l'avoir connu; mais non, ce n'est

pas l'estime qu'il a de lui-même, c'est l'estime qu'il a de moi qui lui donne cette confiance. Que je serois heureuse si elle étoit fondée!

Telles étoient les réflexions de Belise; & plus elle sentoit renâître son inclination pour lui, plus elle se trouvoit bien avec elle-même. Enfin le desir de le voir devint si pressant, qu'elle ne put résister à celui de lui écrire. Il se rendit auprès d'elle, & l'abordant avec un sourire, Quoi, Madame, lui dit-il, un tête-à-tête! vous m'exposez à faire des jaloux. Personne, Monsieur, n'a droit de l'être, lui dit Belise; & vous sçavez que je n'ai plus que des amis: mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête? Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le Comte; elle m'attend à la campagne, & j'irai la voir ce printems. — Elle seroit à plaindre si elle étoit à la ville: vous y êtes si occupé qu'elle risqueroit d'être négligée. — Elle s'y amuseroit, Madame, & n'y penseroit pas à moi. Laissons-là les détours, reprit-elle: pourquoi vous vois-je si rarement & si peu? — Pour vous laisser jouir en liberté de tous les plaisirs de

de votre âge. — Vous ne ferez jamais de trop, Monsieur: ma maison est la vôtre; regardez-la comme telle, j'en ferai flattée, je le desire, & j'ai acquis le droit de l'exiger. Non, Madame, n'exigez rien: je ferois au désespoir de vous déplaire, mais permettez - moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle saison. Cette obstination la piqua vivement. Allez, Monsieur, lui dit-elle avec dépit, allez chercher des plaisirs où je ne serai pas; j'ai mérité votre inconstance. Dès ce jour elle n'eut pas un moment de repos: elle s'informoit de ses démarches; elle le cherchoit & le suivoit des yeux aux promenades & aux Spectacles; les femmes qu'il voyoit lui devinrent odieuses; elle ne cessoit de questionner ses amis. L'hiver lui parut d'une longueur mortelle. Quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement du mois de Mars, quelques beaux jours étant venus, Il faut, dit-elle, que je le confonde & que je me justifie. J'ai eu tort jusqu'à-présent, il a sur moi cet avantage, mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de se rendre chez elle, tout étoit prêt pour le départ. Le Comte ar-

rive. Donnez-moi la main, lui dit Belise, pour monter dans mon carrosse. Où allons-nous donc, Madame, lui dit-il? — Nous ennuyer à la campagne. Le Comte fut transporté de joie à ces mots. Belise au mouvement de la main qui la soutenait, s'aperçut du saisissement & de l'émotion qu'elle faisoit naître. O mon cher Comte! lui dit-elle en pressant cette main qui trembloit sous la sienne, que ne vous dois-je pas? Vous m'avez appris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étois capable; & en m'éclairant sur mes sentimens, vous m'avez fait la plus douce des violences: vous m'avez forcée à m'estimer moi-même & à me croire digne de vous. L'amour est content. Je n'ai plus de scrupule, & je suis heureuse.

L E S  
 QUATRE FLACONS.  
 O U

*Les Aventures d'Alcidonis de Mégare.*

J'AI grand regret à la Féerie. C'étoit pour les imaginations vives une source de plaisirs innocens, & la maniere la plus honnête de faire d'agréables songes. Aussi les climats de l'Orient étoient ils peuplés autrefois de Génies & de Fées. Les Grecs la regardoient comme des Intelligences médiatrices entre les Hommes & les Dieux: témoin le Démon familier de Socrate, témoin la Fée qui protégeoit Alcidonis, comme je vais le raconter.

La Fée Galante avoit pris Alcidonis en amitié, même avant qu'il vînt au monde. Elle présida à sa naissance, & le doua du don de plaire, sans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeunesse ne fut que le développement des talens & des graces qu'il avoit reçus en partage.

Il avoit passé sa quinziesme année lorsque son pere, l'un des plus riches & des plus honnêtes citoyens de Mégare, l'en-

voyant à Athenes pour y faire ses exercices, lui dit en l'embrassant: Mon cher fils, vous allez trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés, qui se répandent en injures contre les femmes. N'en croyez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriser, que parce qu'ils n'ont pu parvenir à les rendre méprisables. Pour moi, à commencer par votre mere, ma vertueuse épouse, j'ai reconnu dans le beau-fexe une délicatesse de sentiment, une candeur, une vérité dont peu d'hommes sont capables. Faites comme moi; choisissez une femme honnête, d'une humeur égale, d'un caractère solide, d'une vertu sociable & douce. Il y en a partout. Mon aveu suivra votre choix. Je suis bon pere, je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis, plein de ces leçons, arrive à Athenes. Sa premiere visite fut à Séliane, à qui on l'avoit recommandé. Séliane, dans sa jeunesse, avoit été jolie & belle: elle étoit belle encore, mais elle commençoit à n'être plus jolie. Après les premiers complimens, Que venez-vous faire ici, lui dit un vieux Capitaine, l'époux de Séliane, & l'ancien ami de son pere? C'est bien à votre âge qu'on doit  
s'en-

s'ensévelir auprès des femmes ! Le Cirque, le Pirée, voilà vos écoles ; & non pas ce cercle frivole, qu'on appelle le beau-monde. Je suis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athenes. C'est à Sparte qu'on devoit aller.

Alcidonis fut déconcerté par une si vive apostrophe , mais Séliane prit son parti avec chaleur. Je vous reconnois bien-là, dit-elle à son mari. Sparte , le Cirque, le Pirée ! Eh ! qu'apprend-on, s'il vous plait, dans ces écoles si fameuses ? A s'enrichir & à se battre , répondit brusquement l'époux. — A s'enrichir, voilà qui est noble ! A se battre, voilà qui est gracieux ! Le premier est indigne de l'ambition d'un galant-homme, & le second ne s'apprend que trop tôt. — Non pas sitôt, Madame, non pas sitôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir passé sa jeunesse à une toilette, on soit ni bon guerrier ni bon soldat. — Et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus maussade qu'un homme qui n'a jamais appris qu'à se battre. Ne diroit-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger ! La paix a ses talens & ses vertus, comme la guerre. On n'est pas toujours à la tête d'une troupe, — Et voilà le mal, de par  
tous

tous les Dieux ! voilà le mal. Je voudrois qu'il fût défendu , même en tems de paix , de quitter les drapeaux sur peine de la vie. — Quoi , Monsieur , vous voulez donc que nous n'ayons pas un feul homme ? — Vous en aurez , Madame , vous en aurez de reste. Il y en a tant d'inutiles à l'état ! — Fort bien , vous nous réduisez au rebut de la République. Les femmes vous doivent des remerciemens. — Je les en dispense. — Non , Monsieur , nous sommes citoyennes , & nous cédon's généreusement à l'état toutes les figures qui nous déplaisent , tous ces visages à faire peur , tous ces caractères féroces , qui ne se plaisent qu'à tuer , & qui ne font bons qu'à cela — Et vous vous réservez les jolis hommes , qui aiment à vivre , n'est-ce pas ? — Assurément. — C'est fort bien dit , & l'Aréopage ne manquera pas d'en faire un décret pour vous plaire. Seigneur , pardonnez : ma femme est folle. Je vous laisse , car je n'y tiens plus. Par Hercule , Madame , faut-il que je sois votre mari ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. A ces mots il fortit en tapant du pied , & ferma brusquement la porte.

Voici un singulier ménage , dit Alcidonis ! Madame , avez-vous souvent de pareil-

reilles scenes ? Mais oui, répondit-elle froidement, toutes les fois que j'ai du monde. — Et quand vous êtes seuls ? — Il gronde encore, mais un peu plus bas. — Et comment l'avez-vous épousé ? — Comme on épouse, par convenance & par raison. Au reste, c'est le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuye, je le contredis ; il s'impatiente & se retire. On en fait tout ce qu'on veut. Je vous conseille de lui marquer de la déférence. Son amitié n'est pas à négliger : cela est bon à quelque chose. Etes-vous recommandé ici à beaucoup de monde ? — Aux amis particuliers de mon pere, & le nombre n'est pas grand. — Tant mieux, nous nous verrons plus souvent. Je le souhaite pour vous-même ; car en entrant dans un monde nouveau, le plus sage a besoin d'un guide. — Daignerez-vous m'en servir, Madame ? — Ou mon mari, ou moi : vous choisirez. — Mon choix est fait. Ainsi se passa leur première entrevue.

Quand le mari fut de retour, vous êtes étrange, lui dit Séliane ! Votre ton a effarouché ce jeune homme. — Que vous vouliez apprivoiser ? — Je vous entends, Monsieur, je vais ordonner que ma porte lui soit fermée. — Eh ! non, Madame, non,

non, je ne suis point jaloux. Ce seroit commencer un peu tard. Je ne l'ai pas été de votre jeunesse, je ne le ferai pas de votre maturité. — Voilà de vos galanteries, mais j'y suis accoutumée. Souvenez-vous cependant que vous devez une visite au fils de votre ancien ami. — Je le verrai, Madame; je sçais vivre, & l'on peut se fier à moi sur l'article des procédés.

Le lendemain, en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entretien de la veille. Eh bien, lui dit-il, allez-vous donner dans les mœurs efféminées de la Jeunesse Athénienne? Ma femme vous y a disposé sans-doute? Gardez-vous bien, non pas d'elle, car son tems est passé, grace au Ciel; mais gardez-vous de ses semblables. Ce sont les syrenes les plus dangereuses! Nulle sûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe, & vous quitte sans pudeur. On diroit, à les voir se jouer des hommes, qu'ils ne font faits que pour leurs plaisirs. S'il est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d'Athenes ne ressemblent guere à celles de Mégare! — A Mégare c'est tout comme ici. Vous tenez de votre vieux pere. Le bon homme ne juroit que par sa chaste moitié. C'étoit par complai-

sance

fance pour lui qu'elle se paroît & voyoit du monde; par piété, qu'elle s'enfermoit avec un jeune Prêtre de Minerve; par recueillement qu'elle alloit passer les soirées dans une petite maison qu'il lui avoit arrangée lui-même: il s'endormoit sur sa vertu de la meilleure foi du monde. — Il avoit raison sans-doute, & je vous prie de respecter la mémoire de ma mere. — Ta mere! ta mere étoit une femme: ne veux-tu pas qu'on l'eût faite exprès? J'en ai bien vu; je ne connois que mon extravagante qui soit exactement fidele; & encore est-ce moi qui l'ai formée. Je l'ai rendue vertueuse en dépit d'elle-même; mais je n'ai pu lui ôter ce fonds de coquetterie, que la nature ou l'exemple leur inspire presque en naissant. Je gage qu'elle est capable encore de chercher à te séduire, pour le plaisir de se moquer de toi. Tu ne serois pas le premier qu'elle auroit mis au désespoir. Elle s'amusoit autrefois à ce petit jeu-là, & puis elle m'en faisoit des contes, dont elle rioit comme une folle. Heureusement elle vieillit, & le danger n'est plus si grand.

Alcidonis fut occupé une partie de la nuit de tout ce qu'il venoit d'entendre. Les femmes, disoit-il, sont donc ici bien

redoutables ! & il s'endormit dans la résolution de les fuir.

La Fée Galante lui apparut en songe, & lui dit : Rien ne ressemble tant aux hommes que les femmes. Tout le bien, tout le mal qu'on en publie, est vrai en particulier, & faux en général. Il ne faut, ni se fier à tout, ni se défier de tout. Vivez avec les femmes, mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point donné de caractère, afin que vous soyez plus flexible au leur. Un homme décidé est un homme infociable. Vous serez charmant, si l'on dit de vous, *on en fait tout ce qu'on veut*. Mais ce n'est pas assez de plaire, il faut encore sçavoir aimer, & n'aimer ni trop ni trop peu. Il ya trois sortes d'amour, la Passion, le Goût & la Fantaisie. Tout l'art d'être heureux consiste à placer bien ces trois nuances. Pour cela, voici quatre flacons dont vous seul pourrez faire usage. Ils sont différens de vertu comme de couleurs. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperdument ; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment & le plaisir ; du bleu, pour le goûter sans inquiétude & sans ivresse ; & du blanc, pour revenir à votre état naturel. A ces mots

l'i-

l'image de la Fée s'évanouit comme une vapeur.

Alcidonis s'éveille enchanté d'un si beau songe. Mais quelle fut sa surprise, en trouvant en effet les quatre flacons sous sa main ! Ah ! pour le coup, dit-il, je n'en prendrai qu'à mon aise. Il se leve en rendant grace à la Fée, & le même jour il revoit Séliane. Elle étoit seule. Vous avez vu mon mari, lui dit-elle ? Ne s'est-il pas déchaîné contre la galanterie ? — Beaucoup. — Il vous a dit mille horreurs des femmes. — Il est vrai. — Je me flatte qu'il m'a exceptée. — Il n'a même excepté que vous sur l'article de la fidélité. — Le bon homme ! — Il est persuadé que vous lui êtes fidelle ; mais il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuse, & que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. — Eh ! voilà comme il me décrie ! Il mériteroit bien... Mais non ; je dois me respecter moi-même. — Votre vertu, dit-il, est de sa façon ; c'est lui qui vous a rendue honnête. — Lui ! — Lui-même ; & malgré vous. — Malgré moi ! Celui-là est fort. Je lui ferai bien voir si l'on me rend honnête malgré moi. Je vous avoue qu'à votre place... E-

j'aurois bien à me venger aussi de l'insulte qu'il fait à ma mere. — A votre mere! — Il a osé me dire que mon pere n'étoit qu'un sot, & qu'il n'y avoit que lui au monde qui ne le fût pas. — Le malheureux! C'est bien à lui de se vanter! Mais encore une fois je me respecte. Non, Monsieur, je ne suis point coquette; & puisqu'il m'oblige à me justifier, j'ai le cœur aussi tendre & plus tendre qu'une autre — Et qu'en faites-vous de ce cœur? — Hélas! je n'en fais rien du tout: mais vous croyez bien que ce n'est pas pour ses beaux yeux que je le garde. Je suis sage pour mon repos, pour ne pas m'exposer au caprice, à l'inconstance, à l'ingratitude des hommes. Je sens que si j'aimois, j'aimerois passionnément, & je voudrois être aimée de même. — Ah! vous le feriez. — Je n'ose m'en flatter: rien n'est plus foible, plus vain, plus léger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaisies; mais la passion de l'amour, cette ivresse qui en fait le charme, & qui en est l'excuse, ils ne la connoissent pas. — Pour moi, Madame, je sais bien où il y en a de cet amour que vous méritez; & si j'étois sûr du retour, j'en prendrois une bonne dose! Séliane sourit de la sim-  
pli-

plicité d'Alcidonis (car la Fée lui donnoit auprès d'elle cet air naïf, ce ton ingénu, que les coquettes aiment tant.) Non, lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainsi tout à coup; eh le moyen de nous aimer! nous ne nous connoissons pas encore. — A la bonne heure, Madame, je ne suis pas pressé. Demain nous nous connoîtrons mieux. — Je vous verrai donc demain? — Oui, Madame. — L'après-dînée, entendez-vous? car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon mari. Nous serons seuls, nous serons libres, & je vous parlerai raison.

Alcidonis ne manqua pas de se trouver au rendez-vous avec ses flacons dans sa poche. Séliane le reçut dans le négligé le plus séduisant. Voilà, dit Alcidonis en la voyant, le privilege de la beauté: moins elle a de parure, & plus elle a de charmes. Séliane fit semblant de rougir. Sçavez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte: on s'y laisseroit prendre, & on y seroit trompé. — Moi, Madame, vous tromper! Je n'ai jamais trompé personne. — Et vous voulez commencer par moi. — Non, je vous le jure. — Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres? — Vous êtes

êtes belle, j'ai des yeux, je dis ce que je vois; il n'y a point-là de flatterie. — En effet, votre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intérêt à me séduire. — Ah! ah! si vous vouliez, cette tranquillité me passeroit bien vite. — Oh! fans-doute; & pour vous enflammer, vous n'attendez que mon aveu, n'est-ce pas? — Rien n'est plus vrai; vous n'avez qu'à dire. — En-vérité vous êtes bon avec ce ton froidement résolu. — C'est que je suis sûr de mon fait. — Quoi, si je vous faisois voir quelque envie d'être aimée? — Vous le seriez à point nommé: je vous en donne ma parole. — Je vois bien, Alcidonis, que vous ne sçavez à quoi vous vous engagez, ni combien je suis exigeante. — Exigez, Madame, exigez; mon cœur vous défie. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. — Vous m'aimeriez donc, si je voulois, à la folie? — A la folie, soit; il ne m'en coûtera pas davantage. — Sa simplicité me charme. Eh bien, oui, je veux que vous m'aimiez, & que vous m'aimiez beaucoup. — A la passion? — A la passion. — Et vous m'aimerez de même? — Je le crois. — Ce n'est pas assez. — J'en suis sûre. — Cela me suffit,  
&

& vous allez voir beau jeu. — Où allez-vous donc? — Je suis à vous; je ne demande qu'une minute.

Le crédule Alcidonis s'étant retiré dans un coin, but l'élixir du flacon pourpre jusqu'à la dernière goutte. Il reparoît, les yeux enflammés, le cœur palpitant, la voix éteinte. Plus de fadeur, plus de galanterie: son langage étoit rapide, entrecoupé, plein de substance & de chaleur. Les mots ne pouvoient suffire aux sentimens. Des accens inarticulés suppléoiént aux paroles; un geste véhément, une action impétueuse, en redoubloient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d'elle-même. Elle est émue, agitée, interdite. Elle a peine à le reconnoître; elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paroître douter, craindre, hésiter encore: inutiles efforts! Son cœur s'attendrit, ses yeux s'animent, sa raison l'abandonne; & l'on eût dit, l'instant d'après, qu'elle avoit bu au même flacon.

Deux mois se passèrent dans des transports qu'ils avoient peine à contenir. Le mari ne cessoit de plaisanter Alcidonis sur ses assiduités auprès de sa femme. Pauvre dupe, lui disoit-il, vous n'avez

pas voulu me croire ! Vous y êtes pris ; j'en suis bien aise. Consomez-vous auprès d'elle : voilà un tems bien employé ! Alcidonis se vengeoit le mieux qu'il pouvoit de cette ironie insultante, mais sa passion n'étoit plus secondée : celle de Séliane s'affoiblissoit de jour en jour. Séliane lui suffisoit ; il ne pouvoit plus lui suffire. Elle eut besoin de se dissiper, de se distraire, de voir le monde qu'elle avoit oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'apperçut, avec un chagrin profond, qu'elle s'amusoit de tout, tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle. Il devint triste, inquiet, jaloux ; il fit tant qu'elle en fut excédée, & prit le parti de le congédier.

Il est vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé, j'étois folle. Je suis sage, imitez-moi. Il n'est pas dit qu'on doive s'aimer jusqu'à la caducité. Tout passe, & l'amour lui-même. Le mien s'est affoibli ; vous m'avez grondée. Il s'éteint ; vous vous désespérez. Tant pis pour vous : je ne sçais qu'y faire. — Eh quoi ! perfide ! ingratitude ! parjure ! — Tant qu'il vous plaira. Dites moi bien des injures, si cela peut vous soulager. — Ah ! juste Ciel ! comme on me traite ! — Comme un enfant à qui l'on pardonne tout. — Est-ce là, perfide, les ser-

fermens que vous m'aviez faits cent fois, de m'aimer jusqu'au dernier soupir? — Sermens téméraires, qui n'engagent à rien: insensé qui les fait, insensé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en se mettant à table, jurerait par tous les Dieux d'avoir toujours le même appétit? — Le même appétit! Quelle image! Est-ce là cette délicatesse dont votre cœur se glorifioit? — Autre sottise. On desavoue l'empire des sens au moment même qu'on en est esclave. Je suis femme, j'aime comme une femme, & vous n'avez pas dû vous attendre que la nature fit un miracle en votre faveur. Alcidonis, à ce discours, s'arrachoit les cheveux de désespoir. Eh bien, poursuivit-elle, que faites-vous? En serez-vous plus aimable ou plus aimé, quand vous serez chauve? Alcidonis, écoutez-moi. Je conserve pour vous une amitié compatissante. — Ah cruelle! est-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande? — Il faut bien vous y réduire, je ne sens pour vous rien de plus. Lequel des deux a tort, ou celui qui cesse d'aimer, ou celui qui cesse de plaire? Le procès n'est pas décidé, & ne le sera pas sitôt. En attendant, croyez-moi, prenez vo-

tre parti avec courage. — Il est pris, ingrate, il est pris, dit-il en s'éloignant pour boire; & je n'ai pas besoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

Tout à coup ses sens se calmerent, & la raison lui revint. En effet, dit-il en retournant vers Séliane avec un air doux & tranquille, j'étois un sot de me fâcher. Nous avons été amans; nous sommes amis. Il faut de tout dans la vie. La passion est un accès: quand il est passé, tout est dit. On n'est obligé de se voir qu'autant que l'on s'amuse; & rien n'est plus naturel que de changer quand on s'ennuye. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une constance pénible! Jouissez, Madame, du droit que vous donne votre beauté de multiplier vos conquêtes. Je suis trop heureux d'avoir été du nombre. Il faut que chacun ait son tour. Je vous souhaite bien du plaisir.

Séliane fut aussi surprise que piquée de la froideur de ses adieux. Elle vouloit bien qu'il se consolât, mais pas sitôt ni si aisément. Cette révolution n'étoit pas concevable. Réflexion faite, elle fut persuadée que la tranquillité qu'il faisoit paroître, n'étoit qu'un dépit simulé; & elle

elle ne manqua pas de dire à quelques-unes de ses amies que le pauvre garçon étoit désespéré, qu'il lui avoit fait une peur horrible, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour suivant Alcidonis alla souper chez le voluptueux Alcipe avec les plus jeunes & les plus jolies femmes d'Athènes. Cela m'est égal, disoit-il en lui-même: le flacon pourpre est à sec; mais la Fée auroit beau le remplir, je veux bien mourir si j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ces beautés, ah! pour le coup jouissons: c'est le moment des fantaisies. Il boit du flacon couleur de rose, & voilà ses yeux & ses desirs qui se promènent sans se fixer.

Le hasard l'avoit placé à table auprès d'une Blonde aux regards languissans, d'une modestie & d'une timidité extrême. Il en fut vivement touché, mais il avoit de l'autre côté une Brune éblouissante de vivacité & de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimoit bien celle-là; & réflexion faite, il eût préféré la Blonde, sans un je-ne-sçai-quoi qui l'inclinoit vers la Brune. Ce je-ne-sçai-quoi déterminâ ses vœux. Il eut pour elle

tous les soins d'une galanterie empressée; elle les reçut d'un air diffrant, & comme un hommage qui lui étoit dû. Alcidonis en fut piqué. La fantaisie, comme la passion, s'irrite contre les obstacles. Excité par le desir de plaire, il fit les plaisirs du soupé. Corine, sa Brune charmante, vit bien qu'on lui envioit sa conquête. Elle en connut enfin le prix, & quelques regards de complaisance porterent l'espoir dans le cœur de son nouvel amant.

L'heure de se quitter arrive, Corine se leve, il la suit. Vous voulez donc bien m'accompagner, lui dit elle en acceptant sa main? Je sens tous les sacrifices que vous me faites. Il jura qu'il ne lui en faisoit aucun. — Pardonnez-moi: je vous enleve aux plus jolies femmes d'Athenes; & c'est un triomphe assez beau. — Je n'ai fait que les entrevoir, elles m'ont paru assez bien. — Allez bien, vos éloges sont modestes! Direz-vous de Cléonide qu'elle est assez bien? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majestueuse... on croit voir une Déesse. — Il est vrai, l'auguste Junon. — Vous êtes, méchant! & Amate, que vous en semble? Cet air de volupté,  
cette

cette nonchalance attrayante, qui semble appeler le plaisir. — Oui, c'est ainsi que je peindrois l'occasion négligée. — Négligée; le mot est cruel. Je ne le répéterai pas, il passeroit en proverbe. J'espère du moins que vous ferez grace à l'air ingénu & craintif de Céphise. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'ose sourire, & qui est si belle lorsqu'elle sourit, qu'en dites-vous? — Qu'il ne manque à tout cela qu'une ame. — Et vous voudriez bien lui donner la vôtre? — Je vous avouerai que sans vous elle auroit eu la pomme. — Hélas! Et qu'en auroit-elle fait? Rien n'est plus froid, plus indolent, plus insensible que Céphise. — Aussi n'a-t-elle eu que le premier coup d'œil. — Je vous ai surpris cependant, même vers la fin du souper, les regards attachés sur elle. — Il est vrai, je l'admirois comme un beau modèle en cire. — Beau modèle, si vous voulez, on dit dans le monde que ce modèle a grand besoin d'une draperie.

En parcourant ainsi les objets de la jalousie de Corine, ils arrivent à son logis. Montez-vous un moment, dit-elle à Alcidonis? Il est de bonne heure, nous causerons. Alcidonis fut enchanté.

Fée

Fée qui le rendoit méchant avec Corine, sçavoit bien ce qu'elle faisoit. La louange la plus flatteuse pour une jolie femme, c'est le mal qu'on lui dit de ses rivales : aussi avoit-elle bien pris.

Il me tarde, poursuivit Corine, de sçavoir à mon tour tout le bien & le mal que vous pensez de moi. — Le mal ! Eh, s'il y en a, m'avez-vous laissé le tems, la liberté de l'appercevoir ? L'illusion vous environne. Cet éclat, cette vivacité brillante, nous cacheroient la laideur même : je l'aurois prise pour la beauté. Je vous vois, je suis ébloui, enivré, transporté : voilà mon histoire. C'est un enchantement, une folie, c'est tout ce qu'il vous plaira ; mais rien au monde n'est si sérieux, & vous m'allez rendre d'un seul mot le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. En effet, rien n'est plus fou, s'écria-t-elle en le voyant à ses genoux : vous m'appercevez en passant, vous m'aimez, s'il faut vous en croire, & vous osez me l'avouer ! Sçavez-vous si je mérite ces sentimens ? Sçavez-vous si je puis y répondre ? — Non, Madame, je ne sçais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide. Ce  
beau

beau corps, ces traits charmans peuvent cacher une ame insensible. Je le crains, mais j'en cours les risques: & le danger fût-il encore plus grand, il n'est pas en moi de l'éviter. — Ah! je reconnois bien à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractère: c'est vous, Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, & celui de tous que je craindrois le plus d'aimer. — Pourquoi donc? Que vous a-t-on dit? — Que vous êtes un homme à passion, & un homme à passion est un homme infoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez comme un furieux, & vous voulez être aimé de même. Si l'on n'est pas aussi passionnée que vous, ce sont des plaintes, des reproches. Vous devenez sombre, inquiet, ombrageux. On ne sçait comment vous quitter: il n'y a pas moyen de vous prendre — Il est vrai, Madame, que j'ai donné dans ces travers; mais m'en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute sûreté: je fignerai mon congé d'avance. — Ne croyez pas plaisanter, Monsieur: c'est le charme de l'amour que la liberté, la franchise. Sans cela un amant seroit un mari, & en vérité ce ne seroit pas la peine d'être veuve.

ve. — J'entends raison, belle Corine, & vous pouvez compter sur moi. Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme qui auroit pour vous de la foiblesse, de vous retirer sans faire de scene, dès qu'elle vous diroit en amie: Je vous aimai, je ne vous aime plus? — Assurément: j'ai appris à vivre, & vous n'avez qu'à m'éprouver. — Je le veux bien; mais souvenez-vous que je ne m'engage à vous aimer, qu'autant que vous sçavez me plaire.

Je vois bien, disoit Alcidonis en lui-même, qu'ici le flacon blanc me fera d'un grand secours. Il se trompoit, il n'en eut pas besoin: l'impression du couleur de rose s'effaça bientôt d'elle-même. Il étoit encore auprès de Corine, & déjà l'image des autres Beautés qu'il avoit vues chez Alcipe, venoit s'offrir à sa pensée. Celle-ci est vive, disoit-il, mais voilà tout. Nul sentiment, nulle délicatesse. Cela change d'amans comme de parure. Demain je serai renvoyé, si demain quel-qu'autre l'amuse. En vérité je suis bien bon de lui prodiguer mes soupirs! J'aurois bien mieux fait de les adresser à cette Blonde languissante, dont les yeux se levoient sur moi d'un air si tendre & si  
 tou-

touchant. Corine m'a dit du mal de Céphise; il faut que Céphise ait du mérite. Elle n'est pas bien animée; mais quel plaisir de l'animer! Une femme naturellement vive, l'est pour tout le monde; celle-ci ne le seroit que pour moi. Allons la voir, aussi bien je ne veux pas qu'on me renvoie. Corine apprendra que je ne suis pas de ceux que l'on met sur le pavé, & que je sçais donner un congé tout comme elle.

Il dit à Céphise les mêmes choses qu'à Corine, mais avec plus de ménagemens. Est-il possible, s'écria-t-elle sans s'émouvoir! Quoi, vous serez malheureux, si je ne vous aime pas? — Plus malheureux que je ne puis dire. — J'en suis fâchée, car je ne sçais point aimer. — Ah belle Céphise, avec ce sourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va jusqu'à l'ame, vous ne connoissez pas l'amour! — En-vérité je ne le connois pas. — Et si je vous le faisois connoître? — Vous me feriez bien du plaisir; car j'en suis fort curieuse. Mais tant de gens l'ont essayé, & pas un n'y a réussi. Mon mari lui-même y perdoit les peines. — Votre mari! je le crois bien: mais vous avez eu des amans? — Beaucoup,

coup, & des mieux faits, & des plus tendres. — Et les rendiez-vous heureux? — Non; car ils se plaignoient tous que je ne les aimois pas. Ce n'étoit pas ma faute, j'y faisois mon possible. Imaginez-vous que j'en prenois quelquefois quatre en même tems, pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux: tout cela étoit inutile.

Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chere enfant, vous m'aimerez. — Vous croyez? — Je le crois: vous êtes sensible? — Oui, sensible, par-ci, par-là: mais en un moment cela me passe. — C'est une maladie assurément. Avez-vous fait, pour en guérir, quelque sacrifice à Vénus? — Mon mari en faisoit beaucoup, mais il me retrouvoit la même au retour du Temple. — Et pourquoi ne pas vous y mener vous-même? — Il n'avoit garde: le Prêtre étoit un jeune homme qui vouloit m'initier. — Vous initier! Et sçavez-vous quelle est cette cérémonie? — Hélas, non, je ne sçais rien. — Voulez-vous que je vous l'apprenne, reprit Alcidonis en risquant quelque liberté — Doucement, Seigneur, s'écria-t-elle: vous faites comme si je

VOUS

vous aimois ; je ne vous aime point encore. — Et comment vous en appercevoir, si nous ne faisons pas quelques essais ? — J'en ai fait mille, mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me semble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne : si cela vient, je vous le dirai.

Alcidonis faisoit de jour en jour quelques nouveaux progrès sur l'indolente sensibilité de Céphise ; mais elle n'étoit pas encore où il vouloit l'amener. Pour lui échauffer l'imagination, il lui proposa de se trouver ensemble à une fête qui se devoit célébrer en l'honneur de Vénus. Elle y consentit, à condition qu'elle ne seroit point initiée. Le lendemain chacun d'eux, pour la décence, s'y rendit de son côté. Les filles & les garçons, vêtus en Graces & en Amours, chantoient des hymnes en l'honneur de la Déesse, & dansoient au son de la lyre, sous l'ombrage du Bois sacré qui environnoit le Temple.

Céphise s'y étoit rendue la première. Ah ! dit-elle à Alcidonis, je vous cherche des yeux ; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La Déesse a prévenu nos vœux : je crois que je commence à

*Tome I.*

I

vous

vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon sommeil. Vous étiez pressant, j'étois animée. — Eh bien? — Eh bien, je vous dirai le reste à souper. A souper, reprit Alcidonis, d'un air préoccupé, & les yeux attachés sur la fête? A souper, soit, je le veux bien. . . Ah la jolie danseuse que voilà! Que celle-ci chante avec grace! — Nous ferons seuls, entendez-vous? — Seuls? j'y consens. Je voudrois bien sçavoir quelle est cette jolie danseuse? — Alcidonis, vous ne m'écoutez pas! — Pardonnez moi, je vous entends; mais je cherche quelqu'un qui me dise. . . Ah, Pamphile, un mot! Apprends-moi quelle est cette jolie enfant. C'est Cloé, dit Pamphile. Je soupe avec elle. — Avec elle? Ce soir? — Ce soir même. — Ah! j'en veux être. — Cela ne se peut pas. — Je t'en conjure, mon cher Pamphile, au nom de notre amitié. — Vous n'y pensez pas, Alcidonis, lui dit tout bas Céphise interdite: vous soupez avec moi; je vous l'ai dit. — Il est vrai, c'étoit mon dessein; mais j'ai promis à mon ami Pamphile. Ma parole est sacrée, & je ne sçaurois y manquer.

Il vit Cloé, la trouva ce qu'on appelle adorable un quart-d'heure, & insipide  
Fin-

l'instant d'après. Il vit la chanteuse Philire; il en fut épris une soirée; le lendemain elle l'ennuya. Ah! que les fantaisies sont fatigantes, dit-il! A chaque instant des desirs nouveaux, dont aucun ne remplit mon ame! C'est le tourment des Danaïdes. Loin de moi ces lueurs de sentiment passageres & renaissantes, qui ne me laissent aucun repos. Buvons l'oubli de mes folies. Il dit & voida le flacon blanc. Il ne lui reste plus que le bleu, & son bonheur dépend de l'usage qu'il en va faire.

Alcidonis étudioit la philosophie sous Ariste l'Académicien. Ariste, en mourant, laissa une jeune veuve, la plus honnête & la plus belle du monde. Le disciple d'Ariste crut devoir à sa veuve les consolations & les secours de l'amitié. Glicérie les refusa avec une modestie mêlée de douceur & de fierté. J'ai peu de bien, lui dit-elle; j'ai encore moins de desirs. Mon époux m'a laissé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre de peu. Tant de sagesse unie à tant de beauté méritoit bien un attachement délicat & solide. Il est tems, dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce & vive se répandit

dans ses veines. Ce n'étoit point l'inquiétude des fantaisies; ce n'étoit point l'emportement de la passion; c'étoit une émotion délicieuse, le pressentiment de la félicité. Il brûle d'être à Glicérie; il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même sort, qu'une vie & qu'une ame; & cédant à son impatience, il lui propose de s'unir à elle. Glicérie ne fut point insensible à cette marque d'amour & d'estime. Vous êtes assez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir votre main. Je veux la mériter: je la refuse. J'en serois indigne, si je l'acceptois. Il eut beau lui répondre de l'aveu de son pere, lui faire un crime de ses refus, la menacer des reproches qu'elle se feroit à elle-même de l'avoir rendu malheureux; elle parut inébranlable.

Cependant Glicérie, dans sa retraite, ne cessoit de verser des larmes. La seule esclave qui lui restoit, voyoit la douleur dont elle étoit consumée, & n'en pouvoit pénétrer la cause. Falloit-il l'attribuer à la mort de son époux? Quoi! pleurer sans cesse un mari philosophe! Cela n'étoit pas naturel. Sa maîtresse écrivoit souvent à un citoyen d'Argos; & les réponses qu'on lui rendoit, lui arrachent

choient de profonds soupirs. La curiosité ou le zèle porta l'esclave à ouvrir une des lettres de Glicérie. Elle étoit conçue en ces termes :

Si vous n'avez un cœur d'airain, vous ferez touché, Seigneur, du désespoir d'une infortunée, qui donneroit son sang pour la liberté de son père. Ariste, mon époux, à qui je n'avois pas rougi d'avouer que j'étois née d'un esclave, n'a rien épargné pour rendre mon père à mes vœux. Il l'a fait chercher vainement. J'apprends enfin qu'il est en votre pouvoir, & je l'apprends dans l'indigence. J'ai apprécié tout ce qui me reste. Hélas ! il s'en faut bien que je sois en état de suffire à ce que vous exigez. Je n'ai plus qu'une seule ressource : c'est de m'offrir moi-même en échange pour mon père. Il n'est pas juste que je sois libre, tandis que mon père est esclave. Je suis jeune, il est accablé d'années. Vous pouvez tirer de ma servitude plus d'avantages que de la sienne. Mes mains s'endurciront au travail ; mon cœur est fait à la patience. Si je voulois user de la facilité qu'on peut avoir à mon âge de séduire & d'intéresser les hommes, je ne serois pas réduite à cette cruelle extrémité ; mais l'esclava-

ge est moins honteux que le vice. Je n'hésite pas à choisir.

L'esclave pénétrée d'admiration & de pitié, porta cette lettre à Alcidonis. Ah! s'écria-t-il, le cœur faisi & les yeux en larmes, voilà donc la cause de ses refus! Elle est née esclave! Et qu'importe? La Vertu est la Reine du Monde. C'est à la fortune à rougir. Quelle piété! Quelle tendresse! Vous, Glicérie, vous dans l'esclavage! Que n'ai-je un trône à vous offrir! Au nom des Dieux, dit-il à l'esclave, garde-moi bien le secret. Je pars: les pleurs de ta maîtresse vont être essuyés. Ton zèle aura sa récompense.

Alcidonis se rend à Argos, & le père de Glicérie est libre. L'inconnu qui l'affranchit, lui donne de quoi se rendre à Athenes, & lui dit en le quittant: vous allez revoir Glicérie; vous devez la liberté à sa tendresse & à ses vertus. Il dépend d'elle d'être heureuse & de vous rendre heureux. Mais si le service que je viens de vous rendre, vous est cher, promettez-moi d'engager cette fille vertueuse à cacher sa naissance & vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouse. Je le connois; il la respecte; il lui seroit affreux de la voir rougir. Si vō-

tre

tre bienfaiteur paroît jamais devant vous, renfermez votre reconnoissance. Il ne veut être connu que de vous seul. Quoi, dit le vieillard attendri, ma fille ne connoîtra jamais la main qui vient de briser ma chaîne! Non, reprit Alcidonis, n'accablez point Glicérie de ce fardeau humiliant. Il est des devoirs qui abaissent l'ame. Laifsons à la sienne, je vous en conjure, sa noblesse & sa liberté. Le vieillard promit tout à son libérateur.

Il arrive à Athenes. Sa fille s'évanouit en le voyant. Oh! mon pere, lui dit-elle, quel Dieu vous accorde à mes larmes? L'avarice de votre maître s'est-elle enfin laiffé fléchir? Oui, ma fille, répondit le vieillard. Je sçais que je dois à ta tendresse & à tes vertus la liberté, la vie & le bonheur inespéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis de retour, vint presser de nouveau Glicérie, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de consentir à leur hymen. Le vieillard n'avoit pas manqué d'exhorter sa fille au silence sur l'humiliation de leur premier état. Non, lui avoit-elle répondu avec courage, il est moins humiliant de l'avouer que de le taire: quiconque aura intérêt à me con-

noître, apprendra de moi qui je suis.

Vous voulez donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon ame? Tant que j'ai été malheureuse, j'ai renfermé ma douleur en moi-même; mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon destin m'a fait naître dans la servitude. On m'en avoit retirée, mon pere y gémissoit encore. Un Dieu bienfaisant me l'a rendu: il est libre; il est ici; vous l'allez voir. Cependant la tache de notre servitude est ineffaçable; & vous avouer qui nous sommes, c'est vous déclarer sans retour que ni votre honneur, ni ma reconnoissance, ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, Glicérie, lui dit Alcidonis d'un air plein de tendresse & d'amertume. Me croyez-vous moins philosophe, moins généreux qu'Ariste? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naissance? Non, sans doute. N'a-t-il pas méprisé l'injustice de la fortune & de l'opinion? Je suis son disciple; ses préceptes sont gravés dans mon cœur. Son exemple est-il honteux à suivre? Ou ne me croyez-vous pas assez de vertu pour l'imiter? Ce n'est pas la vertu, lui dit-elle en souriant, c'est la prudence qui vous manque. Ariste avoit eu le tems de s'éprou-

prouver : vous n'êtes pas comme lui dans l'âge où l'on peut se répondre de soi-même. Je vous épargne des regrets.

Alcidonis désolé de cette constance invincible, tomboit aux genoux de Glicérie, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment paroît le vieillard qu'il avoit tiré d'esclavage. Que vois je ? Ah ! ma fille, s'écria-t-il, c'est lui. . . Et tout-à-coup se souvenant de la défense d'Alcidonis, il s'interrompit lui-même, & demeura les yeux attachés sur son libérateur, en laissant échapper quelques larmes. Quoi ! mon pere, dit Glicérie étonnée, vous le connoissez ! C'est lui, dites-vous ! Achevez. Qu'a-t-il fait ? Où l'avez-vous connu ? Alcidonis, vous baiffez les yeux ! Vous rougissez ! Mon pere vous regarde avec attendrissement ! Ah ! je vous entends l'un & l'autre. Mon pere, c'est lui qui vous a racheté ; c'est à lui que je dois mon pere. — Oui, ma fille, voilà mon bienfaicteur. Est-ce là, dit Alcidonis en embrassant le vieillard qui se prosternoit à ses pieds, est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Pardonnez, dit le vieillard, mon cœur étoit saisi ; ma fille m'a deviné ; ce n'est pas ma faute. — Eh bien, puisqu'elle sçait tout, obligez-la donc,

cette fille cruelle, à ne pas me désespérer. C'est sa main, c'est son cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré, reprocha vivement à sa fille une ingratitude dont elle n'étoit point coupable; & prenant sa main tremblante, il la mit dans celle de son libérateur. C'est à votre pere que je la dois, cette main que vous m'avez refusée, dit tendrement Alcidonis en la baisant. Consolez-vous, répondit Glicérie avec un sourire: vous ne lui devez que ma main; mon cœur s'étoit donné lui-même.

Alcidonis enchanté employa le reste du jour à se disposer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtoit un doux sommeil, la Fée Galante lui apparut de nouveau, & lui dit: Soyez heureux, Alcidonis; aimez sans inquiétude; possédez sans dégoût; desirez pour jouir; faites des jaloux, & ne le soyez jamais. Ce n'est pas un conseil que je vous donne; c'est votre dessein que je vous annonce. Vous avez bu à la source de la félicité parfaite. Je distribue à pleines mains des flacons pourpre & couleur de rose; mais le flacon bleu est un don que je réserve à mes favoris.

## LAUSUS ET LYDIE.

*Lausus equum domitor debellatorque ferarum.*

Virg. Æn. vij.

**L**E caractere de Mézence, Roi de Tyrrenne, est assez connu. Mauvais Prince & bon Pere, cruel & tendre tour-à-tour, il n'avoit rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvoient aucun obstacle; mais le calme de cette ame superbe étoit le repos du lion.

Mézence avoit un fils appellé Lausus, que sa valeur & sa beauté rendoient célèbre parmi les jeunes Héros de l'Aufonie. Lausus avoit suivi Mézence dans la guerre contre le Roi de Prénefte. Son pere au comble de la joie, l'avoit vu, couvert de sang, combattre & vaincre à ses côtés. Le Roi de Prénefte chassé de ses Etats, & cherchant son salut dans la fuite, avoit laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une Princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence & de la beauté. Tout ce que les graces explorées ont de noble & d'attendrissant, étoit

étoit peint sur le visage de Lydie. A sa douleur mêlée de courage & de dignité, l'on distinguoit la fille des Rois dans la foule des esclavés. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis, sans hauteur, sans reconnoissance, comme un hommage dû à son rang, dont le sentiment généreux n'étoit point affoibli dans son ame par l'infortune.

Elle entendit nommer son pere, & à ce nom elle leva au Ciel ses beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus. Mézence, lui-même interdit, oublia son orgueil & son âge. La prospérité qui endurecit les ames foibles, amollit les cœurs altiers, & rien n'est plus doux qu'un Héros après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put résister aux charmes de sa captive, quelle fut leur impression sur l'ame vertueuse du jeune Lausus! Il gémit de ses exploits; il se reprocha sa victoire: elle couloit des larmes à Lydie. Qu'elle se venge, disoit-il, qu'elle me haïsse autant que je l'aime; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint se présenter à son ame: il vit Mézence étonné, attendri, passer tout-

-coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité seule n'avoit pas fait cette révolution ; & la crainte d'avoir son pere pour rival, acheva de le confondre.

Dans l'âge où étoit Mézence, la jalousie suit de près l'amour. Le tyran observa les yeux de Lausus avec une attention inquiète : il vit s'éteindre en un moment cette joie & cette ardeur qui d'abord avoient éclaté sur le front du jeune Héros vainqueur pour la première fois. Il le vit se troubler : il surprit des regards qu'il n'étoit que trop aisé d'entendre. Dès ce moment il se crut trahi, mais la nature eut un retour qui suspendit la colère. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de se croire juste ; & avant de condamner son fils, Mézence voulut le convaincre.

Il commença par se déguiser lui-même avec tant d'art, que le Prince rassuré ne vit dans les soins de l'amour que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laisser à Lydie toutes les apparences de la liberté : mais la Cour du tyran étoit remplie d'espions & de délateurs, cortège ordinaire des hommes puissans, qui, ne pouvant se faire aimer, mettent leur grandeur à le faire craindre.

Son

Son fils ne craignit plus de rendre à Lydie un hommage respectueux. Il mêloit à ses sentimens un intérêt si délicat & si tendre, que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyoit avoir pour le sang de son ennemi. De son côté, Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les Dieux à témoins qu'il feroit tout pour les réparer. Le Roi mon pere, dit-il, est aussi généreux après la victoire, qu'intraitable avant le combat: satisfait de vaincre, il ne sçait point opprimer; il est plus facile que jamais au Roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un & pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie; mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre? Que n'ai-je vu couler tout mon sang, au lieu de ces précieuses larmes?

Les réponses de Lydie pleines de modestie & de grandeur, ne laissoient voir à Lausus qu'une tranquille reconnoissance: mais dans le fond de son cœur elle n'étoit que trop sensible au soin qu'il prenoit de la consoler. Elle rougissoit quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance; mais l'intérêt de son pere lui faisoit

foit une loi de ménager un tel appui.

Pendant leurs entretiens plus fréquens devenoient auffi plus animés, plus intéreffans, plus intimes, & l'amour perceoit infensiblement à-travers le respect & la reconnoiffance, comme une fleur qui, pour éclore, entrouvre le tiffu léger dont elle est enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fauffe tranquillité de Mézence, le crédule Lausus se flattoit de voir bientôt fon devoir d'accord avec fon penchant, & rien au monde, à fon avis, n'étoit plus facile que de les concilier. Le Traité de paix qu'il avoit médité, se réduifoit à deux articles, à rendre au Roi de Prénefte fa Couronne & fes Etats, & à faire, de fon hymen avec la Princeffe, le lien des deux Puiffances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avoit mife, les avantages qu'il en voyoit naître, les transports de joie que l'idée feule lui en infpiroit, furprirent à l'aimable captive un fourire mêlé de larmes. Généreux Prince, lui dit-elle, puiſſe le Ciel accomplir les vœux que vous faites vous mon pere! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix & le prix de la reconnoiffance. Cette réponſe touchante fut

accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut instruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à sacrifier son rival, mais ce fils étoit l'unique appui de sa couronne, la seule barrière entre son peuple & lui: le même coup achevoit de le rendre odieux à ses sujets, & lui enlevoit le seul défenseur qu'il pût opposer à la haine publique. La crainte est la passion dominante des tyrans. Mézence prend le parti de dissimuler. Il fait venir son fils, lui parle avec bonté, & lui ordonne de se préparer à partir dès le lendemain pour la frontière de ses Etats, où il avoit laissé l'armée. Le Prince fit un effort sur son ame pour renfermer sa douleur, & partit sans avoir eu le tems de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus, Mézence avoit fait proposer au Roi de Préneste les conditions d'une paix honorable, dont la première étoit son mariage avec la fille du vaincu. Ce Monarque infortuné n'avoit point hésité à y consentir, & le même Envoyé qui lui offrit la paix, rapporta son aveu pour réponse.

Lausus avoit à la Cour un ami qui lui étoit attaché dès l'enfance. Une ressemblance  
blance

blance finguliere avec le Prince avoit fait la fortune de ce jeune homme appellé Phanor: mais ils se ressembloient encore plus par le caractere que par la figure; mêmes penchans, mêmes vertus; Lausus & Phanor sembloient n'avoir qu'une ame. Lausus, en partant, avoit confié à Phanor son amour & son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en instruire le Prince. A cette nouvelle la situation de cet amant ne peut se rendre; son esprit se trouble, sa raison l'abandonne; & dans l'égarément d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée & la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre. Il y alloit de sa vie, s'il étoit décotivert; il le fut. Mézence furieux, ordonna qu'on le chargeât de fers, & qu'on le traînât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparoit pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondoit au caractere de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs, les combats entre les hommes & les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs,

en devoit orner la pompe : il ne manquoit plus pour ce sanglant spectacle , que des combattans contre les bêtes féroces ; car il étoit d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à la mort , & Mézence qui se hâtoit sur un soupçon de faire périr les innocens , différoit encore moins le supplice des coupables. Il ne restoit dans les prisons que le fidele ami de Laufus. Qu'on l'expose , dit Mézence ; qu'il soit en proie aux lions dévorans : le perfide mérite une mort plus cruelle ; mais celle-ci convient mieux à son crime & à ma vengeance , & son supplice est une fête digne de l'amour outragé.

Laufus attendoit vainement la réponse de son ami ; l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts , dit-il ! Aurois-je perdu mon ami par ma fatale imprudence ! Lydie elle-même . . . Ah ! je frémis. Non , je ne puis vivre plus longtems dans cette horrible incertitude. Il part ; il se déguise avec précaution ; il arrive ; il écoute les bruits répandus parmi le peuple : il apprend que son ami est dans les fers , & que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence ; il apprend que l'on prépare la fête qui doit précéder le festin nuptial , & que , pour spectacle dans cette fête , on  
doit

doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce récit, un froid mortel se répand dans ses veines: il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie, grands Dieux, retenez ma main, mon désespoir m'épouvante: que je meure pour sauver mon ami; mais que je meure avec ma vertu! Résolu de délivrer son cher Phanor, fallût-il périr à sa place, il vole aux portes de la prison: mais comment y pénétrer? Il s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnois-moi, je suis Lausus, je suis le fils de ton Roi. J'attends de toi un service important: Phanor est dans les fers; je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui: donne-moi tes vêtemens: prends la fuite: voilà des gages de ma reconnoissance: dérobe-toi à la vengeance de mon pere. Si tu me trahis, tu cours à ta perte; si tu me sers dans mon entreprise, mes bienfaits t'iront chercher jusques dans le fond des déserts.

Cet homme, foible & timide, cede aux promesses & aux menaces. Il se prête au déguisement du Prince, & disparoît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter, & la conduite qu'il doit tenir

pour tromper la vigilance des Gardes. La nuit approche, l'instant arrive, Lausus se présente: il se nomme du nom de l'esclave; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénètre dans ce séjour d'horreur, il s'avance, il écoute; les accents d'une voix gémissante frappent son oreille, il reconnoît la voix de son ami, il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage, & le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor, en le prenant pour l'esclave; remporte ces secours odieux, laisse-moi mourir. Hélas! ajoutoit-il en jettant des cris entrecoupés de sanglots, hélas! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi. O Dieux! s'il fait l'état où il a réduit son ami! Oui, s'écria Lausus en se précipitant dans son sein, oui, mon cher Phanor, il le fait, & il le partage. Que vois-je, dit Phanor transporté! Ah Lausus! ah mon Prince! A ces mots tous deux perdent l'usage des sens; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se confondent. Longtems immobiles & muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison;

la

la douleur étouffe leur voix, & ce n'est qu'en se ferrant plus étroitement, & en se baignant de leurs larmes, qu'ils se répendent l'un à l'autre. Lausus enfin revenant à lui-même, Ne perdons point de tems, dit-il à son ami; prends ces vêtemens, fors de ces lieux, & m'y laisse. — Moi, grands Dieux! je serois assez lâche! Ah! Lausus, l'avez-vous pu croire? devez-vous me le proposer? Je te connois, dit le Prince; mais tu dois me connoître. L'arrêt est prononcé, ton supplice est prêt, il faut mourir ou prendre la fuite. — Prendre la fuite! — Ecoute-moi; mon pere est violent, mais il est sensible, la nature a des droits sur son cœur: si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même, & son bras levé sur un fils, sera facile à defarmer. Il frapperoit, s'écria Phanor, & votre mort seroit mon crime: non, je ne puis vous abandonner. Hé bien, reprit Lausus, demeure; mais en mourant, tu me verras mourir. N'attens plus rien pour moi de la clémence de mon pere; il auroit beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne: cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui, après son

crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en parlons plus, interrompit le Prince: tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir, & tes prieres font des outrages. Je te réponds de mon salut, si tu prends la fuite: je jure ma mort, si tu veux périr. Choisis; les momens nous sont chers.

Phanor connoissoit trop bien son ami pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste; mais vivez si vous voulez que je vive, votre échafaud seroit le mien. Je m'y attends bien, dit Lausus; & ton ami t'estime trop, pour t'exhorter à survivre. A ces mots ils s'embrassèrent, & Phanor sortit des cachots sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venoit de quitter.

Quelle nuit! quelle affreuse nuit pour Lydie! Hé! comment peindre les mouvemens qui s'élevent dans son ame, qui la partagent, qui la déchirent, entre l'amour & la vertu? Elle adore Lausus, elle déteste Mézence, elle s'immole aux intérêts de son pere, elle se livre à l'objet de  
sa

sa haine, elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au supplice. Barbare Mézence, il te suffit de régner sur un cœur par la violence & par la crainte; il te suffit que ton épouse tremble devant toi, comme un esclave devant son maître. Tel est l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant, hélas! c'est pour lui seul qu'elle va vivre, c'est à lui qu'elle va s'unir. Si elle résiste, elle trahit son amant & son pere: un refus va découvrir le secret de son ame; & si Lausus est soupçonné de lui être cher, il est perdu.

C'étoit dans cette agitation cruelle que Lydie attendoit le jour: il arrive ce jour terrible. Lydie, éperdue & tremblante, se voit parée, non comme une épouse qui va se présenter aux autels de l'Hymen & de l'Amour, mais comme une de ces victimes innocentes, qu'une piété barbare couronnoit de fleurs avant que de les sacrifier.

On la mene au lieu du spectacle, le peuple en foule est assemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceste, de la lutte & du glaive: un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord

tranquille & fier, il parcourt l'arene en promenant ses regards terribles sur l'amphithéâtre qui l'environne : un murmure confus annonce l'effroi qu'il inspire ; bientôt le son des clairons l'anime, il y répond en rygissant ; son épaisse criniere se dresse autour de sa tête monstrueuse ; il se bat les flancs de sa queue, & le feu commence à jaillir de ses prunelles étincellantes. Le peup'e effrayé desire & craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre : la terreur & la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnoître. L'horreur dont elle est saisie, lui a fait détourner les yeux de ce spectacle, qui révolte la sensibilité de son ame compatissante. Que seroit-ce, hélas ! si elle sçavoit que Phanor, que le tendre ami de Lausus est le criminel qu'on dévoue ; si elle sçavoit que Lausus lui même a pris la place de son ami, & que c'est lui qui va combattre ?

A demi nud, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules armes dont il est couvert.

MÉ-

Mézence prévenu, ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est muët, la nature est aveugle; c'est son fils qu'il livre à la mort, & ses entrailles ne sont point émues: le ressentiment de l'injure & la soif de la vengeance étouffent en lui tout autre sentiment. Il voit avec une joie barbare la fureur du lion s'animer par degrés. Lausus impatient, irrite le monstre & l'appelle au combat. Il marche à lui, le lion s'élançe, Lausus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui présente une gueule écumante, & trois fois Lausus échappe à ses dents meurtrieres.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui se passe. Il accourt, il fend la foule, ses cris perçans sont retentir l'amphithéâtre. Arrête, Mézence, sauve ton fils: c'est lui, c'est Lausus qui combat. Mézence regarde & reconnoît Phanor, qui se précipite vers lui. O Dieux! que vois-je! Peuples, secourez-moi; jettez-vous dans l'arene, arrachez mon fils à la mort. Au nom de Lausus, Lydie se renverse expirante sur les marches de l'amphithéâtre, son cœur se glace, ses yeux se couvrent de ténèbres. Mézence ne voit que son fils dans un danger inévitable; mille bras s'arment en vain pour sa défense; le

monstre le poursuit, & l'aura dévoré avant qu'on soit arrivé jusqu'à lui. Mais, ô prodige incroyable! ô bonheur inespéré! Lausus, en se dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel, & le fer dont sa main est armée, sort fumant du cœur du lion. Il tombe & nage dans des flots de sang que vomit sa gueule écumante. L'allarme universelle se change en triomphe, & le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que par des cris d'admiration & de joie. Ces cris rappellent Lydie à la lumière; elle ouvre les yeux; elle voit Lausus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard sanglant, de l'autre son cher & fidele Phanor. C'est moi, dit-il à son pere, c'est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor étoit le mien: c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder sa place; j'allois mourir s'il m'eût résisté. Je respire, je lui dois la vie; & si votre fils vous est cher encore, vous lui devez votre fils: mais si votre vengeance n'est pas apaisée, nos jours sont en vos mains: frappez; nous périrons ensemble, nos cœurs en ont fait le serment. Lydie, tremblante à ce discours, regardoit Mézence avec  
des

des yeux supplians & remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut soutenir cette épreuve. Le cri de la nature & la voix des remords font taire dans son cœur la jalousie & la vengeance. Il demeure long-tems immobile & muët, roulant tour-à-tour sur les objets qui l'environnent, des regards troublés & confus, où l'amour & la haine, l'indignation & la pitié se combattent & se succedent. Tout tremble autour du tyran. Lausus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable attendent avec effroi les premiers mots qu'il va pronocer. Il succombe enfin, malgré lui, sous la vertu dont l'ascendant l'accable; & passant tout à coup avec une violence impétueuse, de la fureur à la tendresse, il se jette dans les bras de son fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, & je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un l'autre: mais il me reste encore un sacrifice à te faire, & tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois la cette main dont le présent t'est plus cher que la vie: c'est ta valeur qui me l'arrache; elle seule pouvoit l'obtenir.

## HEUREUSEMENT.

NON, Madame, disoit l'Abbé de Châteauneuf à la vieille Marquise de Lisban, je ne puis croire que ce qu'on appelle vertu dans une femme, soit aussi rare qu'on le dit; & je gagerois, sans aller plus loin, que vous avez toujours été sage. — Ma foi, mon cher Abbé, peu s'en faut que je ne vous dise comme Agnès, *Ne gagez pas.* — Perdroy-je? Non, vous gagneriez; mais de si peu, si peu de chose, que franchement ce n'est pas la peine de s'en vanter. — C'est à dire, Madame, que votre sagesse a couru des risques. — Hélas oui! plus d'une fois je l'ai vue au moment de faire naufrage. *Heureusement* la voilà au port. — Ah! Marquise, confiez-moi le récit de ses aventures. — Volontiers: nous sommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à dissimuler, & ma jeunesse est si loin de moi, que j'en puis parler comme d'un beau songe.

Si vous vous rappelez le Marquis de Lisban, c'étoit une de ces figures froidement belles, qui vous disent, *Me voilà*; c'étoit une de ces vanités gauches, qui manquent sans-cesse leur coup. Il se  
pi-

piquoit de tout, & n'étoit bon à rien : il prenoit la parole, demandoit silence, suspendoit l'attention, & disoit une platitude; il rioit avant de conter, & personne ne rioit de ses contes; il viroit souvent à être fin, & il tournoit si bien ce qu'il vouloit dire, qu'il ne sçavoit plus ce qu'il disoit. Quand il ennuyoit les femmes, il croyoit les rendre rêveuses: quand elles s'amusoient de ses ridicules, il prenoit cela pour des agaceries. — Ah, Madame, l'heureux naturel! — Nos premiers tête-à-tête furent remplis par le récit de ses bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience, je finis par l'entendre avec dégoût: je pris même la liberté d'avouer à mes parens que cet homme-là m'ennuyoit à l'excès. On me répondit que j'étois une sottise, & qu'un mari étoit fait pour cela: je l'épousai. On me fit promettre de l'aimer uniquement: ma bouche dit *oui*, mon cœur dit *non*, & ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le Comte de Palmene se présenta chez moi avec toutes les graces de l'esprit & de la figure. Mon mari qui l'amenoit, fit les honneurs de ma modestie: il répondit aux choses agréables que lui dit le Comte sur son bonheur, avec

un

un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire, je l'aimois à la folie; & de-là toutes ces confidences indiscrettes qui ne choquent pas moins la vérité que la bienséance, & dans lesquelles la vanité abuse du silence de la pudeur. Je n'y pus tenir, je quittai la place, & Palmene put s'appercevoir à mon dépit, que le Marquis lui en imposoit. L'impertinent, disois-je en moi-même! il va s'applaudissant de son triomphe, bien assuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me supposera assez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus sot & le plus vain. S'il parloit d'un attachement honnête à mes devoirs, encore passe; mais de l'amour! de la foiblesse! il y a de quoi me deshonorer. Non, je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis folle de mon mari: il est important sur-tout de desabuser Palmene; & c'est par lui que je dois commencer.

Mon mari, qui se félicitoit de m'avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cause de ma confusion & de ma colere. Il s'estimoit trop, & ne m'aimoit pas assez pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant, me dit-il quand le

Com-

Comte fut sorti : je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoute pas trop au-moins, c'est un homme dangereux. Je le sentoix mieux qu'il ne pouvoit le dire.

Le lendemain le Comte de Palmene vint me voir ; il me trouva seule. Me pardonnez-vous, dit-il, Madame, l'embarras où je vous vis hier ? J'en étois la cause innocente, & j'aurois bien dispensé le Marquis de me prendre pour confident. Je ne sçais pas, lui dis-je en baissant les yeux, pourquoi il à tant de plaisir à raconter ce que j'ai tant de peine à entendre. — Quand on est si heureux, Madame, on est bien pardonnable d'être indiscret. — S'il est heureux, je l'en félicite ; mais en vérité il n'y a pas de quoi. — Hé ! peut-il ne pas l'être, reprit le Comte avec un soupir, en possédant la plus belle personne du monde ? — Je suppose, Monsieur, que je sois telle ; où est la gloire, le mérite, le bonheur de me posséder ? Est-ce moi qui me suis donnée ? — Non, Madame, mais si je l'en crois, vous avez bientôt applaudi vous-même au choix qu'on avoit fait sans vous. — Quoi ! Monsieur ! les hommes ne penseront-ils jamais qu'on nous élève à la dissimulation  
dès

dès l'enfance ; que nous perdons la franchise avec la liberté, & qu'il n'est plus tems d'exiger de nous que nous soyons sinceres, quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas ?

Je l'étois un peu trop moi-même, & je m'en apperçus trop tard : l'espoir s'étoit glissé dans l'ame du Comte. Avouer qu'on n'aime pas son mari, c'est presque avouer qu'on en aime un autre, & le confident d'un tel aveu en est assez souvent l'objet.

Ces idées avoient plongé le Comte dans une douce rêverie. Vous êtes donc bien dissimulée, me dit-il après un long silence ; car le Marquis m'a raconté des choses étonnantes de votre mutuel amour. — A la bonne heure, Monsieur ; qu'il se flatte tout à son aise, je n'ai garde de le défabuser. — Mais vous, Madame, feriez-vous à plaindre ? — Je sçais mon devoir, je subis mon sort : ne m'en demandez pas davantage, & sur-tout, n'abusez jamais du secret que l'imprudencce de mon mari, ma sincérité naturelle, & mon impatience m'ont arraché. — Moi, Madame ! ah ! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance. Mais je veux l'avoir seul & sans réserve : re-  
gar-

gardez-moi comme un ami qui partage toutes vos peines, & dans le sein duquel vous pouvez les déposer.

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide : je ne me défiai plus ni de moi-même ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures, de l'âge & de la figure du Comte, me parut la chose du monde la plus raisonnable & la plus honnête; & un mari tel que le mien, la chose du monde la plus ridicule & la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaisances dont il avoit encore la sottise de se glorifier; c'étoit toujours à Palmene qu'il en faisoit confidence, & qu'il en exagéroit le prix. Le Comte ne sçavoit qu'en croire. Pourquoi me tromper, me disoit-il quelquefois? pourquoi désavouer une sensibilité louable? rougissez vous de vous dédire? — Hé! non, Monsieur, j'en ferois gloire; je ne suis pas assez heureuse pour avoir à me rétracter.

A ces mots mes yeux se remplirent de larmes. Palmene en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines! Quel charme j'éprouvois à l'entendre! O mon cher Abbé! Le dangereux con-

solateur! Il prit dès ce moment un empire absolu sur mon ame; & de tous mes sentimens, mon amour pour lui étoit le seul dont je lui faisois un mystere. Il ne m'avoit jamais parlé du sien que sous le nom de l'amitié; mais abusant enfin de l'ascendant qu'il avoit sur moi, il m'écrivit: „Je me suis trompé, & je vous ai  
 „ trompée: cette amitié si tranquille &  
 „ si douce, à laquelle je me livrois sans  
 „ crainte, est devenue l'amour le plus  
 „ violent, le plus passionné qui fût ja-  
 „ mais. Je vous verrai ce soir pour vous  
 „ consacrer ma vie, ou pour vous dire  
 „ un éternel adieu”.

Je ne vous expliquerai pas, mon cher Abbé, les mouvemens opposés qui s'éleverent dans mon ame: je sçais qu'il y avoit de la vertu, de l'amour, de la frayeur; mais je sçais bien aussi qu'il y avoit de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défense. Premièrement, je ne serai pas seule, & je vais dire qu'on laisse entrer tout le monde: en second lieu, je ne le regarderai que légèrement, sans permettre que ses yeux s'attachent un instant sur les miens. Cet effort sera pénible, mais la vertu n'est pas vertu pour rien. Enfin j'éviterai qu'il me  
 parle

parle en particulier, &, s'il l'ose, je lui répondrai d'un ton, mais d'un ton à lui imposer.

Ma résolution bien prise, je me mis à ma toilette, & sans y penser je me parai ce jour-là avec plus de grace & d'élégance que je n'avois jamais fait.

Il me vint sur le soir un monde prodigieux, & ce monde me donna de l'humeur. Mon mari plus empessé, plus assidu que de coutume, comme s'il l'avoit fait exprès, me causa un ennui mortel; enfin on annonça Palmene. Il me salua en rougissant: je le reçus avec une révérence profonde, sans daigner lever les yeux sur lui, & je me disois à moi-même: En vérité cela est fort beau! La conversation fut d'abord générale: Palmene laissoit échapper des mots qui, pour tout le monde, signifioient peu de chose, & qui, pour moi, disoient beaucoup. Je feignis de ne les pas entendre, & je m'applaudissois tout bas d'une rigueur si bien soutenue. Palmene n'osoit s'approcher de moi: mon mari l'y obligea avec ses plaisanteries familières. Le respect & la timidité du Comte m'attendrirent. Le malheureux, disois-je, est plus à plaindre qu'il n'est à blâmer; s'il osoit, il me

demanderoit grace ; mais il ne l'osera jamais. Je l'y encourageai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, Madame ; me la pardonnez-vous ? — Non, Monsieur. Ce *non* prononcé je ne sçais comment, me parut sublime. Palmene se leva comme pour s'en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que le soupé étoit servi. Allons, cher Comte, sois galant, donne la main à ma femme : elle a de l'humeur, ce me semble ; mais nous sçaurons la dissiper.

Palmene, désespéré, me ferra la main ; je le regardai, & je crus voir dans ses yeux l'image de l'amour & de la douleur. J'en fus pénétrée, mon cher Abbé ; & par un mouvement qui partoît de mon cœur, ma main répondit à la sienne. Je ne puis vous peindre le changement qui se fit tout-à-coup sur son visage. Il devint rayonnant de joie ; cette joie se répandit dans l'ame de tous les convives ; l'amour & le desir de plaire sembloient les animer tous comme lui.

Le propos tomba sur la galanterie. Mon mari qui se croyoit un Ovide dans l'art d'aimer, dit à ce sujet mille impertinences. Le Comte, en y répondant, tâchoit de les adoucir avec une délicatesse ingénieu-

nieuse, qui achevoit de me charmer. *Heureusement* un jeune étourdi qui s'étoit mis à côté de moi, s'avisa de me dire de jolies choses; *heureusement* aussi je lui donnai quelque attention, & lui répondis avec un air de complaisance. Palmene, cet homme si aimable, tomba tout-à coup dans une humeur noire. La conversation avoit passé de l'amour à la coquetterie. Le Comte se déchaîna contre cette envie générale de plaire, avec une chaleur & un sérieux qui me confondirent. Je pardonne, disoit-il, à une femme de changer d'amant, je lui passe même d'en avoir plusieurs; tout cela est dans la nature: ce n'est pas sa faute si on ne peut l'attacher: au moins ne cherche-t-elle à captiver que ceux qu'elle aime & qu'elle rend heureux; & si elle fait en même tems le bonheur de deux ou trois, c'est un bien qui se multiplie. Mais une coquette est un tyran qui veut tout asservir, pour le seul plaisir d'avoir des esclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reste ne lui est rien: son orgueil se fait un jeu de notre foiblesse, & un triomphe de nos tourmens: ses regards mentent, sa bouche trompe, son langage & sa conduite ne sont qu'un tissu de pièges, ses graces

sont autant de syrenes , ses charmes autant de poisons.

Cette déclamation étonna toute l'assemblée. Quoi! Monsieur, lui dit le jeune homme qui m'avoit parlé, vous préférez une femme galante à une femme coquette! — Oui sans-doute je la préfère, & il n'y a pas à balancer. Cela est plus commode, lui dis-je ironiquement. Et plus estimable, Madame, me dit-il d'un ton sévère, plus estimable mille fois. Je vous avoue que je fus piquée de cette insulte. Allez, Monsieur, repris-je avec dédain, vous avez beau nous faire un crime du plaisir le plus innocent & le plus naturel qui soit au monde; votre opinion ne fera pas loi. Les coquettes, dites-vous, sont des tyrans: vous êtes bien plus tyran vous-même, de vouloir nous priver du seul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au soin de plaire, que nous reste-t-il dans la société? Talens, génie, vertus éclatantes, vous avez tout, ou vous croyez tout avoir; il n'est accordé à une femme que de prétendre à être aimable, & vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un seul! c'est l'ensevelir au milieu des vivans; c'est pour elle  
ané-

anéantir le monde. Ah ! Madame , me dit le Comte avec dépit , vous êtes bien de votre siècle ! En vérité je ne le croyois pas. Tu avois tort , mon cher , reprit mon mari , tu avois tort : ma femme veut plaire à toute la nature , mais elle ne veut rendre heureux que moi. Cela est cruel , je l'avoue , & je le lui ai dit cent fois ; mais c'est sa folie : tant pis pour les dupes. Aussi pourquoi prendre au sérieux ce qui n'est qu'une plaisanterie ? Si elle a du plaisir à s'entendre dire qu'elle est belle , faut-il pour cela qu'elle réponde sur le même ton ? Elle m'aime , cela est tout simple ; mais toi , mais tant d'autres qui l'amusent , n'ont rien à prétendre à son cœur. Il est pour moi celui-là , & je défie qu'on me l'enleve. Vous me fermez la bouche , dit Palmene , dès que vous prenez Madame pour exemple , & je n'ai point à repliquer. A ces mots on sortit de table.

Je conçus dès ce moment pour le Comte , je ne dis pas de l'aversion , mais une crainte qui en approche. Quel homme , disois-je en moi-même ! quel caractère impérieux ! il feroit le malheur d'une femme. Après le souper il tomba dans un silence morne , d'où rien ne put le

retirer. Enfin, me trouvant seule un instant, pensez-vous ce que vous m'avez dit, me demanda-t-il du ton d'un Juge sévère? — Assurément — C'en est assez: vous ne me verrez de ma vie.

*Heureusement* il m'a tenu parole, & je sentis par le chagrin que me causa cette rupture, tout le danger que j'avois couru. Voilà, dit l'Abbé en profond Moraliste, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient sérieuse: on s'aigrit, on s'humilie, l'amour s'épouvante & s'enfuit.

Le caractère du Chevalier de Luzel, reprit la Marquise, étoit tout opposé à celui du Comte de Palmene. — Ce Chevalier, Madame, étoit sans-doute le jeune homme qui vous avoit souri pendant le souper? — Oui, mon cher Abbé, c'étoit lui-même. Il étoit beau comme Narcisse, & il ne s'aimoit gueres moins; il avoit de la vivacité, de la gentillesse dans l'esprit, mais pas l'ombre du sens-commun.

Ah! Marquise, me dit-il, votre Palmene est un triste personnage! que faites vous de cet homme-là? il raisonne, il moralise, il nous assomme avec son bon sens. Pour moi, je ne sçais que deux  
cho-

choses ; m'amuser & être amusant : je connois mon monde, je vois ce qui s'y passe ; je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité , c'est l'ennui : or l'ennui vient de l'égalité dans le caractère, de la constance dans les liaisons, de la solidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaisir lui-même ; au-lieu que la légèreté, le caprice, la coquetterie le réveille. Aussi j'aime les coquettes à la folie : c'est le charme de la société. D'ailleurs les femmes sensibles sont fatigantes à la longue. Il est bon d'avoir quelqu'un avec qui se délasser. Avec moi, lui dis-je en souriant, vous vous délasserez tout à votre aise. — Et voilà ce que je desire, ce que je cherche auprès d'une coquette : qu'elle combatte, qu'elle résiste, qu'elle se défende, s'il est possible. Oui, Madame, je vous fuirais, si je vous croyois capable d'un engagement sérieux. Madame reprit gravement l'Abbé, ce jeune fat étoit un homme à craindre. — Je vous en réponds, mon ami, & je ne fus pas longtems à m'en appercevoir. Je le traitois d'abord comme un enfant, & cet empire de ma raison sur la sienne ne laissoit pas que d'être flatteur à mon âge ; mais c'étoit qui

me l'enléveroit. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses absences me donnoient de l'humeur, ses liaisons de la jalousie. J'exigeai des sacrifices, & je voulus imposer des loix.

Ma foi, me dit-il un jour que je lui reprochois sa dissipation, voulez-vous faire un petit miracle? Rendez-moi sage tout d'un coup, je ne demande pas mieux. J'entendis bien que pour le rendre sage il falloit cesser de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenoit ce petit miracle. A peu de chose, me dit-il: nous nous aimons, à ce qu'il me semble; le reste n'est pas mal aisé. — Si nous nous aimions, comme vous le dites, & comme je ne le crois pas, le miracle seroit opéré: l'amour seul vous eût rendu sage. — Oh! non Madame, il faut être juste: j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre; perte ou gain, c'est le fort du jeu, & j'en veux bien courir les risques; mais il y a encore un échange à faire, & en conscience vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaisir pour rien. Madame, interrompit encore l'Abbé, le Chevalier n'étoit pas aussi dépourvu de bon-sens que vous le dites, & le voilà qui raisonne assez

assez bien. J'en fus étonnée, dit la Marquise; mais plus je sentoisi qu'il avoit raison, plus je tâchai de lui persuader qu'il avoit tort. Je lui dis même, autant qu'il m'en souvient, les plus belles choses du monde sur l'honneur, le devoir, la fidélité conjugale: il n'en tint compte; il prétendit que l'honneur n'étoit qu'une bienséance, le mariage une cérémonie, & le serment de fidélité un compliment, une politesse qui, dans le fonds, n'engageoit à rien. Tant fut disputé de part & d'autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout-à-coup mon mari arriva.

*Heureusement*, Madame! — Oh, très-heureusement, je l'avoue: jamais mari ne vint plus à-propos. Nous étions troubles; ma rougeur m'eût trahie, & sans avoir le tems de réfléchir, je dis au Chevalier, *Cachez-vous*. Il se sauva dans mon cabinet de toilette. Retraite dangereuse, Madame la Marquise! — Il est vrai; mais ce cabinet avoit une issue, & je fus tranquille sur l'évasion du Chevalier. Madame, dit l'Abbé avec son air réfléchi, je gage que Monsieur le Chevalier est encore dans le cabinet. Patience, reprit la Marquise, nous n'en sommes pas  
au

au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de soi, qu'il portoit toujours sur son visage; & moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vite l'embrasser avec un cri de surprise & de joie. Hé bien, petite folle, me dit-il, te voilà bien contente! tu me revois. Je suis bien bon de venir passer la soirée avec cet enfant! Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari? Sçais-tu bien que cela est ridicule, & que l'on dit dans le monde qu'il faut nous ensévelir ensemble, ou m'exiler d'auprès de toi; que tu n'es bonne à rien depuis que tu es ma femme; que tu desoles tous tes amans, & que cela crie vengeance? — Moi, Monsieur, je ne désolé personne. Ne me connoissez-vous pas? je suis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu! on l'en croiroit. Ainsi, par exemple, Palmene doit trouver bon que tu n'ayes fait avec lui que le rôle d'une coquette? Le Chevalier doit être content qu'on lui préfère un mari? Et quel mari encore! Un ennuyeux, un maussade, qui n'a pas le sens commun, n'est-ce pas? Quelle comparaison avec l'élégant Chevalier! — Affurément je n'en fais aucune. — Le Chevalier a de l'esprit, de la légéreté, des  
gra-

graces. Que sçais-je ? Il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes genoux ? Tu rougis ! c'est presque un aveu. Acheve, conte-moi cela. Finissez, lui dis-je, ou je quitte la place. — Hé quoi ? Ne vois-tu pas que je plaisante ? — Cette plaisanterie mériteroit bien. — Comment donc ? Le dépit s'en mêle. Tu me menaces ! Tu le peux, je n'en ferai pas moins tranquille. — Vous vous prévaluez de ma vertu. — De ta vertu ? Oh, point du tout ; je ne compte que sur mon étoile, qui ne veut pas que je sois un sot. — Et vous croyez à cette étoile ? — J'y crois si fort, j'y compte si bien, que je te défie de la vaincre. Tiens, mon enfant, j'ai connu des femmes sans nombre ; jamais aucune, quoi que j'aye fait, n'a pu se résoudre à m'être infidèle. Ah ! je puis dire sans vanité, que quand on m'aime, on m'aime bien. Ce n'est pas que je sois mieux qu'un autre, je ne m'en fais pas accroire ; mais c'est un je-ne-sçais-quoi, comme dit Moliere, que l'on ne sçauroit expliquer. A ces mots se mesurant des yeux, il se promenoit devant une glace. Aussi, poursuivit-il, tu vois si je te gêne : par exemple, ce soir, as-tu quelque rendez-vous, quel-

quelque tête-à-tête? je me retire. Ce n'est qu'en supposant que tu sois libre, que je viens passer la soirée avec toi. Quoi qu'il en soit, lui dis-je, vous ferez bien de rester. — Pour plus de sûreté, n'est-ce pas? — Peut-être bien. — Je te remercie: je vois qu'il faut que je soupe avec toi. Soupez donc bien vite, interrompit l'Abbé, Mr. le Marquis m'impatiente: il me tarde que vous sortiez de table, que vous soyez retirée dans votre appartement, & que votre mari vous y laisse. — Hé bien, mon cher Abbé, m'y voilà dans le trouble le plus cruel que j'aye éprouvé de ma vie. L'ame combattue (j'en rougis encore) entre la crainte & le desir, je m'avance à pas tremblans vers le cabinet de toilette, pour voir enfin si mes allarmes étoient fondées: je n'y vois personne, je le crois parti, ce perfide Chevalier; mais *heureusement* j'entends parler à demi-voix dans la chambre voisine: j'approche, j'écoute: c'étoit Luzel lui-même avec la plus jeune de mes femmes. Il est vrai; disoit-il, je suis venu pour la Marquise, mais le hazard me sert mieux que l'amour. Quelle comparaison! & que le sort est injuste! Ta maîtresse est assez bien; mais

a-t-elle cette taille, cet air leste, cette fraîcheur, cette gentillesse? Par exemple, c'est cela qui devrait être de qualité. Il faut qu'une femme soit, ou bien modeste, ou bien vaine, pour avoir une suivante de ta figure & de ton âge! Ma foi Louison, si les graces sont faites comme toi, Vénus ne doit pas briller à sa toilette. — Réservez, Mr. le Chevalier, vos galanteries pour Madame, & songez qu'elle va venir. — Hé non, elle est avec son mari; ils sont le mieux du monde ensemble; je crois même, Dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu'ils se disoient des choses tendres. Il seroit plaisant qu'il vint passer la nuit avec elle! Quoi qu'il en soit, elle ne me sçait point ici, & dès ce moment je n'y suis plus pour elle. — Mais, Monsieur, vous n'y pensez pas; que deviendrois-je si l'on sçavoit? — Rassure-toi, j'ai tout prévu: si demain l'on me voit fortir, il est aisé de donner le change. — Mais, Mr. le Chevalier, l'honneur de Madame. — Tu badines: l'honneur de Madame est bien à cela près! Tant mieux, après tout, qu'on lui donne un homme comme moi: cela va la mettre à la mode. Ah! le scélérat, s'écria l'Abbé! Jugez, mon ami, reprit la Marquise, de  
ma

ma colere à ce discours. Je fus au moment d'éclater, mais cet éclat alloit me perdre : ni mes gens, ni mon mari n'auroient pu se persuader que le Chevalier fût-là pour Louison. Je pris le parti de dissimuler, je sonnai. Louison parut : jamais je ne l'avois vue si jolie ; car la jalousie embellit son objet quand elle ne peut l'enlaidir. Est-ce un des gens de Monsieur, lui dis-je, que je viens d'entendre avec vous ? Oui, Madame, répondit-elle avec embarras. — Qu'il se retire à l'instant même, & ne revenez qu'après qu'il sera sorti. Je n'en dis pas davantage ; mais soit que Louison m'eût pénétrée, soit que la crainte la déterminât à renvoyer le Chevalier, il se retira dans la minute, & sortit sans être apperçu. Vous jugez bien, mon cher Abbé, qu'il fut assigné à ma porte, & que Louison le lendemain me coëffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m'impatienta, & fut congédiée. Vous aviez raison, Madame, conclut l'Abbé : votre vertu a couru des risques. Ce n'est pas tout, poursuivit-elle, & voici bien une autre aventure. Nous passions tous les ans la belle saison à notre maison de campagne de Corbeil, & pour voisin  
nous

nous avons un Peintre célèbre, qui fit naître au Marquis l'idée galante d'avoir mon portrait & le sien. Vous sçavez que sa folie étoit de se croire aimé de moi? il vouloit qu'on nous vît dans le même tableau, enchaînés par l'Hymen avec des nœuds de fleurs. Le Peintre faisoit sa pensée; mais accoutumé à travailler d'après nature, il desiroit avoir un modele pour la figure de l'Hymen. Dans cette même campagne étoit alors un jeune Abbé, qui nous venoit voir quelquefois. Ses beaux yeux, sa bouche de rose, son teint à peine encore velouté du duvet de l'adolescence, ses cheveux d'un blond cendré qui flottoient à petites ondes sur un cou plus blanc que l'ivoire, la tendre vivacité de ses regards, la délicatesse & la régularité de ses traits, tout sembloit fait en lui pour le dessein qu'on se proposoit. Le Marquis obtint de l'Abbé qu'il servit de modele au Peintre.

A ce début, l'Abbé de Châteauneuf redoubla d'attention, mais il dissimula jusqu'au bout pour entendre la fin de l'histoire

L'expression à donner aux têtes, con-  
Tome I. M ti-

tinua la Marquise, produisit d'excellentes scenes entre le Peintre & le Marquis. Plus mon mari tâchoit d'avoir l'air passionné, plus il avoit l'air imbécille. Le Peintre copioit fidèlement, & le Marquis étoit furieux de se voir peint au naturel. De mon côté, j'avois je ne sçais quoi de moqueur dans la physionomie que le Peintre imitoit de-même. Le Marquis juroit, l'Artiste retouchoit sans cesse, & toujours il retrouvoit sur la toile l'air d'une friponne & d'un sot. Enfin l'ennui me gagna, le Marquis prit cela pour une douce langueur: de son côté il se donna un rire niais, qu'il appelloit un tendre sourire, & le Peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyoit. Il fallut en venir à la figure de l'Hymen. Allons, Monsieur l'Abbé, disoit le Peintre, des graces, de la volupté: regardez Madame tendrement, plus tendrement encore; prenez-lui la main, ajutoit mon mari, & supposez que vous lui dites: „ Ne craignez rien, „ ma belle enfant: ces chaînes sont de „ fleurs; elles sont fortes, mais légers „ res”. Animez-vous donc, M. l'Abbé: votre visage ne dit mot; vous avez  
l'air

l'air d'un Hymen transi. Le jeune homme profitoit à merveille des leçons du Peintre & du Marquis. Sa timidité se dissipoit peu-à-peu, sa bouche sourioit amoureusement, son teint se coloroit d'une rougeur plus vive, ses yeux petilloient d'une douce flamme, & sa main ferroit la mienne avec un tremblement dont moi seule je m'appercevois. Il faut tout vous dire: l'émotion de son ame passa dans mes sens, & je regardois le Dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'est, disoit le Marquis. Continuez, Monsieur l'Abbé, cela vient à merveille. N'est-ce pas, Monsieur, demandoit-il au Peintre? Nous ferons quelque chose de notre petit modele. Allons, ma femme, ne nous rebutons point: je sçavois bien que cela seroit beau. Vous voilà comme je voulois: courage, Abbé; continuez, Madame; je vous laisse tous deux en attitude. N'en changez pas jusqu'à mon retour. Dès que le Marquis s'étoit éloigné, mon petit Abbé devenoit céleste: mes yeux dévorioient ses regards, & je ne pouvois m'en rassasier. Les séances étoient longues, & nous sembloient ne

durer qu'un instant. Quel dommage, disoit le Peintre, que je n'aye pas saisi Madame dans un moment comme celui-ci ! Voilà l'expression que je demandois, c'est toute une autre physionomie. Ah ! Monsieur l'Abbé, quel plaisir de vous peindre ! Vous ne vous refroidissez point, vos traits s'animent de plus en plus. Point de distraction, Madame : attachez vos yeux sur les siens ; mon Hymen fera un morceau sublime. Quand la tête de l'Hymen fut achevée, je veux, Madame, me dit-il un jour en l'absence de mon mari, je veux retoucher votre portrait. Changez de place, Monsieur l'Abbé, & prenez celle de Mr. le Marquis. Pourquoi donc, Monsieur, lui demandai-je en rougissant ? Hé ! mon Dieu ! Madame, laissez-moi faire, je connois mieux que vous ce qui vous est avantageux. Je l'entendis à merveille, & l'Abbé en rougit comme moi. L'artifice du Peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur qu'il m'avoit donnée, fit place à l'expression la plus touchante d'une timide volupté. Le Marquis, à son retour, ne pouvoit se lasser d'admirer ce changement, qu'il ne con-

ce-

cevoit pas. Cela est singulier, disoit-il! Il semble que ce tableau se soit animé de lui-même. C'est l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le Peintre, de se développer ainsi à mesure qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre chose dans quelque tems d'ici! Mais ma tête, à moi, reprit le Marquis, ne s'embellit pas de-même. La raison en est simple, repliqua l'Artiste: les traits sont plus forts & les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas; cela doit faire, avec le tems, une des plus belles têtes de mari qu'on ait vues.

Quand le tableau fut fini, nous tombâmes, l'Abbé & moi, dans une tristesse profonde. Ils n'étoient plus ces momens si doux, où nos ames se parloient par nos yeux, & s'élançoient l'une vers l'autre. Sa timidité, ma pudeur, nous imposoient une gêne cruelle: il n'osoit plus venir nous voir aussi souvent, & je n'osois plus l'y inviter moi-même.

Un jour enfin qu'il étoit chez moi, je le trouvai seul, immobile & rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé, lui dis-je? Oui, Madame, me

M 3 ré-

répondit-il naïvement; je goûte le seul plaisir qui me soit permis désormais: je vous admire dans votre image. — Vous m'admirez? Cela est bien galant. — Ah! je dirois mieux si je l'osois. — En-vérité? vous êtes content? — Content, Madame! je suis enchanté. Hélas! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait! Il est assez bien, interrompis-je, en feignant de ne l'avoir pas entendu; mais le vôtre est mieux, ce me semble. — Mieux, Madame, que dites-vous? Le mien est d'un froid à glacer. — Vous plaisantez avec votre froideur: il n'y a rien de plus vif dans le Monde. — Ah, Madame! que n'étois-je libre de laisser éclater sur mon visage ce qui se passoit dans mon cœur! Vous auriez vu bien autre chose. Mais le moyen d'exprimer ce que je sentoie dans ces momens? Si ce n'étoit pas le Marquis, c'étoit le Peintre, qui avoit sans-cessé les yeux sur moi. Il falloit bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, comment je vous aurois regardée si nous avions été sans témoins? Rendez-la moi cette main, que je ne ferois qu'en tremblant, & reprenons la  
même

même attitude. Le croiriez-vous, mon ami ? j'eus la curiosité, la complaisance & , si vous voulez, la foiblesse de laisser tomber ma main dans la sienne. Il faut l'avouer, je n'ai rien vu de si tendre, de si passionné, de si touchant que la figure de mon petit Abbé dans ce dangereux tête-à-tête. La volupté sourioit sur ses levres, le desir brilloit dans ses yeux, & toutes les fleurs du Printems sembloient éclore sur ses belles joues. Il pressoit ma main contre son cœur, & je le sentoits battre avec une vivacité qui se communicoit au mien. Oui, lui dis-je en tâchant de dissimuler mon trouble, cela seroit plus expressif, je l'avoue, mais ce ne seroit plus la figure de l'Hymen. Non, Madame, non, ce seroit celle de l'Amour; mais l'Hymen à vos pieds ne doit être que l'Amour même. A ces mots il parut s'oublier, & je vis le moment qu'il se croyoit tout de bon le Dieu dont il étoit l'image.

*Heureusement* qu'il me restoit encore assez de force pour me fâcher: le pauvre enfant, interdit & confus, prit mon émotion pour de la colere, & perdit, à me demander grace, le moment le plus

favorable de m'offenser impunément. Ah! Madame, s'écria l'Abbé de Châteauneuf, est-il possible que j'aye été si sot! Comment donc, reprit la Marquise? — Hélas! ce petit imbécille, c'étoit moi! — Vous! il n'est pas possible! — C'étoit moi-même, rien n'est plus certain. Vous me rappelez mon histoire, Ah, cruelle, si j'avois sçu ce que je sçais! — Mon vieil ami, vous auriez eu trop d'avantage, & cette sagesse que vous vantez tant, vous eût foiblement résisté. Je suis confondu, s'écrioit l'Abbé: je ne me le pardonnerai de ma vie. Consolez-vous, il en est tems, reprit en souriant la Marquise; mais avouez qu'il y a souvent bien du bonheur dans la vertu même; & que celles qui en ont le plus, devraient juger moins sévèrement celles qui n'en ont pas assez.

## L E S

## DEUX INFORTUNÉES.

**D**ANS le Couvent de la Visitation de Cl... s'étoit retirée depuis peu la Marquise de Clarence. Le calme & la sérénité qu'elle voyoit régner dans cette solitude, ne rendoient que plus vive & plus amere la douleur qui la consumoit. Qu'elles sont heureuses, disoit-elle, ces colombes innocentes qui ont pris leur effor vers le Ciel ! La vie est pour elles un jour sans nuages : elles ne connoissent du Monde ni les peines, ni les plaisirs.

Parmi ces Filles pieuses dont elle envioit le bonheur, une seule nommée Lucile, lui sembloit triste & languissante. Lucile, encore dans le printems de son âge, avoit ce caractère de beauté qui est l'image d'un cœur sensible ; mais la douleur & les larmes en avoient terni la fraîcheur, semblable à une rose que le Soleil a flétrie, & qui laisse encore juger, dans sa langueur, de tout l'éclat qu'elle avoit le matin. Il semble qu'il y ait un langage muët pour les ames tendres. La Marquise lut dans les yeux de cette aimable

affligée, ce que personne n'y avoit aperçu. Il est si naturel aux malheureux de plaindre & d'aimer leurs semblables ! Elle se prit d'inclination pour Lucile. L'amitié qui dans le Monde est à peine un sentiment, est une passion dans les Cloîtres. Bientôt leur liaison fut intime, mais des deux côtés une amertume cachée en empoisonnoit la douceur. Elles étoient quelquefois une heure entiere à gémir ensemble, sans oser se demander la confiance de leurs peines. La Marquise enfin rompit le silence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargneroit peut-être bien des ennuis : nous étouffons nos soupirs l'une & l'autre ; l'amitié doit-elle avoir des secrets pour l'amitié ? A ces mots, le rouge de la pudeur anima les traits de Lucile, & le voile de ses paupieres se déploya sur ses beaux yeux. Ah ! pourquoi, reprit la Marquise, pourquoi cette rougeur est-elle un effet de la honte ? c'est ainsi que le sentiment du bonheur devoit colorer la beauté. Parlez, Lucile, épanchez votre cœur dans le sein d'une amie, plus à plaindre que vous sans-doute, mais qui se consoleroit de son malheur si elle pouvoit adoucir le vôtre. — Que me deman-  
dez-

dez-vous, Madame? je partage toutes vos peines, mais je n'en ai pas à vous confier. L'altération de ma santé cause seule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins insensiblement, & grace au Ciel, mon terme approche. Elle dit ces dernières paroles avec un sourire dont la Marquise fut pénétrée. C'est donc là, lui dit-elle, votre unique consolation? Impatiente de mourir, vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuse. Depuis quand êtes-vous ici? — Depuis cinq ans, Madame. — Est-ce la violence qui vous y a conduite? — Non, Madame, c'est la raison, c'est le Ciel même qui a voulu attirer mon cœur tout à lui. — Ce cœur étoit donc attaché au Monde? — Hélas! oui, pour son supplice. — Achevez. — Je vous ai tout dit. — Vous aimiez, Lucile, & vous avez pu vous en févelir! est-ce un perfide que vous avez quitté? — C'est le plus vertueux, le plus tendre, le plus estimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage: vous voyez les larmes criminelles qui s'échappent de mes yeux; toutes les plaies de mon cœur se sont ouvertes à cette idée. — Non, ma chère Lucile, il n'est plus tems de nous rien taire.

taire. Je veux pénétrer jusques dans les replis de votre ame, pour y verser la consolation: croyez-moi, le poison de la douleur ne s'exhale que par les plaintes; renfermé dans le silence, il n'en devient que plus dévorant. — Vous le voulez, Madame? hé bien, pleurez donc sur l'infortunée Lucile, pleurez sa vie, & bientôt sa mort.

A peine je parus dans le Monde, que cette Beauté fatale attira les yeux d'une Jeunesse imprudente & légère, dont l'hommage ne put m'éblouir. Un seul, dans l'âge encore de l'innocence & de la candeur, m'apprit que j'étois sensible. L'égalité d'âge, la naissance, la fortune, la liaison même de nos deux familles, & plus encore un penchant mutuel, nous avoient unis l'un à l'autre. Mon amant ne vivoit que pour moi: nous voyions avec pitié ce vuide immense du Monde, où le plaisir n'est qu'une ombre, où l'amour n'est qu'une lueur: nos cœurs pleins d'eux-mêmes... Mais je m'égare. Ah! Madame, quel souvenir m'obligez-vous à rappeler! — Eh quoi, mon enfant! te reproches-tu d'avoir été juste? Quand le Ciel a formé deux cœurs vertueux & sensibles, leur fait-il un crime de se cher-

chercher, de s'attirer, de se captiver l'un l'autre? & pourquoi les auroit-il donc faits? — Il l'avoit formé sans-doute avec plaisir, ce cœur dans lequel le mien se perdit, où la vertu devançoit la raison, où je ne voyois rien à reprocher à la nature. Ah, Madame! qui fut jamais aimée comme moi! Croiriez-vous que j'étois obligée d'épargner à la délicatesse de mon amant l'aveu même de ces légères inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour? Il se fût privé de la lumière, si Lucile en eût été jalouse. Quand il appercevoit dans mes yeux quelque impression de tristesse, c'étoit pour lui l'éclipse de la Nature entière: il croyoit toujours en être la cause, & se reprochoit tous mes torts.

Il n'est que trop facile de juger à quel excès devoit être aimé de tous les hommes le plus aimable. L'intérêt qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt divisa nos familles: un procès fatal, intenté à ma mere, fut pour nous l'époque & la source de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parens s'éleva entre nous comme une éternelle barriere: il fallut renoncer à nous voir. La Lettre qu'il m'écrivit

ne

ne s'effacera jamais de ma mémoire.

„ Tout est perdu pour moi, ma chere  
 „ Lucile: on m'arrache mon unique bien.  
 „ Je viens de me jeter aux pieds de  
 „ mon pere, je viens de le conjurer, en  
 „ le baignant de mes larmes, de renon-  
 „ cer à ce procès funeste; il m'a reçu  
 „ comme un enfant. J'ai protesté que  
 „ votre fortune m'étoit sacrée, que la  
 „ mienne me seroit odieuse. Il a traité  
 „ mon desintéressement de folie. Les  
 „ hommes ne conçoivent pas qu'il y ait  
 „ quelque chose au-dessus des richesses.  
 „ Et qu'en ferai-je, si je vous perds?  
 „ Un jour, dit-on, je m'applaudirai  
 „ que l'on ne m'ait pas écouté. Si je  
 „ croyois que l'âge, & ce qu'on appelle  
 „ la raison pût dégrader mon ame jusques-  
 „ là, je cesserois de vivre dès-à-pré-  
 „ sent, effrayé de mon avenir: non, ma  
 „ chere Lucile, non; tout ce que je suis  
 „ est à vous. Les Loix auroient beau m'at-  
 „ tribuer une partie de votre héritage;  
 „ mes loix sont dans mon cœur, & mon  
 „ pere y est condamné. Pardon mille  
 „ fois des chagrins qu'il vous cause. A  
 „ Dieu ne plaise que je fasse des vœux  
 „ criminels! je retrancherois de mes jours  
 „ pour ajouter à ceux de mon pere; mais

„ si

„ si jamais je suis le maître de ces biens  
 „ qu'il accumule, & dont il veut m'ac-  
 „ cabler malgré moi, tout sera bientôt  
 „ réparé. Cependant je suis privé de  
 „ vous. On disposera peut-être du cœur  
 „ que vous m'avez donné. Ah! gar-  
 „ dez-vous d'y consentir jamais: pensez  
 „ qu'il y va de ma vie, pensez que nos  
 „ sermens sont écrits dans le Ciel. Mais  
 „ résisterez-vous à la volonté impérieuse  
 „ d'une mere? Je frémis: rassurez-moi,  
 „ au nom de l'amour le plus tendre”.

Vous lui répondîtes sans-doute? —  
 Oui, Madame, mais en peu de mots.

„ Je ne vous reproche rien. Je suis  
 „ malheureuse, mais je sçais l'être: ap-  
 „ prenez de moi à souffrir”.

Cependant le procès étoit engagé, &  
 se poursuivoit avec chaleur. Un jour, hé-  
 las! jour terrible! comme ma mere lisoit  
 en frémissant un Mémoire publié con-  
 tr'elle, quelqu'un demanda à me parler.  
 Qu'est-ce? dit-elle, faites entrer. Le  
 Domestique interdit hésite quelque tems,  
 se coupe dans ses réponses, & finit par  
 avouer qu'il est chargé d'un billet pour  
 moi. — Pour ma fille! & de quelle part?  
 J'étois présente; jugez de ma situation;  
 jugez de l'indignation de ma mere en en-  
 ten-

tendant nommer le fils de celui qu'elle appelloit son persécuteur. Si elle eût daigné lire ce billet qu'elle renvoya sans l'ouvrir, peut-être en eût-elle été attendrie; elle eût vu du-moins que rien au monde n'étoit plus pur que nos sentimens: mais soit que le chagrin où ce procès l'avoit plongée, ne demandât qu'à se répandre, soit qu'une secreete intelligence entre sa fille & ses ennemis, fût à ses yeux un crime réel, il n'est point d'opprobres dont je ne fus accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mere, & je subis l'humiliation de ses reproches, comme si je les avois mérités. Il fut décidé sur le champ que j'irois cacher dans un Cloître, ce qu'elle appelloit ma honte & la sienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut défense de me laisser voir personne; & j'y fus trois mois entiers, comme si ma famille & le monde avoient été anéantis pour moi. La premiere, & la seule visite que je reçus, fut celle de ma mere: je pressentis dans ses embrassemens, l'arrêt qu'elle venoit me prononcer. Je suis ruinée, me dit-elle dès que nous fûmes seules: l'iniquité a prévalu, j'ai perdu mon procès, & avec lui tout moyen de vous établir dans le Monde.

Il reste à peine à mon fils de quoi soutenir sa naissance. Pour vous, ma fille, c'est ici que Dieu vous a appelée; c'est ici qu'il faut vivre & mourir: demain vous prenez le Voile. A ces mots, appuyés d'un ton froidement absolu, mon cœur fut saisi, & ma langue glacée; mes genoux ployerent sous moi, & je tombai sans connoissance. Ma mere appella du secours, & saisit cet instant pour se dérober à mes larmes. Revenue à la vie; je me trouvai environnée de ces Filles pieuses, dont je devois être la compagne; & qui m'invitoient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état si fortuné pour une ame innocente & libre, n'offrit à mes yeux que des combats, des parjures & des remords. Un abîme alloit s'ouvrir entre mon amant & moi; je me sentoïis arracher la plus chère partie de moi-même; je ne voyois plus autour de moi que le silence & le néant; & dans cette solitude immense, dans cet abandon de la Nature entiere, je me trouvois en présence du Ciel, le cœur plein de l'objet aimable qu'il falloit oublier pour lui. Ces saintes Filles me disoient, de la meilleure foi, tout ce qu'elles sçavoient des vanités du Monde; mais ce

n'étoit pas au Monde que j'étois attachée: le désert le plus horrible eût été pour moi un séjour enchanté, avec celui que je laissois dans ce Monde qui ne m'étoit rien.

Je demandai à revoir ma mere: elle feignit d'abord d'avoir pris mon évanouissement pour un accident naturel. Non, Madame, c'est l'effet de la situation violente où vous m'avez mise; car il n'est plus tems de feindre. Vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter; mais, ma mere, ne m'avez-vous conçue dans votre sein que comme une victime dévouée au supplice d'une mort lente? & à qui me sacrifiez-vous? ce n'est point à Dieu. Je sens qu'il me rejette: il ne veut que des victimes pures, des sacrifices volontaires; il est jaloux des offrandes qu'on lui fait, & le cœur qui se donne à lui, ne doit plus être qu'à lui seul. Si la violence me conduit à l'autel, le parjure & le sacrilege m'y attendent. — Que dites-vous, malheureuse? — Une vérité terrible que m'arrache le désespoir: oui, Madame, mon cœur s'est donné sans votre aveu; innocent ou coupable, il n'est plus à moi; Dieu seul peut rompre le lien qui l'attache. — Allez, fille indigne, allez vous

vous perdre : je ne vous connois plus. — Ma mere, au nom de votre sang, ne m'abandonnez pas ; voyez mes larmes, mon désespoir ; voyez l'Enfer ouvert à mes pieds — C'est donc ainsi qu'un amour funeste te fait voir l'asyle de l'honneur, le port tranquille de l'innocence ? Qu'est-ce donc que le Monde à tes yeux ? apprends que ce Monde n'a qu'une idole : c'est l'intérêt. Tous les hommages sont pour les heureux : l'oubli, l'abandon, le mépris sont le partage de l'infortune.

Ah ! Madame, séparez de cette foule corrompue celui. — Celui que vous aimez, n'est-ce pas ? Je vois ce qu'il a pu vous dire. Il n'est point complice de l'iniquité de son pere ; il la desavoue ; il vous plaint ; il veut réparer le tort qu'on vous fait. Promesses vaines, discours de jeune homme, qui seront oubliés demain. Mais fût-il constant dans son amour, & fidele dans ses promesses, son pere est jeune, il vieillira, car les méchans vieillissent ; & cependant l'amour s'éteint, l'ambition parle, le devoir commande ; un grade, une alliance, une fortune viennent s'offrir, & l'amante, crédule & trompée, devient la fable du Public. Voilà le sort qui vous

attendoit : votre mere vous en a sauvée. Je vous coûte aujourd'hui des larmes , mais vous me bénirez un jour. Je vous laisse , ma fille : préparez-vous au sacrifice que Dieu vous demande. Plus ce sacrifice sera pénible , & plus il fera digne de lui.

Que vous dirai-je , Madame ? il fallut m'y résoudre. Je pris ce Voile , ce bandeau , j'entrai dans la voie de la pénitence ; & pendant ce tems d'épreuve où l'on est libre encore , je me flattai de me vaincre moi-même , & je n'attribuai mon irrésolution & ma foiblesse qu'à la funeste liberté de pouvoir revenir sur mes pas. Il me tarδοit de me lier par un serment irrévocable. Je le fis ce serment ; je renonçai au Monde : c'étoit peu de chose. Mais hélas ! je renonçai à mon amant , & c'étoit plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux , mon ame errante sur mes levres sembloit prête à m'abandonner. A peine avois-je eu la force de me traîner au pied des autels : mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mere vint à moi transportée d'une joie cruelle. Pardonnez-moi , mon Dieu : je la respecte , je l'aime encore , je l'aimerai jusqu'au dernier soupir. Ces  
pa-

paroles de Lucile furent coupées par ses sanglots, & deux ruisseaux de larmes inonderent son visage.

Le sacrifice étoit consommé, reprit-elle après un long silence: j'étois à Dieu, je n'étois plus à moi-même. Tous les liens des sens devoient être rompus, je venois de mourir pour la Terre; j'osois le croire ainsi. Mais quelle fut ma frayeur, en rentrant dans l'abîme de mon ame! J'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux & coupable, l'amour honteux & désespéré, l'amour révolté contre le Ciel, contre la Nature, contre moi-même, consumé de regrets, déchiré de remords, & transformé en rage. Qu'ai-je fait! m'écriai-je mille fois, qu'ai je fait! Ce mortel adoré, que je ne devois plus voir, s'offrit à ma pensée avec tous ses charmes. Le nœud fortuné qui devoit nous unir, tous les instans d'une vie délicieuse, tous les mouvemens de deux cœurs que le trépas seul eût séparés, se présentèrent à mon ame éperdue. Ah! Madame, quelle image désolante! Il n'est rien que je n'aye fait pour l'effacer de mon souvenir. Depuis cinq ans je l'écarte & la revois sans cesse: en vain je m'arrache au sommeil qui me la retrace; en vain je

me dérobe à la solitude où elle m'attend ; je la retrouve au pied des autels, je la porte au sein de Dieu même. Cependant ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le tems, la raison, la pénitence ont affoibli les premiers accès de cette passion criminelle : mais une langueur douloureuse a pris la place. Je me sens mourir à chaque instant, & le plaisir d'approcher du tombeau est le seul que je goûte encore.

Oh ! ma chere Lucile, s'écria Madame de Clarence, après l'avoir entendue ! Qui de nous est la plus à plaindre ? L'amour a fait vos malheurs & les miens : mais vous avez aimé le plus tendre, le plus fidele, le plus reconnoissant des hommes ; & moi, le plus perfide, le plus ingrat, le plus cruel qui fût jamais. Vous vous êtes donnée au Ciel, je me suis livrée à un lâche : votre retraite a été un triomphe, la mienne est un opprobre : on vous pleure, on vous aime, on vous respecte ; on m'outrage, & l'on me trahit

De tous les amans, le plus passionné avant l'hymen, ce fut le Marquis de Clarence. Jeune, aimable, séduisant à l'excès, il annonçoit le naturel le plus heu-

heureux. Il promettoit toutes les vertus, comme il avoit toutes les graces. La docile facilité de son caractere recevoit si vivement l'impression des sentimens honnêtes, qu'ils sembloient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut, hélas! trop aisé de m'inspirer l'amour qu'il avoit lui-même, ou qu'il croyoit avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages, s'accordoient avec ce penchant mutuel; & mes parens, qui l'avoient vu naître, consentirent à le couronner. Deux ans se passerent dans l'union la plus tendre. Oh Paris! Oh théâtre des vices! Oh funeste écueil de l'amour, de l'innocence & de la vertu! Mon mari, qui jusqu'alors n'avoit vu ceux de son âge qu'en passant, & pour s'amuser, disoit-il, de leurs travers & de leurs ridicules, respira insensiblement le poison de leur exemple. L'appareil bruyant de leurs rendez-vous insipides, les confidences mystérieuses de leurs aventures, les récits fastueux de leurs vains plaisirs, les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes, exciterent d'abord sa curiosité. La douceur d'une union innocente & paisible n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avois que les ta-

lens que donne une éducation vertueuse; je m'apperçus qu'il m'en desiroit davantage. Je suis perdue, dis-je en moi-même; mon cœur ne suffit plus au sien. En effet son assiduité ne fut dès-lors qu'une bienséance: ce n'étoit plus par goût qu'il préféroit ces doux entretiens, ces tête-à-tête délicieux pour moi, au flux & au reflux d'une société tumultueuse. Il m'invita lui-même à me dissiper, pour l'autoriser à se répandre. Je devins plus pressante, je le gênois. Je pris le parti de le laisser en liberté, afin qu'il pût me souhaiter, & me revoir avec plaisir, après une comparaison que je croyois devoir être à mon avantage; mais de jeunes corrupteurs se saisirent de cette ame, par malheur trop flexible; & dès qu'il eut trempé ses levres dans la coupe empoisonnée, son ivresse fut sans remède, & son égarement sans retour. Je voulus le ramener, il n'étoit plus tems. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je; & quoiqu'il me soit affreux de me voir enlever un époux qui faisoit mes délices, c'est plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'est pas. De faux biens, de honteux plaisirs

firs ne rempliront jamais votre ame. L'art de séduire & de tromper est l'art de ce Monde qui vous enchante; votre épouse ne le connoît point, vous ne le connois-  
 ses pas mieux qu'elle: ce manège infame n'est pas fait pour nos cœurs: le vôtre se laisse égarer dans son ivresse, mais son ivresse n'aura qu'un tems: l'illusion se dissipera comme les vapeurs du sommeil; vous reviendrez à moi, vous me retrouverez la même; l'amour indulgent & fidele vous attend au retour: tout sera oublié. Vous n'aurez à craindre de moi ni reproche, ni plainte. Heureuse, si je vous console de tous les chagrins que vous m'aurez causés! Mais vous, qui connoissez le prix de la vertu, & qui en avez goûté les charmes, vous, que le vice aura précipité d'abîme en abîme, vous, qu'il renverra peut-être avec mépris, cacher auprès de votre épouse les jours languissans d'une vieillesse prématurée, le cœur flétri par la tristesse, l'ame en proie aux cruels remords, comment vous réconcilierez-vous avec vous-même? comment pourrez-vous goûter encore le plaisir pur d'être aimé de moi? Hélas! mon amour même fera votre supplice. Plus cet amour sera vif & tendre,

dre, plus il fera humiliant pour vous. C'est-là, mon cher Marquis, c'est-là ce qui me désole & m'accable. Cessez de m'aimer, j'y consens; je vous le pardonne, puisque j'ai cessé de vous plaire; mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendresse, & soyez du moins tel que vous n'avez point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous, ma chere Lucile, une plaisanterie fut sa réponse. Il me dit que je parlois comme un Ange, & que cela méritoit d'être écrit. Mais voyant mes yeux se remplir de larmes: Ne fais donc pas l'enfant, me dit-il: je t'aime, tu le sçais; laisse-moi m'amuser de tout, & sois sûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquèrent pas de m'instruire de tout ce qui pouvoit me désoler & me confondre. Hélas! mon époux lui-même se lassabientôt de se contraindre & de me flatter.

Je ne vous dirai point, ma chere Lucile, tout ce que j'ai souffert d'humiliations & de dégoûts. Vos peines auprès des miennes vous sembleroient encore légères. Imaginez, s'il est possible, la situation d'une ame vertueuse & passionnée, vive & délicate à l'excès, qui reçoit  
tous

tous les jours de nouveaux outrages de celui qu'elle aime uniquement; qui vit pour lui seul encore, quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, sacrifiée par mon mari, je dévorais ma douleur en silence; & si j'étois l'objet des railleries de quelques sociétés sans mœurs, un Public plus compatissant & plus estimable, me consolait par sa pitié. Je jouissois du seul bien que le vice n'avoit pu m'ôter, d'une réputation sans tache. Je l'ai perdue, ma chère Lucile. La méchanceté des femmes, que mon exemple humilioit, n'a pu me voir irréprochable. On a interprété, comme on a voulu, ma solitude & ma tranquillité apparente: on m'a donné le premier homme qui a eu l'impudence de laisser croire qu'il étoit bien reçu de moi. Mon mari, pour qui ma présence étoit un reproche continuel, & qui ne se trouvoit pas encore assez libre, a pris, pour s'affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu'on lui a présenté, & m'a exilée dans l'une de ses terres. Inconnue au monde, loin du spectacle de mes

mes malheurs, j'avois du-moins dans ma solitude la liberté de répandre des larmes; mais le cruel m'a fait annoncer que je pouvois choisir un Couvent; que la terre de Florival étoit vendue, & qu'il falloit m'en retirer. — Florival, interrompit Lucile toute émue! — C'étoit mon exil, reprit la Marquise. — Ah, Madame, quel nom vous avez prononcé! — Le nom que portoit mon époux avant d'acquérir le Marquisat de Clarence. — Qu'entends-je! Oh Ciel! Oh juste Ciel! est-il possible, s'écria Lucile, en se précipitant dans le sein de son amie? — Qu'avez-vous donc? quel trouble! quelle soudaine révolution! Lucile, reprenez vos sens. — Quoi! Madame, Florival est donc le perfide, le scélérat qui vous trahit & vous deshonne! — Vous est-il connu? — C'est lui, Madame, que j'adorois, que je pleure depuis cinq ans, lui qui auroit eu mes derniers soupirs! — Que dites-vous? — C'est lui, Madame: hélas! quel eût été mon sort! A ces mots, Lucile se prosternant le visage contre terre: Oh mon Dieu, dit-elle, oh mon Dieu! c'est vous qui me tendiez la main. La Marquise confondue ne pouvoit revenir de son étonnement. N'en  
dout

doutez pas, dit-elle à Lucile, les desseins du Ciel sont marqués visiblement sur nous: il nous réunit, il nous inspire une confiance mutuelle, il ouvre nos cœurs l'un à l'autre, comme deux sources de lumières & de consolation. Eh bien, ma digne & tendre amie, tâchons d'oublier ensemble & nos malheurs & celui qui les cause.

Dès ce moment la tendresse & l'intimité de leur union furent extrêmes: leur solitude eut pour elles des douceurs qui ne sont connues que des malheureux. Mais bientôt après, ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçoit les jours du Marquis. Ses égaremens lui coûtoient la vie. Au bord du tombeau il demandoit sa vertueuse épouse. Elle s'arrache des bras de sa compagne désolée, elle accourt, elle arrive, elle le trouve expirant. Oh vous, que j'ai tant & si cruellement outragée, dit-il en la reconnoissant! voyez le fruit de mes désordres; voyez la plaie épouvantable dont la main de Dieu m'a frappé. Si je suis digne encore de votre pitié, élevez au Ciel une voix innocente, & présentez-lui mes remords. Sa femme éperdue voulut se jeter dans son sein. — E-  
loï.

loignez-vous, lui dit-il, je me fais horreur; mon souffle est le souffle de la mort. Il ajoute après un long silence, Me reconnois-tu dans l'état où m'a réduit le crime? Est-ce là cette ame pure, qui se confondoit avec la tienne? Est-ce là cette moitié de toi-même? Est-ce là ce lit nuptial, qui me reçut digne de toi? Perfides amis, détestables enchanteresses, venez, voyez & frémissez! Oh mon ame! qui te délivrera de cette prison hideuse? Monsieur, demandoit-il à son Médecin, en ai je pour longtems encore? Mes douleurs sont intolérables Ne me quitte pas, ma généreuse amie; je tomberois sans toi dans le plus affreux désespoir... Mort cruelle, acheve, acheve d'expier ma vie. Il n'est point de maux que je ne mérite; j'ai trahi, deshonoré, persécuté lâchement l'innocence & la vertu même.

Madame de Clarence, dans les convulsions de sa douleur, faisoit à chaque instant de nouveaux efforts pour se précipiter sur ce lit, d'où l'on tâchoit de l'éloigner. Enfin le malheureux expira les yeux attachés sur elle, & sa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La seule consolation dont Madame de  
Cla-

Clarence fut capable , étoit la confiance religieuse que lui inspiroit une si belle mort. Il fut, disoit-elle, plus foible que méchant, & plus fragile que coupable. Le Monde l'avoit égaré par les plaisirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé, il lui pardonne. Oui, mon époux, mon cher Clarence ! s'écrioit-elle, dégagé des liens du sang & du Monde, tu m'attends dans le sein de ton Dieu.

L'ame remplie de ces saintes idées, elle vint se réunir à son amie, qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle & vertueuse. Elles pleurerent ensemble pour la dernière fois ; & quelque tems après Madame de Clarence consacra à Dieu , par les mêmes vœux que Lucile, ce cœur, ces charmes, ces vertus dont le Monde n'étoit pas digne.

TOUT

## TOUT OU RIEN.

DAns l'âge où il est si doux d'être veuve, Lucile ne laissoit pas que de penser à un nouvel engagement. Deux rivaux se disputoient son choix. L'un, modeste & simple, n'aimoit qu'elle. L'autre, artificieux & vain, étoit sur-tout amoureux de lui-même. Le premier avoit la confiance de Lucile, le second avoit son amour. Lucile étoit injuste, allez-vous dire : point du tout. Les gens simples se négligent; il leur semble que pour plaire il suffit d'aimer de bonne-foi, & de persuader que l'on aime. Mais il est peu de naturels qui n'ayent besoin d'un peu de parure. Un homme sans artifice, au milieu du monde, est comme au spectacle une femme sans rouge.

Eraсте, avec sa franchise, avoit dit à Lucile : Je vous aime; & dès-lors il l'avoit aimée comme il avoit respiré : son amour étoit sa vie. Floricourt s'étoit fait desirer par cette galanterie légère, qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les soins qu'il rendoit à Lucile, il choisissoit non les plus passionnés, mais les plus séduisans. Rien d'affecté, rien de  
fé-

férieux : on le trouvoit d'autant plus aimable, qu'il sembloit l'être sans intérêt.

On plaignoit Erasfe : on ne connoissoit pas un plus honnête homme, c'étoit dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignoit Floricourt : c'étoit un homme dangereux, qui feroit peut-être le malheur d'une femme ; mais le moyen de s'en défendre ? Cependant on ne vouloit pas tromper Erasfe. Il fallut lui tout avouer.

Je vous estime, Erasfe, lui dit Lucile, & je sens que vous méritez mieux. Mais le cœur a ses caprices ; le mien se refuse à ma raison. — J'entends, Madame, reprit Erasfe en se possédant, mais avec les larmes aux yeux, votre raison vous parle pour moi, & votre cœur pour un autre. — Je vous l'avoue, & ce n'est pas sans regret : je serois blamable si j'étois libre ; mais le penchant ne se commande pas. — A-la-bonne-heure, Madame : je vous aimerai tout seul : j'en aurai bien plus de gloire. — Et voilà précisément ce que je ne veux point. — Je ne le veux pas non plus, mais tout cela est inutile. — Et qu'allez-vous devenir ? — Ce qu'il plaira à l'amour & à la nature. Vous me déssolez, Erasfe, avec cet abandon de vous-même. — Il faut bien que je m'abandon-

ne quand je ne puis me retenir. Que je suis malheureuse de vous avoir connu! — En effet, je vous conseille de vous plaindre: c'est un furieux malheur que d'être aimée! — Oui, c'en est un d'avoir à se reprocher celui d'un homme qu'on estime. — Vous, Madame! vous n'avez rien à vous reprocher. Un honnête homme peut se plaindre d'une coquette qui le joue, ou plutôt elle est indigne de ses plaintes & de ses regrets; mais vous, quels sont vos torts? Avez-vous employé la séduction pour m'attirer, la complaisance pour me retenir? vous ai-je consultée pour vous aimer? Qui vous oblige à me trouver aimable? suivez votre penchant, je suivrai le mien. N'ayez pas peur que je vous tourmente. — Non, mais vous vous tourmenterez vous-même; car enfin vous me verrez. — Quoi! seriez-vous assez cruelle pour m'interdire votre vue? — Je n'ai garde assurément, mais je veux vous voir tranquille, & comme mon meilleur ami. — Ami, soit: le nom n'y fait rien. — Ce n'est pas assez du nom, je veux vous ramener en effet à ce sentiment si pur, si tendre & si solide, à cette amitié que je sens pour vous. — Hé, Madame! je ne vous empêche pas de

de m'aimer comme vous voulez; de grace, permettez que je vous aime comme je puis, & autant que je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aise.

L'obstination d'Erasme affligeoit Lucile, mais après tout elle avoit fait ce qu'elle avoit dû: tant pis pour lui s'il l'aimoit encore. Elle se livra donc sans trouble & sans reproche à son inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d'artifice & d'enchantement, fut mis en usage pour la captiver. Floricourt y parvint sans peine. Il avoit sçu plaire, il croyoit aimer; il étoit heureux, s'il avoit voulu l'être. Mais l'amour-propre est le fléau de l'amour. C'étoit peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes choses; il vouloit être aimé uniquement, sans réserve & sans partage. Il est vrai qu'il donnoit l'exemple: il s'étoit détaché pour Lucile d'une Prude qu'il avoit ruinée, & d'une Coquette qui le ruinoit; il avoit rompu avec cinq ou six jeunes gens des plus vains & des plus fots qu'on eût encore vus dans le Monde. Il ne soupoit guere que chez Lucile, où l'on soupoit délicieusement; & il avoit la bonté de penser à elle au

milieu d'un cercle de femmes , dont aucune ne l'égalait ni en graces ni en beauté. Des procédés si rares , sans parler d'un mérite plus rare encore , n'exigeoient-ils pas de Lucile le dévouement le plus absolu ?

Cependant , comme il n'avoit pas assez d'amour pour manquer d'adresse , il n'eut garde de faire sentir d'abord ses prétentions. Jamais homme avant la conquête n'avoit été plus complaisant , plus docile , moins exigeant que Floricourt ; mais dès qu'il se vit maître du cœur , il en devint le tyran. Difficile , impérieux , jaloux , il vouloit occuper seul toutes les facultés de l'ame de Lucile. Il ne pouvoit lui souffrir une idée qui n'étoit pas la sienne , encore moins un sentiment qui ne venoit pas de lui. Un goût décidé , une liaison suivie étoit sûre de lui déplaire , mais il falloit le deviner. Il se faisoit demander vingt fois le sujet de sa rêverie ou de son humeur ; & ce n'étoit que par complaisance qu'il avouoit enfin que telle chose lui avoit déplu , que telle personne l'ennuyoit. Enfin , dès qu'il eut bien éprouvé que ses volontés étoient des loix , il les annonça sans détour : on s'y soumit sans résistance. C'étoit peu d'exiger  
de

de Lucile le sacrifice des plaisirs qui se présentoient naturellement; il les faisoit naître le plus souvent pour se les voir immoler. Il parloit avec éloge d'un spectacle ou d'une fête, il y invitoit Lucile; on arrangeoit la partie avec les femmes qu'il avoit nommées, l'heure arrivoit, on étoit parée, les chevaux étoient mis; il changeoit de dessein, & l'on étoit obligé de prétexter un mal de tête. Il présentoit à Lucile une amie qu'il annonçoit comme une femme adorable: on la trouvoit telle, on se lioit. Huit jours après il avouoit qu'il s'étoit trompé; elle étoit précieuse, maussade ou étourdie: il falloit s'en détacher.

Lucile fut bientôt réduite à de légères connoissances, qu'elle voyoit encore trop souvent. Elle ne s'appercevoit pas que sa complaisance s'étoit changée en servitude: on croit suivre ses volontés en suivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui sembloit que Floricourt ne faisoit que la prévenir. Elle lui sacrifioit tout sans se douter qu'elle lui fit des sacrifices; mais l'amour-propre de Floricourt n'en étoit pas rassasié.

La société de la ville, toute frivole & passagere qu'elle étoit, lui parut encore

trop intéressante. Il fit l'éloge de la soli-  
 tude; il répéta cent fois qu'on ne s'aimoit  
 bien que dans les champs, loin de la dis-  
 sipation & du tumulte, & qu'il ne seroit  
 heureux que dans une retraite inaccessible  
 aux importuns & aux jaloux. Lucile a-  
 voit une campagne telle qu'il le desiroit.  
 Elle eût voulu y passer avec lui les plus  
 beaux jours de l'année; mais le pouvoit-  
 elle avec décence? Il lui fit entendre  
 qu'il suffisoit de rompre le tête-à-tête  
 par un ami tel qu'Erasme, & une amie  
 du caractère d'Artenice. Après tout, si  
 la critique s'en méloit, leur hymen prêt  
 à se conclure, alloit bientôt lui imposer  
 silence. On partit, Erasme fut du voya-  
 ge, & c'étoit encore un raffinement de  
 l'amour-propre de Floricourt. Il sçavoit  
 qu'Erasme étoit son rival, & son rival  
 malheureux: c'étoit le témoin le plus flat-  
 teur qu'il pût avoir de son triomphe;  
 aussi l'avoit-il bien ménagé. Ses atten-  
 tions pour lui avoient un air de compas-  
 sion & de supériorité dont Erasme s'impa-  
 tientoit quelquefois; mais l'amitié tendre  
 & délicate de Lucile le dédommageoit  
 de ces humiliations, & la crainte de lui  
 déplaire les lui faisoit dissimuler. Cepen-  
 dant, sûr comme il l'étoit qu'ils alloient à  
 la

la campagne pour s'aimer en liberté, comment put-il se résoudre à les suivre? C'est la réflexion que Lucile fit comme nous: elle eût voulu l'en empêcher; mais la partie étoit arrangée, il n'étoit plus tems de la rompre. Du reste, Artenice étoit jeune & belle. La solitude, l'occasion, la liberté, l'exemple, la jalousie & le dépit pouvoient engager Erasste à tourner vers elle des vœux que Lucile ne pouvoit plus écouter. Lucile étoit assez modeste pour penser qu'on pouvoit lui être infidèle, & assez juste pour le desirer; mais c'étoit peu connoître le cœur & le caractère d'Erasste.

Artenice étoit une de ces femmes pour qui l'amour est un arrangement de société, qui s'offensent d'un long respect, qui s'ennuyent d'un amour constant, & qui comptent assez sur la probité des hommes pour s'y livrer sans réserve, & les quitter sans ménagement. On lui avoit dit: Nous allons passer quelque tems à la campagne, Erasste y vient, voulez-vous en être? Elle avoit répondu avec un sourire: Volontiers, cela sera plaisant; & la partie s'étoit liée. Ce fut pour Erasste un tourment de plus. Artenice avoit entendu faire à Lucile l'éloge de son ami,

comme de l'homme du monde le plus sage, le plus honnête & le plus réservé. Cela est charmant, disoit Artenice en elle-même; voilà un homme que l'on peut prendre & renvoyer sans précaution & sans éclat. Heureux ou malheureux, cela ne dit mot: on n'est à son aise qu'avec ces gens-là. Un Erasme est une trouvaille. On juge bien d'après ces réflexions qu'Erasme fut agacé.

Floricourt étoit auprès de Lucile d'une assiduité désolante pour un rival malheureux. Lucile avoit beau se contraindre; ses regards, sa voix, son silence même la trahissoit. Erasme étoit au supplice, mais il renfermoit sa douleur; Artenice en femme habile s'éloignoit à propos, & engageoit Erasme à la suivre. Qu'ils sont heureux, lui dit-elle un jour en se promenant avec lui! Tout occupés l'un de l'autre, ils se suffirent mutuellement, ils ne vivent que pour eux-mêmes. C'est un grand bien que d'aimer, qu'en dites-vous? Oui, Madame, répondit Erasme les yeux baissés; c'est un grand bien quand on est deux. — Mais vraiment on est toujours deux: je ne vois pas que l'on soit seul au monde. — Je veux dire, Madame, deux cœurs également sensibles,

sibles, faits pour s'aimer également. —  
 Egalement! cela est bien rigoureux. Pour  
 moi, il me semble que l'on doit être  
 moins difficile, & se contenter de l'à-  
 peu-près. Hé quoi! si j'ai plus de sen-  
 sibilité dans le caractère que celui qui  
 s'attache à moi, faut-il que je l'en punisse?  
 Chacun donne ce qu'il a, & l'on n'a rien  
 à reprocher à celui qui met dans la société  
 la dose de sentiment qu'il a reçue de la na-  
 ture. J'admire comme les cœurs les plus  
 froids sont toujours les plus délicats. Vous,  
 par exemple, vous seriez homme à préten-  
 dre que l'on se passionnât pour vous. —  
 Moi, Madame, je ne prétends à rien. —  
 Vous avez tort, ce n'est pas-là ce que je  
 veux dire. Vous avez dequoisé duire une  
 femme assurément: je ne serois même pas  
 étonnée qu'on se prît pour vous d'inclina-  
 tion. — Cela peut être, Madame: en fait de  
 folie je ne doute de rien; mais si on faisoit  
 celle de m'aimer, on seroit, je crois, fort  
 à plaindre. — Est-ce un avis, Monsieur,  
 que vous avez la bonté de me donner? —  
 A vous, Madame! je me flatte que vous  
 ne me croyez ni assez sot ni assez fat  
 pour vous donner de tels avis. — Fort  
 bien, vous parlez en général, & vous  
 m'exceptez par politesse. — L'exception

même est inutile, Madame; vous n'êtes pour rien dans tout ceci — Mais pardonnez-moi, Monsieur; c'est moi qui vous dis que vous avez de quoi plaire, qu'on peut très-bien vous aimer à la folie, & c'est à moi que vous répondez qu'on feroit fort à plaindre si l'on vous aimoit. Rien n'est plus personnel, ce me semble. Hé bien? vous voilà embarrassé? — J'avoue que la plaifanterie m'embarrasse. Je ne sçais point y répondre, & il n'est pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point. — Et si je parlois sérieusement, Erasste? si rien au monde n'étoit plus sincère? — Je quitte la partie, Madame: la situation où je me trouve ne me permet pas de vous amuser plus long-tems. Ah! ma foi, il en tient tout de bon, dit-elle en le suivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris, l'ont piqué; c'est un homme à sentiment, il faut lui parler son langage. A demain, dans ce bosquet, encore un tour de promenade, & ma victoire est décidée.

La promenade d'Erasste avec Artenice avoit paru longue à Lucile. Erasste en revint tout rêveur, & Artenice triomphante. Hé bien? dit tout bas Lucile à son

son amie, que pensez-vous d'Erafte? — Mais j'en fuis allez contente, il ne m'a point ennuyée, & c'est beaucoup; il a des chofes excellentes, & l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve feulement le ton un peu romanesque. Il veut du fentiment. Défaut d'Ufage, préjugé de Province dont il eft facile de le corriger. *Il veut du fentiment*, dit Lucile en elle-même! ils en font aux conditions! C'eft aller loin dans une entrevue. Il me femble qu'Erafte prend fon parti de bonne grace. Mais quoi? s'il eft allez heureux, eft-ce à moi de le trouver mauvais? Cependant il a eu tort de vouloir me perfuader qu'il étoit fi fort à plaindre. Il auroit pu épargner à ma délicatelfe les reproches douloureux qu'il fçavoit bien que je me faifois. C'eft la manie des Amans d'exagérer toujours leurs peines. Enfin le voilà confolé, & me voilà bien foulagée.

Lucile, dans cette idée, fe contraignit un peu moins avec Floricourt. Erafte, à qui rien n'échappoit, fut plus trifte que de coutume. Lucile & Artenice attribuerent fa trifteffe à la même caufe. Une paffion naiffante produit toujours cet effet là. Le lendemain, Artenice ne man-

qua

qua point de ménager un tête-à-tête à Lucile & à Floricourt, en amenant avec elle Erasfe.

Vous êtes fâché, lui dit-elle; je veux me réconcilier avec vous. Je vois, Erasfe, que vous n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour doit se traiter en plaisanterie: vous regardez un engagement comme la chose du monde la plus sérieuse; je vous en estime davantage. — Moi! point du tout, Madame; je suis très-persuadé qu'un amour sérieux est la plus haute extravagance, & qu'il n'est un plaisir qu'autant qu'il est un jeu. — Accordez-vous donc avec vous-même. Hier au soir vous vouliez une égale sensibilité, une inclination mutuelle — Je voulois la chose impossible, ou du-moins la chose du monde la plus rare; & je tiens qu'à moins de cet accord si difficile, & auquel il faut renoncer, le plus sage & le plus sûr parti est de faire un jeu de l'amour, sans y attacher un prix & une importance chimériques. — Ma foi, mon cher Erasfe, vous parlez d'or. En effet, pourquoi se tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut? On se convient, on s'arrange: on s'ennuye, & l'on se quitte. Au bout du compte on a eu du plaisir; c'est

c'est un tems bien employé, & plutôt au Ciel pouvoir ainsi s'amuser toute la vie! — Voilà, disoit Erasme en lui-même, une humeur bien accommodante. Je vois, poursuivit-elle, ce qu'on appelle des passions sérieuses: rien de plus triste, rien de plus sombre. L'inquiétude, la jalousie assiègent deux malheureux. Ils prétendent se suffire, & ils s'ennuyent à la mort. — Ah, Madame! que dites-vous? rien ne leur manque s'ils s'aiment bien. Cette union est le charme de la vie, les délices de l'ame, la plénitude du bonheur. — Ma foi, Monsieur, vous êtes fou avec vos disparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie? — Ce qui ne se trouve point, Madame, & ce qu'on ne verra peut-être jamais. — Voilà une belle expectative! & en attendant votre cœur sera desœuvré? — Hélas! plutôt au Ciel qu'il pût l'être! — Il ne l'est donc pas, Erasme? — Non sans-doute, Madame, & vous plaindriez son état si vous pouviez le concevoir. A ces mots il s'éloigna en levant les yeux au Ciel, & en poussant un profond soupir. Voilà donc, dit Artenice, ce qu'on appelle un homme réservé! Il l'est si fort qu'il en est bête. Heureusement je ne me suis point

com-

compromise. Peut-être aurois-je dû lui parler plus clairement: il faut aider les gens timides. Mais il s'en va sur une exclamation, sans donner le tems de lui demander ce qui l'arrête & ce qui l'afflige. Nous verrons: il faudra bien qu'il s'explique; car enfin je suis compromise, & il y va de mon honneur.

Floricourt voulut pendant le souper s'amuser aux dépens d'Erasfe. Hé bien, dit-il à Artenice, où en êtes-vous? on n'a rien de caché pour ses amis, & nous vous en donnons l'exemple. Bon, dit Artenice avec dépit, sçavons-nous profiter des exemples qu'on nous donne? sçavons-nous même ce que nous voulons? Si l'on parle d'un amour sérieux, Monsieur le traite de badinage; si l'on se prête au badinage, Monsieur revient au sérieux. Il vous est facile, Madame, dit Erasfe, de me donner un ridicule; je me prête à cela tant qu'on veut. Hé, Monsieur! ce n'est pas mon dessein; mais nous sommes avec nos amis, expliquons-nous sans aucun mystere. Nous n'avons pas le tems de nous observer & de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais, vous me l'avez fait entendre. Je ne vous disimule point que vous me convenez assez.

Nous

Nous ne sommes pas ici pour être spectateurs inutiles; l'honnêteté même exige que nous soyons occupés : finissons & entendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer? comment voulez-vous que je vous aime? Moi! Madame, s'écria Eraste, je ne veux point que vous m'aimiez. — Quoi Monsieur, vous m'avez donc trompée? — Point du tout, Madame; j'atteste le Ciel que je ne vous ai pas dit un mot qui ressemble à de l'amour. Oh! pour le coup, dit-elle en se levant de table, voilà une effronterie qui me passe. Floricourt voulut la retenir. Non, Monsieur, je ne puis soutenir la vue d'un homme qui ose nier les tristes & fades déclarations dont il m'a excédée, & que j'ai eu la bonté de souffrir, prévenue par les éloges qu'on m'avoit faits, je ne sçais pourquoi, de ce maussade personnage.

Artenice est partie furieuse, dit Lucile à Eraste en le revoyant le lendemain. Que s'est-il donc passé entre vous? Des propos en l'air, Madame, dont le résultat de ma part a été, que rien n'étoit plus à craindre qu'un amour sérieux, que rien n'étoit plus méprisable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu soupirer, elle a pris mes soupirs pour elle. Je l'ai dé-

trom-

trompée, & voilà tout. Vous l'avez détrompée ; c'est d'un galant homme, mais il falloit vous y prendre avec plus de ménagement. Quoi! Madame, elle ose vous dire que nous en sommes au point de nous aimer, & vous voulez que je me modere? Qu'auriez-vous pensé de mon aveu ou de mon silence? — Que vous étiez raisonnable, & que vous preniez le bon parti. Artenice est encore jeune & belle, & votre liaison n'eût-elle été qu'un amusement. — Je ne suis point d'humeur de m'amuser, Madame, & je vous prie de m'épargner des conseils dont je ne profiterai jamais. Cependant vous voilà seul avec nous, & vous sentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant personnage. — Je jouerai, Madame, le personnage d'un ami : rien n'est plus honnête, ce me semble. — Mais, Erasme, comment pouvez-vous y tenir? — C'est mon affaire, Madame, ne vous inquiétez pas de moi. — Il faut bien que je m'en inquiète; car enfin je connois votre situation, elle est affreuse. — Cela peut être, mais il ne dépend ni de vous ni de moi de la rendre meilleure : croyez moi, n'en parlons plus. — N'en parlons plus, c'est bientôt dit; mais vous souffrez, & j'en

j'en suis la cause. — Hé! non Madame, non, je vous l'ai dit cent fois; vous n'avez rien à vous reprocher: au nom de Dieu soyez tranquille. — Je le ferois, si vous pouviez l'être. — Oh! pour le coup, vous êtes cruelle. Quand vous vous obtinerez à sçavoir ce qui se passe dans mon ame, je n'en aurai pas une peine de moins, & vous en aurez un chagrin de plus: de grace oubliez que je vous aime — Hé! comment l'oublier? je le vois à chaque instant. — Vous voulez donc que je m'éloigne? — Mais notre situation l'exigeroit. — Fort bien: chassez-moi, cela sera plutôt fait. — Moi, vous chasser, vous, mon ami! c'est pour vous que je suis en peine. — Oh bien! pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre sans vous. — Vous le croyez; mais l'absence? — L'absence! le beau remede pour un amour comme le mien! — N'en doutez pas, mon cher Erasme; il est des femmes plus aimables & moins injustes que moi. — J'en suis fort aise, mais cela m'est égal. — Il vous le semble dans ce moment. — Je suis en ce moment ce que je serai toute ma vie: je me connois, je connois les femmes. N'ayez pas peur

qu'aucune d'elles me rende heureux ni malheureux. — Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord, mais vous vous dissiperez dans le monde — Et avec quoi? rien ne m'amuse. Ici du moins je n'ai pas le tems de m'ennuyer: je vous vois, ou je vais vous voir; vous me parlez avec bonté; je suis sûr que vous ne m'oubliez pas; & si j'étois loin de vous, j'ai une imagination qui feroit mon supplice. — Et que pourroit-elle vous peindre de plus cruel que ce que vous voyez? — Je ne vois rien, Madame; je ne veux rien voir: épargnez-moi vos confidences. — J'admire en-vérité votre modération. — Oui, j'ai un grand mérite à être modéré! & voulez-vous que je vous batte? — Non; mais on se plaint. — Et de quoi? — Je ne sçais; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raison. — Ma foi, Madame, chacun aime à sa maniere; la mienne n'est pas d'extravaguer. S'il falloit des injures pour vous plaire, j'en dirois tout comme un autre: mais je doute que cela réussit. — Je n'y perds rien, Erasme; & dans le fond du cœur. — Non, je vous jure que mon cœur vous respecte autant que ma bouche. Je ne me  
suis

fuis pas surpris un moment de colere contre vous. — Cependant vous vous consumez, je le vois bien. — La mélancolie vous gagne. — Je ne suis pas gai. — Vous mangez à peine. — On vit à moins. — Je suis sûr que vous ne dormez point — Pardonnez-moi, je dors un peu, & c'est-là mon meilleur tems ; car je vous vois dans le sommeil telle à-peu-près que je vous fouhaite. — Eraste ! Lucile ? — Vous m'offensez. — Oh ! parbleu, Madame, c'en est trop que de vouloir m'ôter mes songes. Dans la réalité vous êtes telle que bon vous semble ; permettez du moins qu'en idée vous soyez telle qu'il me plait — Ne vous fâchez point, & parlons raison. Ces mêmes songes, que je ne dois point sçavoir, entretiennent votre passion. — Tant mieux, Madame, tant mieux ; je serois bien fâché d'en guérir — Et pourquoi vous oblîner à m'aimer sans espérance ? — Sans espérance ! je n'en suis pas-là : si vos sentimens étoient justes, ils seroient durables. Mais... — Ne vous flattez point, Eraste ; j'aime, & c'est pour toute ma vie. — Je ne me flatte point, Lucile ; c'est vous qui vous calomniez. Votre amour est un accès qui n'aura que son période. Il n'est

pas honnête de médire de son rival : je me tais ; mais je m'en rapporte à la bonté de votre esprit, à la délicatesse de votre cœur. — Ils sont aveugles l'un & l'autre. — C'est avouer qu'ils ne le sont pas : il faut avoir vu ou entrevoir encore pour reconnoître qu'on voit mal. — Hé bien ! je l'avoue, il me souvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt ; mais je ne lui en connois plus. — La connoissance vous reviendra, Madame, & je m'en repose sur lui. — Et si j'épouse Floricourt, comme en effet tout s'y dispose ? — En ce cas je n'aurai plus rien à espérer ni à craindre, & mon parti est déjà pris. Et quel est-il ? — De cesser de vous aimer. — Et comment cela ? — Comment ? parbleu rien n'est si aisé. Si j'étois à l'armée, & qu'une balle ? — O Ciel ! — Est-il si mal-aisé de supposer qu'on est à l'armée ? — Ah cruel ami, qu'osez vous dire ? & avec quelle légéreté vous m'annoncez un malheur dont je ne me consolerois jamais ! Lucile s'attendrissoit à cette idée, quand Floricourt vint les trouver. Eraste les laissa bientôt seuls suivant son usage. Notre ami, ma chere Lucile, dit Floricourt, est un mortel fort ennuyeux, qu'en dites-vous ? C'est un honnête  
 hom-

homme , répondit Lucile , dont je respecte les vertus. — Ma foi , avec ses vertus , il feroit bien d'aller rêver ailleurs ; il faut de la gaieté , de la société à la campagne. — Peut-être a-t-il quelque sujet d'être triste & solitaire. — Oui , je le crois , & je le devine. Vous rougissez , Lucile ! je serai discret , & votre embarras m'impose silence. — Et quel seroit mon embarras , Monsieur ? vous croyez qu'Erafte m'aime , & vous avez raison de le croire. Je le plains , je le conseille , je lui parle comme son amie ; il n'y a pas là de quoi rougir. Un tel aveu , belle Lucile , vous rend encore plus estimable , mais convenez qu'il vient un peu tard. — Je n'ai pas cru , Monsieur , devoir vous dire un secret qui n'étoit pas le mien , & je vous l'aurois caché toute ma vie , si vous ne l'aviez pas surpris. Il y a dans ces fortes de confidences une ostentation & une cruauté qui ne sont point dans mon caractère. Il faut sçavoir respecter du moins les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïsme , s'écria Floricourt du ton du dépit & de l'ironie ! Et cet ami que vous traitez si bien , sçait-il à quel point nous en sommes ? — Oui , Monsieur , je lui ai tout dit. — Et il a la bonté de de-

meurer encore ici! — Je le dispois à s'en aller. — Ah! je n'ai plus rien à dire: j'aurois été surpris si votre délicatesse n'avoit pas prévenu la mienne. Vous avez senti l'indécence de souffrir auprès de vous un homme qui vous aime, au moment où vous allez vous déclarer pour son rival: il y auroit même de l'inhumanité à le rendre témoin du sacrifice que vous m'en faites. Et à quand son départ? — Je ne sçais; je n'ai pas eu le courage de le lui prescrire, & il n'a pas la force de s'y déterminer. Vous plaisantez, Lucile: & qui lui proposera donc de nous délivrer de sa présence? il ne seroit pas honnête que ce fût moi. — Ce sera moi, Monsieur, n'en ayez point d'inquiétude. — Et quelle inquiétude, Madame? me feriez-vous l'honneur de me croire jaloux? Je vous déclare que je ne le suis point: ma délicatesse n'a que vous pour objet, & pour peu qu'il vous en coûte. — Il m'en coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un ami respectable la seule consolation qui lui reste; mais je sçais me faire violence. — Violence, Madame! cela est bien fort. Je ne veux point de violence; ce seroit le moyen de me rendre odieux, & je vais pres-

presser moi-même cet ami respectable de ne pas vous abandonner. — Pourfuyez, Monsieur; la plaisanterie est fort à sa place, & je mérite en effet que vous me parliez sur ce ton. Je suis au désespoir de vous avoir déplû, Madame, lui dit Floricourt en voyant ses yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence: je ne sçavois pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival & à votre ami. A ces mots, il la laissa pénétrée de douleur.

Erafte de retour la trouva dans cette situation: Qu'est ce donc, Madame? lui dit-il en l'abordant, les pleurs inondent votre visage? — Vous voyez, Monsieur, la plus malheureuse de toutes les femmes: je sens que ma foiblesse me perd, & je ne puis m'en guérir. Un homme à qui j'ai tout sacrifié, doute encore de mes sentimens. Il me méprise, il me soupçonne. — J'entends, Madame, il est jaloux; il faut le tranquilliser. Il y va de votre repos, & il n'est rien que je ne sacrifie à un intérêt qui m'est si cher. Adieu; puissiez-vous être heureuse! j'en serai moins malheureux. Les larmes de Lucile redoublèrent à ces mots. Je vous ai exhorté à me fuir, lui dit-elle; je

vous y exhortois en amie & pour vous-même. L'effort que je faisois sur mon ame n'avoit rien d'humiliant; mais vous éloigner pour complaire à un homme injuste, pour lui ôter un soupçon que je n'aurois jamais dû craindre; être obligée de justifier l'amour par le sacrifice de l'amitié, c'est une chose honteuse & accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté. — Il le faut, Madame, si vous aimez Floricourt. — Oui, mon cher Erasme, plaignez-moi: je l'aime, & j'ai beau me le reprocher. Erasme n'en entendit pas davantage: il partit.

Floricourt mit tout en usage pour apaiser Lucile; il étoit d'une douceur, d'une complaisance sans égale, quand on avoit fait sa volonté. Erasme fut presque oublié; & que n'oublie-t-on pas pour ce qu'on aime, quand on a le bonheur de se croire aimé! Un seul amusement, hélas! bien innocent, restoit encore à Lucile dans leur solitude. Elle avoit élevé un serin, qui par un instinct merveilleux répondoit à ses caresses. Il connoissoit sa voix, il voloit au-devant d'elle; il ne chantoit qu'en la voyant, il ne mangeoit que sur sa main, il ne buvoit que de sa bouche: elle lui donnoit la li-

ber-

berté, il n'en jouissoit qu'un moment; & si-tôt qu'elle l'appelloit, il fendoit l'air avec vitesse. Dès qu'il étoit sur son sein, le sentiment sembloit agiter ses ailes & précipiter les battemens de son gosier mélodieux. Croiroit-on que l'orgueilleux Floricourt fût offensé de l'attention que donnoit Lucile à la sensibilité & au badinage de ce petit animal? — Je veux sçavoir, dit-il un jour en lui-même, si l'amour qu'elle a pour moi est au-dessus de ces foibleses. Il seroit plaisant qu'elle fût plus attachée à son serin qu'à son Amant. Cela est possible; j'en ferai l'épreuve, & pas plus tard que ce soir. Où est donc le petit oiseau, lui dit-il en l'abordant avec un sourire? — Il jouit du ciel & de la liberté, il voltige dans ces jardins. — Et ne craignez-vous pas qu'à la fin il ne s'y accoutume, & qu'il ne revienne plus? — Je le lui pardonnerai, s'il se trouve plus heureux. — Ah! de grace, voyons s'il vous est fidele. Voulez-vous bien le rappeler? Lucile fit le signal accoutumé, & l'oiseau vola sur sa main. — Il est charmant, dit Floricourt; mais il vous est trop cher, j'en suis jaloux, & je veux tout ou rien de la personne que j'aime.

A ces mots , il voulut prendre l'oiseau chéri pour l'étouffer ; elle jetta un cri , le serin s'envola. Lucile , épouvantée , pâlit & perdit connoissance. On accourut , on la rappella à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux , elle vit à ses pieds , non l'homme qu'elle aimoit le plus , mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. Allez , Monsieur , lui dit-elle avec horreur : ce dernier trait vient de m'éclairer sur votre affreux caractère ; j'y vois autant de bassesse que de cruauté. Sortez de chez moi pour n'y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je ne respecte encore plus que je ne vous méprise. O mon cher & digne Erasme ! à qui vous aurois-je sacrifié ? Floricourt fortit , frémissant de honte & de rage : l'oiseau revint caresser sa belle Maîtresse , & il n'est pas besoin de dire qu'Erasme se vit rappelé.

## L E

## PHILOSOPHE SOI-DISANT.

**C**LARICE depuis quelques années n'entendoit parler que de Philosophes. Qu'est-ce donc que cette espece d'hommes là, dit-elle? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais Philosophes étoient rares, qu'ils se communiquoient peu; qu'au reste c'étoient de tous les hommes les plus simples, & qu'ils n'avoient rien de singulier. Il y en a donc de deux sortes? dit-elle; car dans tous les récits que j'entends, un Philosophe est un être bizarre qui fait profession de ne ressembler à rien. De ceux-là, lui dit-on, il y en a par-tout, vous en aurez: cela est facile.

Clarice étoit à la campagne avec une de ces Sociétés qu'on appelle frivoles, & qui ne demandent qu'à s'amuser. On lui présenta quelques jours après le sentencieux Ariste. Monsieur est donc Philosophe, n'est-ce pas? — Mais Madame, c'est la science du bien & du mal, ou si vous voulez la sagesse. Ce n'est que cela, dit Doris? Et le fruit de cette sagesse, pour

pour suivit Clarice , est d'être heureux sans-doute? — Ajoutez, Madame, de faire des heureux. Je ferois donc Philosophe aussi, dit à demi voix la naïve Lucinde, car on m'a répété cent fois qu'il ne tenoit qu'à moi d'être heureuse en faisant des heureux. Bon ! qui ne fait pas cela, reprit Doris, c'est le secret de la Comédie.

Ariste, avec le sourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philosophique n'étoit pas celui que peut goûter & faire goûter une jolie femme. — Je m'en doutois bien, dit Clarice, & rien ne se ressemble moins, je crois, qu'une jolie Femme & un Philosophe; mais voyons d'abord comment le sage Ariste s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela est tout simple, Madame: je n'ai point de préjugés, je ne dépends de personne, je vis de peu, je n'aime rien, & je dis tout ce que je pense. N'aimer rien, observa Cléon, me semble une disposition peu favorable à faire des heureux. Hé, Monsieur, repliqua le Philosophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime? Affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant? C'est ainsi que nous distribuons à l'humanité le secours de nos lumières. Et c'est, dit Doris, avec des lumie-

mieres que vous faites des heureux? —  
 Oui, Madame, & que nous le sommes.  
 La grosse Présidente de Ponval trouvoit  
 ce bonheur-là bien mince. Un Philoso-  
 phe a-t-il bien du plaisir, demanda Lu-  
 cinde? — Il n'en a qu'un, Madame, ce-  
 lui de les mépriser tous. — Cela doit être  
 fort amusant, dit brusquement la Prési-  
 dente! Et si vous n'aimez rien, Mon-  
 sieur, que faites vous donc de votre a-  
 me? — Ce que j'en fais? Je l'employe  
 au seul usage qui soit digne d'elle. Je  
 contemple, j'observe les merveilles de la  
 Nature. Hé, que peut-elle avoir pour  
 vous d'intéressant cette Nature, reprit  
 Clarice, si les hommes, si vos sembla-  
 bles n'ont rien qui vous puisse attacher? —  
 Mes semblables, Madame! je ne dispute  
 pas sur les termes, mais celui-là est un  
 peu fort. Quoi qu'il en soit, la Nature  
 que j'étudie a pour moi l'attrait de la cu-  
 riosité qui est le ressort de l'intelligence,  
 comme ce qu'on appelle le desir est le  
 mobile du sentiment. Oui dà, je con-  
 çois, dit Doris, que la curiosité est quel-  
 que chose; mais le desir, Monsieur, ne  
 le comptez-vous pour rien? Le desir, je  
 vous l'ai dit, est un attrait d'une autre  
 espece. — Pourquoi donc vous livrer à  
 l'un

l'un de ces attrait, tandis que vous résistez à l'autre? — Ah! Madame, c'est que les jouissances de l'esprit ne sont mêlées d'aucune amertume, & que toutes celles du sentiment renferment un poison caché. Mais du-moins, lui demanda Cléon, vous avez des sens? — Oui, j'ai des sens si vous voulez, mais ils n'ont aucun empire sur moi: mon ame en reçoit les impressions comme une glace, & il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puissent m'affecter vivement. Voilà un bien froid personnage, dit tout bas Doris à Clarice! qui t'a mené cet homme-là! Paix, lui répondit Clarice, cela est bon pour la campagne, il y a moyen de s'en divertir.

Cléon, qui vouloit encore développer le caractère d'Ariste, lui témoigna sa surprise de le voir résolu à ne rien aimer; car enfin, disoit-il, ne connoissez-vous rien d'aimable? Je connois des surfaces, reprit le Philosophe, mais je sai me défier du fond. Il reste à savoir, dit Cléon, si cette méfiance est fondée. — Oh très-fondée, vous pouvez m'en croire: j'en ai assez vu pour me convaincre que ce Globe-ci n'est peuplé que de fôts, de méchans & d'ingrats. Si vous y regardez

diez bien, lui dit Clarice sur le ton du reproche, vous seriez moins injuste, & peut-être aussi plus heureux.

Le Sage, un moment interdit, ne fit pas semblant d'avoir entendu. On annonça le dîner, il donna la main à Clarice, & se mit auprès d'elle à table. Je veux, lui disoit-elle, vous réconcilier avec l'humanité. — Il n'y a pas moyen, l'homme est le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que le spectacle de votre dîner? combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme? ce Bœuf, quel mal vous avoit-il fait? & ce Mouton, symbole de la candeur, quel droit aviez-vous sur sa vie? & ce Pigeon, l'ornement de nos toits, qu'on vient d'arracher à la tendre Colombe? O Ciel, s'il y avoit un Buffon parmi les animaux, dans quelle classe placeroit-il l'Homme? Le Tigre, le Vautour, le Requin lui céderoient le premier rang parmi les espèces voraces. Tout le monde conclut que le Philosophe ne se nourrissoit que de légumes, & l'on n'osoit lui offrir de ces viandes qu'il parcourait avec pitié. Donnez, donnez, dit-il: puisqu'on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu'un les mange.

H

Il déclamoit ainsi en mangeant de tout, contre la profusion des mets, leur recherche, leur délicatesse: Ah l'heureux tems, disoit-il, où l'Homme brouitoit avec les Chevres! Donnez-moi à boire, je vous prie. La Nature a bien dégénéré! Le Philosophe s'enyvra en faisant la peinture du clair ruisseau où se desalté- roient ses peres.

Cléon saisit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philosophique qui se répandoit sur le genre humain. Hé-bien, demanda-t-il à Ariste, vous voilà avec les hommes; les trouvez-vous si odieux? Avouez que vous les condamniez sur parole, & qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur parole, Monsieur! apprenez qu'un Philosophe ne juge que d'après lui: c'est parce que j'ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injustes. — Ah de grace, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu: notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens; car enfin vous ne sauriez nous reprocher de ne pas honorer le mérite. Et comment l'honorez-vous, repliqua vivement le Philosophe? est-ce en le négligeant, en  
l'a-

l'abandonnant qu'on l'honore? Ah! les Philosophes de la Grece étoient les Oracles de leur siecle, les Législateurs de leur Patrie. Aujourd'hui la sagesse & la vertu languissent oubliées; l'intrigue, la bassesse, la servitude obtiennent tout. Si cela étoit, dit Cléon, ce seroit peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de se montrer. — Et voulez-vous qu'ils se jettent à la tête, ou pour mieux dire aux pieds des dispensateurs des récompenses? Il est vrai, dit Cléon, que l'on pourroit leur en épargner la peine, & qu'un homme tel que vous (pardon si je vous nomme.) Il n'y a pas de mal, reprit humblement le Philosophe. — Un homme tel que vous devroit être dispensé de faire sa cour. — Moi! Faire ma cour? Ah! qu'ils s'y attendent; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en applaudir: je sçai m'apprécier graces au Ciel, & j'irois vivre dans les déserts plutôt que de dégrader mon être. Ce seroit bien dommage, dit Cléon, que la société vous perdît: né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne sauriez croire, Mesdames, le bien que fait un Philosophe à la Terre: je gage que Monsieur a découvert une foule de

vérités morales, & qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de sa façon. Des vertus, reprit Ariste en baissant les yeux? Je n'en ai pas imaginé beaucoup, j'ai dévoilé bien des vices. Hé, Monsieur! lui dit Lucinde, que ne leur laissez-vous leur voile? ils auroient la laideur de moins. — Ma foi je suis votre servante, reprit Madame de Ponval, j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque: du moins l'on fait à quoi s'en tenir. — Et cependant voilà comme on nous récompense, s'écrie Ariste avec dépit! aussi j'ai pris le parti de n'exister que pour moi-même: le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en se levant de table, je veux que vous existiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire pressée? — Aucune, Madame: un Philosophe n'a point d'affaire. — Hé bien, je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la Philosophie, & je vous y promets la solitude, le repos & la liberté. La liberté, Madame, dit le Philosophe à demi-voix! je crains bien que vous ne me manquiez de parole.

La promenade dispersa la compagnie, & Ariste avec un air rêveur feignit d'aller  
 ler

ler méditer dans une allée, où il digéra sans penser à rien. Je me trompe, il pensoit à Clarice, & il se disoit à lui-même : Une jolie femme, une bonne maison, toutes les commodités de la vie; cela s'annonce bien! Voyons jusqu'au bout. Il faut avouer, poursuivoit-il, que la société est une plaisante scene: si j'étois galant, empressé, complaisant, aimable, on feroit à peine attention à moi: on ne voit que cela dans le Monde, & la vanité des femmes est rassasiée de ces hommages prodigués; mais apprivoiser un ours, civiliser un Philosophe, fléchir son orgueil, amollir son ame, c'est un triomphe difficile & rare dont leur amour propre est flatté. Clarice vient d'elle-même se jeter dans mes filets; attendons-là sans nous compromettre.

La compagnie de son côté s'amusoit aux dépens d'Ariste. C'est un assez plaisant original, disoit Doris: qu'en ferons-nous? Une Comédie, répondit Cléon; & si Clarice veut m'en croire, mon plan est déjà tout tracé. Il communiqua son idée, tout le monde y applaudit, & Clarice après quelque difficulté consentit à jouer son rôle. Elle étoit beaucoup plus jeune & plus jolie qu'il ne falloit pour un Phi-

losophe, & quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci sembloient répondre du dénouement. Elle se présenta donc comme par hazard dans l'allée où se promenoit Ariste: je vous détourne, lui dit-elle; pardon, je ne fais que passer. Vous n'êtes pas de trop Madame, & je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir, dit Clarice: je m'apperçois qu'un Philosophe ne pense pas comme un autre homme, & je serai bien-aîsé de voir les choses par vos yeux. — Il est vrai, Madame, que la Philosophie semble créer un nouvel Univers: le vulgaire ne voit que des masses; les détails de la Nature sont un spectacle réservé pour nous: c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si merveilleux, les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce: une fourmillière est pour moi une République, & chacun des atomes qui composent ce Monde, me paroît un Monde nouveau. Cela est admirable, dit Clarice! qu'est-ce qui vous occupoit en ce moment? Ces oiseaux, répondit le Sage. — Ils sont heureux, n'est-ce pas? — Ah très heureux sans doute! & peuvent-ils ne pas l'être? L'indépendance, l'égalité, peu de besoins,

soins, des plaisirs faciles, l'oubli du passé, nulle inquiétude sur l'avenir, & pour tout souci, le soin de vivre, & celui de perpétuer leur espèce; quelles leçons Madame, quelles leçons pour l'humanité! — Avouez donc que la campagne est un séjour délicieux; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux, & comme eux nous semblons n'y avoir pour loix que le doux instinct de la Nature. — Ah Madame, que n'est-il vrai! Mais ce caractère est effacé du cœur des hommes; la société a tout perdu. — Vous avez raison: cette société est quelque chose de bien gênant, & quand on n'a besoin de personne il seroit tout simple de vivre pour soi. — Hélas! c'est ce que j'ai dit cent fois, c'est ce que je ne cesse d'écrire, mais personne ne veut m'écouter. Vous Madame, par exemple, qui semblez reconnoître la vérité de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer? Je ne puis que souhaiter, dit Clarice, que la Philosophie devienne à la mode: je ne ferai pas la dernière à la suivre, comme je ne dois pas être la première à l'afficher. — C'est le langage que chacun tient: personne ne veut se hasarder à donner l'exemple, & cependant l'humanité

gémît accablée sous le joug de l'opinion & dans les chaînes de l'usage. Que voulez-vous, Monsieur? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienséances. — Hé bien Madame, observez-les ces bienséances tyranniques; ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du siècle, mais votre ame est à vous: la société n'a droit que sur les dehors, & vous ne lui devez que les apparences. Les bienséances dont on fait tant de bruit ne sont elles-mêmes que les apparences bien ménagées; mais l'intérieur, Madame, l'intérieur est le sanctuaire de la volonté, & la volonté est indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me semble, pourvu que je m'en tienne-là. Vraiment sans doute, reprit le Philosophe, il vaut mieux s'en tenir-là que de risquer des imprudences; car, Madame, sçavez-vous ce que c'est qu'une femme vicieuse? C'est une femme qui ne s'observe, qui ne se respecte sur rien. Quoi, Monsieur, demanda Clarice en affectant un air satisfait, le vice n'est donc que dans l'imprudence? Avant de vous répondre, Madame, permettez-moi de vous interroger: Qu'est-ce que le vice à vos yeux?

N'est-

N'est-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui peut nuire? — C'est cela même. — Hé bien, Madame, tout cela se passe au dehors. Pourquoi donc soumettre au préjugé vos sentimens & vos pensées? Voyez dans ces oiseaux cette douce & fiere liberté que la Nature vous avoit donnée, & que vous avez perdue. Ah! dit Clarice avec un soupir, la mort de mon époux me l'avoit rendu, ce bien précieux; mais je touche au moment d'y renoncer encore. — O Ciel! qu'entens-je, s'écria-t-il? Allez-vous former une nouvelle chaîne? — Mais, je ne sçais. — Vous ne sçavez! — Ils le veulent. — Qui donc, Madame? Quels sont les ennemis qui osent vous le proposer? Non, croyez-moi, l'hymen est un joug, & la liberté est le bien suprême. Mais encore, quel est cet époux que l'on vous donne? — C'est Cléon. — Cléon, Madame? Je ne m'étonne plus de l'air aisé qu'il prend ici. Il interroge, il décide, il daigne être affable quelquefois, il a cette politesse avantageuse qui semble s'abaisser jusqu'à nous; on voit bien qu'il fait les honneurs de sa maison, & je sens désormais tout ce que je lui dois de respect & de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre

une honnêteté mutuelle , & je prétends que chez moi tout le monde soit égal. — Vous le prétendez, Clarice ! Ah, votre choix détruit l'égalité entre les hommes, & celui qui doit vous posséder. . . N'en parlons plus, j'en ai trop dit; ce séjour n'est pas fait pour un Philosophe. Permettez-moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai besoin de vous, & vous me plongez dans des irrésolutions dont vous seul pouvez me tirer. Il faut avouer que la Philosophie est une chose bien consolante ; mais si un Philosophe étoit un trompeur, ce seroit un dangereux ami ! Adieu, je ne veux pas qu'on nous voie ensemble : je rejoins la compagnie, venez bientôt nous retrouver. Hé voilà donc, disoit-elle en s'éloignant, ce qu'on appelle un Philosophe ? Courage, disoit-il de son côté ! Cléon ne tient plus qu'à un fil. Clarice en rougissant rendit compte de la première Scene, & son début reçut des éloges ; mais la Présidente fronçant le sourcil, Avez-vous prétendu, dit-elle, que je sois simple spectatrice ? Non, non, je veux jouer mon rôle, & je réponds qu'il sera plaisant. Vous croyez subjuguier cet homme sage ? point du tout ; c'est moi qui aurai cet honneur.

neur-là. — Vous, Présidente! — Oh, vous avez beau rire: mes cinquante ans, mes trois mentons & ma moustache de tabac d'Espagne se moquent de toutes vos graces. Tout le monde applaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle, & si ce n'est pas assez d'une, vous n'avez qu'à vous réunir pour me disputer la conquête; je vous brave toutes les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleuse Clarice, allez étaler à ses yeux tout ce que la coquetterie & la beauté ont de séduisant; je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton résolu à faire trembler ses rivales.

Cléon parut sombre & rêveur à l'arrivée d'Ariste, & Clarice prit avec le Philosophe l'air réservé du mystère. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Ariste se retirant dans son appartement, le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O Ciel! dit-il à la compagnie qui pour s'amuser l'y avoit conduit, ô Ciel! n'est-il pas ridicule que tout cet appareil soit dressé pour le sommeil d'un homme? Est-ce ainsi que l'on dormoit à Lacédémone? O Licurgue, que dirois-tu? Une toilette à moi! C'est se moquer.

Me prend-on pour un Sibarite ? Je me retire, je n'y sçaurois tenir. Voulez vous, lui dit Clarice, que l'on démeuble exprès pour vous ? Jouissez, croyez-moi, des douceurs de la vie quand elles se présentent : un Philophe doit sçavoir se passer de tout & s'accommoder de tout. A la bonne heure, dit-il en s'appaisant, il faut bien vous complaire ; mais je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma foi, dit-il en se couchant, la mollesse est une jolie chose ! & le Sage s'en dormit.

Ses songes lui rappellerent son entretien avec Clarice, & il se réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme sagesse dans les femmes, lui résisteroit foiblement.

Il n'étoit pas levé encore ; un laquais vint lui proposer le bain. Le bain étoit d'un bon présage. Soit, dit-il, je me baignerai : le bain est d'institution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne ; ne dédaignons pas ses présens. Il eût bien voulu faire usage de cette toilette qu'il voyoit dressée, mais la pudeur le retint. Il se contenta de donner à sa négligence philosophique l'air le plus décent qu'il lui fut possible, & le miroir

roir fut vingt fois consulté. Comme vous voilà fait, lui dit Clarice en le voyant paroître ! pourquoi n'être pas mis comme tout le monde ? Cet habit, cette coëffure, vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Hé, Madame ! est-ce à l'air qu'on doit juger les hommes ? voulez-vous que je me soumette aux caprices de la mode, & que je sois mis comme vos Cléons ? — Pourquoi non, Monsieur, sçavez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre simplicité ; & que c'est là sur-tout ce qui affoiblit dans les esprits la considération qui vous est dûe ? Moi-même, pour vous rendre justice, j'ai besoin de ma réflexion : le premier coup l'œil est contre vous, & c'est bien souvent ce premier coup d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir ? — Non, Madame, l'artifice n'est pas fait pour elle. Plus elle est nue, plus elle est belle ; on la déguise en voulant l'orner. — Hé-bien, Monsieur, qu'elle se contemple elle seule tout à son aise. quant à moi, je vous déclare que cet air rustique & bas me déplaît. N'est-il pas singulier, qu'ayant reçu de la Nature une figure distinguée, on fasse gloire de la dé-

dégrader? — Mais Madame, que diriez-vous si un Philosophe prenoit soin de sa parure, & se composoit comme vos Marquis? Je dirois: il cherche à plaire & il fait bien; car ne vous flattez pas, Ariste, on ne plait qu'avec beaucoup de soin. — Ah! je ne desire rien tant que d'y réussir à vos yeux. — Si ce soin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du-moins un quart-d'heure. Jasmin! Jasmin! allez coëffer Monsieur. Ariste en rougissant se rendit enfin à ces douces instances. Voilà le Sage à sa toilette.

La main légère de Jasmin arrange avec art ses cheveux; sa physionomie se déploie, il admire la métamorphose, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant, se demandoit-il à lui-même? ils diront ce qu'il leur plaira, mais le Philosophe a fort bonne mine. Il se présente enflé d'orgueil, mais avec un air gauche & timide. Oh pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme. Il n'y a plus que cet habit dont la couleur afflige mes yeux. Ah Madame, au nom de ma gloire laissez-moi du moins ce caractère de la gravité de mon état. Hé quel est, s'il vous plait, cet état chimérique qui  
 VOUS

vous tient tellement à cœur? J'approuve fort que l'on soit sage, mais il me semble que toutes les couleurs sont égales pour la sagesse. Ce marron de Mr. Guillaume est-il plus dans la Nature que le bleu céleste, & que le gris-de-lin? Par quel caprice imiter plutôt dans vos vêtemens l'enveloppe du marron que la feuille de la rose ou que la touffe de ce lila dont se couronne le printems? Ah! pour moi, je vous avoue que le gris-de-lin me charme la vue: cette couleur a je ne sçais quoi de tendre qui va jusqu'à l'ame, & je vous trouverois le plus joli du monde avec un habit gris-de-lin. — Gris-de-lin, Madame! ô Ciel! un Philosophe gris-de-lin! — Oui, Monsieur, gris-de-lin clair: que voulez-vous? c'est ma folie. En écrivant à Paris tout à l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'est-ce pas? — Quoi Madame? — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, Madame, il n'est pas possible. — Pardonnez-moi, rien n'est plus aisé, les ouvriers n'ont qu'à passer la nuit. — Hélas! Il s'agit bien du tems qu'ils employeront à me rendre ridicule! Considérez, je vous supplie, que ce seroit une extravagance à me perdre de ré-

pu-

putation. — Hé bien, Monsieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous en donnerez une autre, & il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, Madame, qu'il m'eût affreux de vous déplaire, mais. — Mais vous m'impatientez; je n'aime pas à être contrariée. Il est bien singulier, poursuivit-elle d'un air de dépit, que vous me refusiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez, m'apprend à m'observer moi-même sur quelque chose de plus sérieux. A ces mots elle fortit, & laissa le Philosophe confondu qu'un incident aussi léger vint détruire ses espérances. Gris-de-lin ! disoit-il, gris-de-lin ! quel ridicule ! quel contraste ! Elle le veut, il faut bien s'y résoudre. Et le Philosophe écrivit.

Vous êtes obéie, Madame, dit-il à Clarice, en l'abordant. Vous en a-t-il coûté beaucoup, lui demanda-t-elle avec un sourire dédaigneux ? — Beaucoup, Madame, & plus que je ne puis dire; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la société admira la coëffure du Philosophe; la Présidente sur-tout juroit ses grands Dieux qu'elle n'avoit jamais vu d'homme plus noblement coëffé. Ariste lui rendit  
gra-

grace d'un compliment aussi flatteur. Bon, reprit-elle, des complimens ! Je n'en fais jamais : c'est la fausse monnoie du monde. Rien n'est mieux vu, s'écria le Sage : cela mérite d'être écrit. On s'aperçut que la Présidente engageoit l'attaque, & on les laissa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui fassiez des Sentences ? Je suis Philosophe aussi telle que vous me voyez. — Vous, Madame ? Et de quelle Secte ? Stoïcienne ? Epicurienne ? — Ho, ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépense gaiement ; j'ai de bon vin de Champagne que je bois avec mes amis ; je me porte bien ; je fais ce qui me plait, & laisse vivre chacun à sa guise. Voilà ma Secte. — C'est fort bien fait, & voilà précisément ce qu'enseignoit Epicure. — Ho, je vous déclare qu'on ne m'a rien enseigné : tout cela vient de moi. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liste de mes vins, & le menu de mon souper. — Mais, sur ce pied-là, vous devez être la plus heureuse femme du monde. — Heureuse, non pas tout-à fait : il me manque un mari à ma façon, mon Président étoit une bête. Il n'étoit bon qu'au Palais : cela sçavoit les

Loix,

Loix, voilà tout. Je veux un homme qui sçache m'aimer, & qui ne s'occupe que de moi seule. — Vous en trouverez mille, Madame — Oh je n'en veux qu'un, mais je veux qu'il soit bon. La naissance, la fortune, tout cela m'est égal; je ne m'attache qu'à la personne. — En-vérité, Madame, vous m'étonnez: vous êtes la première femme en qui j'ai trouvé des principes; mais est-ce bien précisément un mari que vous voulez? Oui, Monsieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces Amans sont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, sans qu'il nous soit permis de nous plaindre. Au-lieu qu'un mari est à nous à la face de l'Univers; & si le mien osoit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien & en tout honneur, cent soufflets à l'insolente qui me l'auroit enlevé. — Fort bien, Madame, fort bien! le droit de propriété est un droit inviolable; mais sçavez-vous qu'il est peu d'âmes comme la vôtre? Quel courage, quelle vigueur! — Oh j'en ai comme une Lionne. Je sçais que je ne suis pas jolie; mais dix mille écus de rente en présent de noce, valent bien les gentilleses d'une

ne

ne Lucinde ou d'une Clarice ; & quoique l'amour soit rare dans ce siècle , on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au château comme on annonçoit le souper.

Ariste parut plongé dans des réflexions sérieuses ; il balançoit les avantages & les inconvéniens qu'il y auroit à épouser la Présidente , & calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore , en sablant tous les soirs sa bouteille de vin de Champagne. La dispute qui s'éleva entre Clarice & Madame de Ponval , le tira de sa rêverie. Doris fit naître cette dispute. Est-il possible , dit-elle , que la Présidente ait pu soutenir pendant une heure le tête-à-tête d'un Philosophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raison ! Ma foi , repliqua Madame de Ponval , c'est que votre raison n'a pas le sens commun : demandez à cet homme sage , si la mienne n'est pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme , & il est d'accord avec moi qu'un bon mari est ce qu'il y a de mieux. Ah si ! s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être esclaves ? Et que devient cette liberté , qui est le premier

de tous les biens ? Cléon se déchaîna contre ce système de la liberté ; il soutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un esclavage. La Présidente vint à l'appui, & déclara qu'elle ne distinguoit point l'amour de la liberté, de l'amour du libertinage. Je veux, disoit-elle, que ce verre de vin soit le dernier de ma vie, si je compte jamais sur un homme qu'il n'ait signé le serment d'être à moi. Tout le reste n'est que fleurlette. Et voilà précisément, disoit Clarice, ce que le mariage a d'humiliant ; l'amour avec sa liberté perd toute sa délicatesse. N'est-ce pas, Monsieur, demandoit-elle au Philosophe ? — Mais, Madame, je pensois comme vous ; cependant il faut avouer que si la liberté a ses charmes, elle a ses dangers, ses écueils : les inclinations heureuses sont un si grand bien, & l'inconstance est si naturelle à l'homme, que lorsqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeste pouvoir de changer. — Vous l'entendez, Mesdames ? Voilà de mes gens : cela ne flatte point ; c'est ce qui s'appelle un Philosophe. Tâchez de le séduire si vous pouvez. Pour moi

moi je me retire enchantée. Adieu, Philosophe, j'ai besoin de repos, je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière, & il me tarde d'être endormie pour avoir le plaisir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil passionné, où petilloit le vin de Champagne. Mesdames, dit Lucinde, avez-vous aperçu ce regard? Vraiment, reprit Doris, elle est folle d'Ariste: cela est clair. De moi, Madame! vous n'y pensez pas; nos goûts, je crois, ni nos caractères ne sont pas faits pour aller ensemble. Je bois peu, je jure encore moins, & je n'aime pas qu'on m'enchaîne. — Ah, Monsieur, dix mille écus de rente! — Dix mille écus de rente, Madame, sont une insulte, quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la Présidente. Ah l'insolent, dit-elle! Je suis piquée, vous le verrez à mes genoux. Je passe légèrement sur les réflexions nocturnes du sage Ariste. Un bon carrosse, un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, & le meilleur cuisinier de Paris; tel étoit son plan de vie. Nos Philosophes, disoit-il, murmureront peut-être un peu;

R 2

mais

mais je leur ferai bonne-chere. D'ailleurs une laide femme a quelque chose de philosophique; au-moins ne me soupçonnera-t-on pas d'avoir cherché les plaisirs des sens.

Le jour de son triomphe arrive, & l'habit gris-de-lin aussi: il le contemple, il rougit de vanité plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le voir avec l'air d'un homme agité qui se possède; & après avoir jetté un oeil d'indignation sur les apprêts de sa parure, Monsieur, lui dit-il, si j'avois affaire à un homme du monde, je lui proposerois pour début de se couper la gorge avec moi. Mais je parle à un Philosophe, & je ne viens faire assaut avec lui que de franchise & de vertu. De quoi, s'agit-il, lui demanda le Sage, un peu interdit de ce préambule? J'aimois Clarice, Monsieur, reprit Cléon; elle m'aimoit, nous allions être unis. Je ne sçai quelle révolution s'est faite tout-à-coup dans son ame, mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des soupçons sur la cause de son changement, mais cet habit gris-de-lin les confirme. Le gris-de-lin  
est

est sa folie, vous prenez ses couleurs ; vous êtes mon rival. — Moi, Monsieur! — Je n'en puis douter, & toutes les circonstances qui l'attestent, se présentent en foule à mon esprit: vos promenades secrètes, vos propos à l'oreille, des regards, des mots échappés, sa haine surtout contre la Présidente, tout vous trahit, tout sert à m'éclairer. Voici donc, Monsieur, ce que je vous propose. Il faut que l'un de nous cede la place. La violence est un moyen injuste, la générosité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice; j'étois heureux sans vous, je puis l'être encore; mes soins, le tems, votre absence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous voyez un homme au désespoir, & la mort sera mon recours. Jugez, Ariste, si votre situation est la même. Consultez-vous, & répondez-moi. S'il y va du bonheur, ou du malheur de votre vie à me la céder, je n'exige rien, & je me retire. Allez, Monsieur, lui répondit le Philosophe avec un air serein: vous ne vaincrez point Ariste en générosité, & quoi qu'il m'en coûte, je vous prouverai que je méritois cette marque d'estime.

R 3

Enj

Enfin, dit-il dès que Cléon fut sorti, voilà une occasion de montrer une vertu héroïque. Ha, ha, Messieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer... Ils ne le sçauront peut-être pas... Oh que si: Clarice en fera confidence à ses amies, celles-ci le diront à d'autres: l'aventure est assez rare pour faire du bruit; après tout, le pis aller sera de la publier moi-même. Il faut que le bien soit connu, il n'importe par quelle voie: notre siècle a besoin de ces exemples, ce sont des leçons pour l'humanité... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, & nous dessaisir de Clarice avant que d'être sûr de la Présidente. Voyons ce que le vin de Champagne & le sommeil auront produit.

En réfléchissant ainsi sur sa conduite, le Philosophe s'habilla. L'industriel Jasmin se surpassa dans sa coëffure; l'habit gris-de-lin fut mis devant le miroir avec une secrète complaisance, & le Sage sortit radieux pour se rendre chez la Présidente, qui le reçut avec un cri de surprise. Mais passant tout-à-coup de la joie à la confusion: Je reconnois, dit-elle, la couleur favorite de Clarice: vous  
êtes

êtes attentif à étudier ses goûts. Allez, Ariste, allez faire valoir les soins que vous prenez de lui plaire: ils auront sans-doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le Philosophe, ne me permet pas de vous dissimuler que dans le choix de cette couleur je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus, Madame, j'avouerai que mon premier desir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans foiblesse; & quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses, il est difficile de n'en être pas touché; mais que ma reconnoissance est affoiblie! je me le reproche, Madame, & vous devez vous le reprocher. Ah! Philosophe, que n'est-il vrai! Mais ce gris-de-lin confond mes idées.— Hé bien, Madame, je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie; & si ma première simplicité.. — Non, demeurez, je vous trouve charmant. Mais que dis-je? Ah qu'on est heureux d'être si beau! Ariste, que ne suis-je belle! — Hé quoi, Madame, ne sçavez-vous pas que la laideur & la beauté n'existent que dans l'opinion? Rien n'est beau, rien n'est laid en soi. La beauté d'un pays n'est rien moins que

la beauté d'un autre; & il en est de même des hommes. Vous me flattez, dit la Présidente avec une pudeur enfantine, & faisant semblant de rougir: mais je ne sçai que trop, hélas! que je n'ai rien de beau que l'ame. — Hé bien, n'est-ce pas la beauté par excellence, la seule digne de toucher un cœur? — Ah, Philosophe, croyez-moi, cette beauté seule a peu de charmes! — Elle en a peu sans-doute pour le vulgaire; mais encore une fois, vous n'en êtes pas réduite là: n'est-ce rien qu'un air noble, un regard imposant, une physionomie de caractère? Et depuis quand la majesté n'est-elle plus la reine des graces — Et mon embonpoint, qu'en dites-vous? — Ah, Madame, l'embonpoint, qui est un excès parmi nous, est une beauté en Asie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne se connoissent pas en femmes? Hé bien, toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne seroient pas même reçues dans le ferrail du Grand-Seigneur; & le Grand-Seigneur n'est pas dupe. En un mot, la santé brillante est la mere des plaisirs, & l'embonpoint en est le symbole. — Vous réussirez à me faire croire que ma graisse ne  
me

me messied point. Mais ce nez qui ne finit pas, & qui va toujours devant mon visage. — Hé, bon Dieu, de quoi vous plaignez-vous? Est-ce que les nez des Dames Romaines finissoient? Voyez tous les bustes antiques. — Au moins n'avoient-elles pas cette grande bouche & ces grosses levres. — Les grosses levres, Madame, sont le charme des Beautés Africaines: ce sont comme deux coussins, où la douce & tendre volupté repose. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connois rien qui donne à la physionomie plus d'ouverture & de gaieté. — Il est vrai, quand les dents sont belles; mais, par malheur. — Allez à Siam; les belles dents sont pour le peuple, & c'est une honte que d'en avoir. Ainsi tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes, & la seule beauté réelle est l'objet qui nous a charmés. — Serois-je la vôtre, mon cher Philosophe, lui demanda la Présidente en se couvrant de son éventail? — Pardon, Madame, si j'hésite. Ma délicatesse me rend timide, & je fais profession d'un desintéressement qui ne vous est pas assez connu encore pour être au-

dessus du soupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente, & cet article me fait trembler. — Allez, Monsieur, vous êtes trop juste pour m'attribuer des soupçons aussi bas; c'est Clarice qui vous arrête, je vois vos détours; laissez-moi. — Oui je vous laisse, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il étoit congédié, il s'en est plaint à moi, & je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l'aime. — Est-il possible? Ah, vous m'enchantez, & je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir, je vous attends, ne me faites pas languir: ce soir nous quittons la campagne.

Je m'admire, disoit-il en s'en allant, d'avoir l'audace de l'épouser; elle est affreuse, mais elle est riche. Il arrive chez Clarice, il la trouve à sa toilette, & Cléon auprès d'elle, qui prit en le voyant le maintien d'un homme accablé. Ah, le joli habit, s'écria-t-elle! approchez donc que je vous voye. Il est délicieux, n'est-ce pas, Cléon? C'est moi qui l'ai choisi. Je le vois bien, Madame, répondit Cléon d'un air sombre. Laissons ce badinage,  
in-

interrompt le Philosophe. Je viens me justifier d'un crime dont on m'accuse, & remplir un devoir sérieux. Cléon vous aime, vous l'avez aimé; il perd votre cœur, dit-il, & c'est moi qui en suis la cause. — Oui, Monsieur; pourquoi ce mystère? Je viens de le lui déclarer. — Et moi, Madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme estimable qui vous mérite, & qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer: c'est un aveu que je fais sans honte; mais son inclination a de plus que la mienne, la force invincible de l'habitude, & peut-être aussi trouverai-je en moi-même des ressources qu'il n'a pas en lui. Ah, l'homme étonnant, s'écria Cléon en embrassant le Philosophe! que vous dirai-je? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Ariste: votre générosité m'a donné l'exemple, je ne fais que vous imiter. Venez, Mesdames, dit Clarice à Lucinde & à Doris qu'elle vit paroître, venez être témoins du triomphe de la Philosophie. Ariste me cede à son rival, & sacrifie son amour pour moi au bonheur d'un homme qu'il connoît à peine. L'é-  
ton-

tonnement & l'admiration furent joués d'après nature ; & Ariste prenant la main de Clarice , qu'il mit dans celle de Cléon , favouroit à longs traits , avec une orgueilleuse modestie , les douceurs de l'adoration. Soyez heureux , leur dit-il , & cessez de vous étonner d'un effort qui , tout pénible qu'il est , a sa récompense en lui-même. Que seroit-ce donc qu'un Philosophe , si la vertu ne lui tenoit pas lieu de tout ? A ces mots il se retira comme pour se dérober à sa gloire.

La Présidente attendoit le Philosophe. En est-ce fait , lui demanda-t-elle ? Oui , Madame , ils sont unis ; je suis à moi , & je suis à vous. — Ah , je triomphe : vous , vous êtes à moi ! Venez donc que je vous enchaîne. — Ah , Madame , dit il en tombant à ses genoux , quel empire vous avez pris sur moi ! O Socrate ! ô Platon ! qu'est devenu votre disciple ? Le reconnoissez-vous encore dans cet état d'avilissement ? Comme il parloit ainsi , la Présidente avoit pris un ruban couleur de rose qu'elle attachoit au cou du Sage ; & imitant Lucinde de l'Oracle avec un air enfantin le plus plaisant du monde , elle l'appelloit du nom de  
Char-

Charmant. Juste Ciel, que deviendrois-je, si quelqu'un sçavoit... Ah, Madame, disoit-il, fuyons, éloignons-nous d'une société qui nous observe; épargnez-moi l'humiliation. — Qu'appellez-vous humiliation? Je veux que vous fassiez gloire à leurs yeux d'être à moi, de porter ma chaîne. A ces mots la porte s'ouvre, la Présidente se leve tenant le Philosophe en lessé. Le voilà, dit-elle à la compagnie qui l'environna tout-à coup, le voilà cet homme si fier qui soupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma cassette: je vous le livre, mon rôle est joué. A ce tableau, le plafond retentit du nom de Charmant & de mille éclats de rire. Ariste s'arrachant les cheveux, & déchirant ses vêtemens de rage, se répandit en injures sur la perfidie des femmes, & alla composer un Livre contre son siecle, où il déclara hautement qu'il n'y avoit de Sage que lui.

LE

## LA MAUVAISE MERE.

**P**ARMI les productions monstrueuses de la Nature, on peut compter le cœur d'une Mere qui aime l'un de ses enfans, à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole & des victimes parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement, si commun & si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos Provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu recommandable par sa sévérité à reprimer les vexations de toute espece, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort; cet homme de bien, appelé Mr. de Carandon, mourut pauvre & presqu'insolvable. Il avoit laissé une fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu  
d'a-

d'agrément, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha par considération pour la mémoire de son pere. Il nous a fait tant de bien, disoit le bon-homme Corée! (c'étoit le nom du Négociant); il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille Corée se proposa donc humblement, & Mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon-homme pour la mémoire du pere s'étendoit jusques sur la fille: il la consultoit comme son oracle; & si quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien, elle n'avoit qu'à préférer ces paroles imposantes, feu Mr. de Carandon mon pere... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune, & lui laissa deux enfans, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le pere. En mourant il croyoit devoir régler le partage de ses biens; mais Mr. de Carandon avoit pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans sous la dépendance d'une mere, il falloit la rendre dispensatrice des biens  
qui

qui leur étoient destinés. Cette loi fut la regle du Testament de Corée, & son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans l'ainé faisoit ses délices; non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le cadet, mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde; il lui avoit fait éprouver le premier les douleurs & la joie de l'enfantement; il s'étoit emparé de sa tendresse, qu'il sembloit avoir épuisée; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mere.

Le petit Jaquaut étoit l'enfant de rebut: sa mere ne daignoit presque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son pere, une ame du peuple, & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'ainé, qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il étoit possible, c'étoit la gentillesse même: son indocilité s'appelloit

loit hauteur de caractère; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raison: or il faut sçavoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne cessoit de dire qu'il sentoit son bien, & qu'il avoit l'honneur de ressembler à Madame sa mere. Cet ainé, appellé Mr. de l'Etang, (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée) cet ainé, dis-je, eut des Maîtres de toute espece: les leçons étoient pour lui seul, & le petit Jaquaut en recueilloit le fruit; de maniere qu'au bout de quelques années Jaquaut en sçavoit tout ce qu'on avoit enseigné à Mr. de l'Etang, qui en revanche ne sçavoit rien.

Les Bonnes qui sont dans l'usage d'attribuer aux enfans tout le peu d'esprit qu'elles ont, & qui rêvent tout le matin aux gentilleses qu'ils doivent dire dans la journée; les Bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoissoient le foible, que son ainé étoit un prodige. Les Maîtres moins complaisans, ou plus mal-adroits, en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissoient point sur les louanges de Jaquaut: ils ne disoient pas précisément

*Tome I.*

S

que

que Mr. de l'Etang fût un sot, mais ils disoient que le petit Jaquaut avoit de l'esprit comme un Ange. La vanité de la mere en fut blessée; & par une injustice qu'on ne croiroit pas être dans la Nature, si ce vice des meres étoit moins à la mode, elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, & résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallele.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la Nature, mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jaquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze lorsqu'elle tomba sérieusement malade. L'ainé s'occupoit de ses plaisirs, & fort peu de la santé de sa mere. C'est la punition des meres folles d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter. Jaquaut s'en aperçut, & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte: l'impatience de voir sa mere ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsqu'il étoit appelé, mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte, il entre sans bruit, & à pas trem-

tremblans il s'approche du lit de sa mere. Est-ce vous, mon fils, demanda-t-elle? — Non ma mere, c'est Jaquaut. Cette réponse naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuste; mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant; & Jaquaut n'en fut dans la fuite ni plus aimé ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison: son prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop susceptible de dissipation, pour avoir un compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des Maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus careffant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractère plus haut & moins flexible, exigeoit plus de ménagement: elle voulut donc que l'Etang fût l'unique objet de leurs soins, & se défit du malheureux Jaquaut en l'exilant dans un Collège.

A seize ans l'Etang quitta ses Maîtres de Mathématique, de Physique, de Musique &c. comme il les avoit pris; il commença ses exercices, qu'il fit à-peu-

près comme ses études; & à vingt ans il parut dans le Monde avec la suffisance d'un sot qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté Jaquaut avoit fini ses Humanités, & sa mere étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Hé bien, dit-elle, puisqu'il est si sage, il réussira dans l'Eglise. Il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur Jaquaut n'avoit aucune inclination pour l'Etat Ecclésiastique; il vint supplier sa mere de l'en dispenser. Vous croyez donc, lui dit elle avec une hauteur froide & sévere, que j'ai dequoi vous soutenir dans le Monde? Je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre pere n'étoit pas aussi considérable qu'on l'imagine; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, Monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des Bénéfices ou celle des Armes, vous faire tonsurer ou casser la tête, accepter en un mot un petit Collet ou une Lieutenancé d'Infanterie; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jaquaut lui répondit avec respect qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots Mademoiselle de Caran-

randon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mere, se retira en soupirant, & résolut de tenter si la Fortune lui feroit moins cruelle que la Nature. Il apprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mere pour lui demander son aveu, sa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés, mais le dernier avec économie

Sa mere, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, & en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frere eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étoient les premieres caresses qu'il avoit reçues de ses parens, son cœur sensible en fut pénétré: cependant il n'osa leur demander de lui écrire, mais il avoit un camarade de College dont il étoit tendrement aimé: il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mere.

Celle-ci ne fut plus occupée que du

soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la Robe : on lui obtint des dispenses d'études ; & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des Loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux : on proposa une riche héritière, mais on exigea de la veuve la donation des biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt cinq ans Mr. de l'Étang se trouva donc un petit Conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mere, ayant grand soin de sa personne, & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme, l'Étang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune personne qu'il lorgna au Spectacle répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il étoit charmant, ce qu'il n'eut pas de peine à croire, & dans peu de tems le débarrassa d'un portefeuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette Beauté parjure le quitta au bout de trois  
mois

mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot & plus magnifique. L'Etang qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui, résolut de s'en venger en prenant une Maitresse plus fameuse encore, & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisoit mille jaloux; & quand il se comparoit à cette foule d'adorateurs qui soupiroient en vain pour elle, il avoit le plaisir de se croire plus aimable, comme il se trouvoit plus heureux. Cependant, s'étant apperçue qu'il n'étoit pas sans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût résolue à quitter pour lui, & proposa pour fuir les importuns de venir ensemble à Paris oublier tout l'Univers, & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut transporté de cette marque de tendresse. Tout se prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, & choisissent leur retraite aux environs du Palais Royal. Fatime, (c'étoit le nom de cette Beauté) demanda & obtint sans peine un carrosse pour prendre l'air. L'Etang fut surpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu, mais son mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez

elle que la société de l'Etang, & il étoit bien sûr de ses amis & d'elle. Cette Femme charmante avoit cependant une foiblesse: elle croyoit aux songes. Une nuit elle en avoit fait un qui ne pouvoit, disoit-elle, s'effacer de son esprit. L'Etang voulut sçavoir quel étoit ce songe qui l'occupoit si sérieusement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux: c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie, & des sofas assortis à ce lit superbe; des trumeaux éblouissans de dorure, des cabinets de boulé, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde; mais tout cela n'est rien. Une toilette étoit dressée, je m'approche; qu'ai-je aperçu! le cœur m'en palpite: un écrain de diamans; & quels diamans encore! l'aigrette la mieux dessinée, les boucles d'oreille les plus brillantes, le plus bel esclavage, & une riviere qui ne finissoit pas. Oui, Monsieur, je vous le dis; il m'arrivera quelque chose de singulier. Ce songe m'a trop vivement frappée, & mes songes ne me trompent jamais.

Mr. de l'Etang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les  
 fon-

songes ne signifioient rien ; elle lui soutint que celui-là devoit signifier quelque chose , & il finit par craindre que quel-qu'un de ses rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler , & à quelques circonstances près se résoudre à l'accomplir lui-même. On juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de songer : elle y prit goût , & songea tant que la fortune du bon-homme Corée n'étoit presque plus elle-même qu'un songe. La jeune épouse de Mr. de l'Étang , à qui ce voyage avoit déplû , demanda d'être séparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit ; & sa dot , qu'il fallut rendre , le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu est une ressource. L'Étang prétendoit exceller au piquet ; ses ami qui faisoient bourse commune , parioient tous pour lui , tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit , Ma foi , disoit l'un des parieurs , c'est bien jouer ! On ne joue pas mieux , disoit l'autre. Enfin Mr. de l'Étang jouoit le mieux du monde , mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit insensiblement , la fidelle Fatime qui s'apperçut de sa décadence , rêva une nuit qu'elle le quittoit , & le quitta le lendemain : ce-

pendant, comme il est humiliant de déchoir, il se piqua d'honneur & ne voulut rien rabattre de son faste, enforte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens lorsque Madame sa mère, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit désespéré; mais que loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en avoit besoin lui-même. Déjà l'alarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers, & c'étoit à qui se feroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait? disoit cette mère desolée: je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jaquaut? Jaquaut avec de l'esprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, & sa petite pacotille, étoit arrivé heureusement à Saint-Domingue. On fait combien un François de bonnes mœurs & de bonne mine trouve aisément à s'établir dans les îles. Le nom de Corée, son intelligence & sa sagesse, lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva,

tiva, la rendit florissante; le Commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de tems; & dans l'espace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la jalousie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la Colonie. Mais hélas! son camarade de Collège, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frere étoit ruiné, & que sa mere, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette Lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah, ma pauvre mere! s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangere, pouvoient la priver des secours de son fils, & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mere.

Avec de tels sentimens Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédoit, & ce sacrifice ne coûta rien à son cœur; mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu'il lais-

soit

soit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux Colon, qui lui avoit laissé des biens immenses, avoit jetté sur Corée un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'ame & en démêler le caractère ; l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effet subit & confus est pris le plus souvent pour un mouvement sympathique. Elle avoit cru voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête & sensible ; & son amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion pour naître & se développer. Corée de son côté l'avoit distinguée entre ses rivales comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme sage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus intéressante, l'air le plus animé, & cependant le plus modeste, un teint brun mais plus frais que les roses, des cheveux d'un noir d'ébène, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des Nymphes de Diane, le sourire & le regard des compagnes de Vénus ; Lucelle avec tous ces charmes étoit douée de ce courage d'esprit, de cette élévation de caractère, de cette justesse dans les idées,

de

de cette droiture dans les sentimens, qui nous font dire assez mal-à propos qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuse. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de son cœur, qu'il obtint d'elle sans détour un pareil aveu pour réponse; & leur inclination mutuelle, devenue plus tendre à mesure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aspiroit plus qu'au moment d'être consacrée au pied des Autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle avoient retardé leur bonheur. Ces démêlés alloient finir lorsque la lettre de l'ami de Corée vint l'arracher tout-à-coup à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après sa mere. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami & lui demanda conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commercables, allez au secours de votre mere, faites honneur à tout, & revenez: ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera; si je vis, au-lieu d'un testament, vous sçavez quels seront vos titres. Corée, pénétré de reconnoissance & d'admiration, saisit les mains de cette

Fem-

Femme généreuse, & les arrosa de ses pleurs; mais comme il se répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant: n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une Femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la Nature ne nous avoit pas donné une ame. A ma place seriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon cœur? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre; mais vos principes, vos sentimens, l'aifance, le naturel de vos vertus, m'enchantent: je les admire sans en être surpris. Va, mon Enfant, lui dit-elle en le baisant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, & reviens au-plutôt.

Ils s'embarque, & avec lui il embarque toute sa fortune. La trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries; mais là leur vaisseau, poursuivi par un Corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le Corsaire qui le chaffoit étoit sur le point de le joindre; & le Capitaine effrayé du danger de l'abordage, alloit se livrer au pirate. Ah!

ma pauvre mere ! s'écria Corée en embrassant la cassette où étoit renfermée toute son espérance ; & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage : Non, dit-il , ce barbare Afriquain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adressant au Capitaine, à l'équipage, & aux passagers consternés : Eh quoi, mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? Souffrirons-nous que ce brigand nous mene à Maroc chargés de fers, & nous y vende comme des bêtes ? Sommes-nous défarmés ? Ces gens-là sont-ils invulnérables, ou sont-ils plus braves que nous ? Ils veulent aborder, qu'ils abordent : hé bien, nous nous verrons de près. Sa résolution ranima les esprits, & le Capitaine en l'embrassant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout est disposé pour la défense : le Corsaire aborde, les vaisseaux se heurtent : des deux côtés on voit voler la mort : bientôt les deux navires sont enveloppés dans un tourbillon de fumée & de flamme : le feu cesse, le jour renaît, & le fer choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, faisoit un carnage effroyable ; dès qu'il voyoit un Afriquain se jeter sur son bord, il courroit à lui, le

fen-

fendoit en deux, en s'écriant : Ah, ma pauvre mere ! Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ses petits ; c'étoit le dernier effort de la nature au désespoir ; & l'ame la plus douce, la plus sensible qui fût jamais, étoit devenue en ce moment la plus violente & la plus sanguinaire. Le Capitaine le trouvoit par-tout, l'œil en feu & le bras sanglant. Ce n'est pas un homme, disoient ses compagnons, c'est un Dieu qui combat pour nous : son exemple enflammoit leur courage. Il se trouve enfin corps - à - corps avec le Chef de ces Barbares. Mon Dieu ! s'écria-t-il, ayez pitié de ma mere ; & à ces mots, d'un coup de revers, il ouvre au brigand les entrailles. Dès ce moment la victoire fut décidée : le peu qui restoit de l'équipage Maroquin demanda la vie, & fut mis dans les fers. Le vaisseau de Corée avec sa proie aborde enfin sur les côtes de France ; & ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mere. Il la trouve aux bords du tombeau, & dans un état pour elle plus affreux que la mort même, dénuée de tout secours, & livrée aux soins d'un domestique, qui rebuté de souffrir l'indigence où elle étoit réduite,

lui

lui rendroit à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation lui avoit fait défendre à ce domestique de recevoir personne que le Prêtre & le Médecin charitable qui la visitoient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuse.

Annoncez-moi, dit-il au domestique. — Et quel est votre nom? — Jaquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame. — Hélas! & quel est cet étranger? — Il dit qu'il s'appelle Jaquaut. A ce nom ses entrailles furent si violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah, mon fils! dit-elle d'une voix éteinte & en levant sur lui sa mourante paupière, ah, mon fils! dans quel moment venez-vous revoir votre mère? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux & si tendre, de voir cette mère qu'il avoit laissée au sein du luxe & de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, & dont l'image souléveroit le cœur, s'il m'étoit permis de la rendre: O ma mère! s'écria-t-il en se précipitant sur ce lit de douleurs: ses sanglots étouffèrent sa voix, & les ruisseaux de larmes dont

il inondoit le sein de sa mere expirante, furent long-tems la seule expression de sa douleur & de son amour. Le Ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé; d'avoir... Il l'interrompit: tout est réparé, ma mere, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez: la fortune m'a comblé de biens, je viens les répandre au sein de la nature: c'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez, j'ai dequoi vous faire aimer la vie. — Ah! mon cher enfant, si je desire de vivre, c'est pour expier mon injustice, c'est pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai deshérité. A ces mots elle se couvroit le visage comme indigne de voir le jour. Ah, Madame! s'écria-t-il en la pressant dans ses bras, ne me dérobez point la vue de ma mere. Je viens à-travers les mers la chercher & la secourir. Dans ce moment le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le Ciel m'a laissées; sans leur charité, je ne serois plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis! leur dit-il, mes bienfaiteurs! que ne vous dois-je pas? Sans vous je n'aurois plus de mere: achevez de la rappeler à la vie. Je suis

riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos secours; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette situation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zele, & n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode & sain. Ce soir Madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, & le calme qui lui succéda, ranimerent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal; la consolation en fut le remede. Corée apprit que son malheureux frere venoit de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connoissance à une mere sensible, & trop foible encore pour soutenir sans expirer un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulerent de ses yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendoit un qui l'avoit

méritée par tout ce que la nature a de plus sensible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les desirs de son ame : c'étoit de pouvoir réunir dans ses bras sa mere & son épouse. Madame Corée saisit avec joie le projet de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses malheurs, étoit pour elle un séjour odieux; & l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel qui protege la piété, leur accorda des vents favorables. Lucille reçut la mere de son amant, comme elle auroit reçu sa mere. L'Hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs & sereins, qui sont le partage de la vertu.

*Fin du Tome premier.*



A 112320

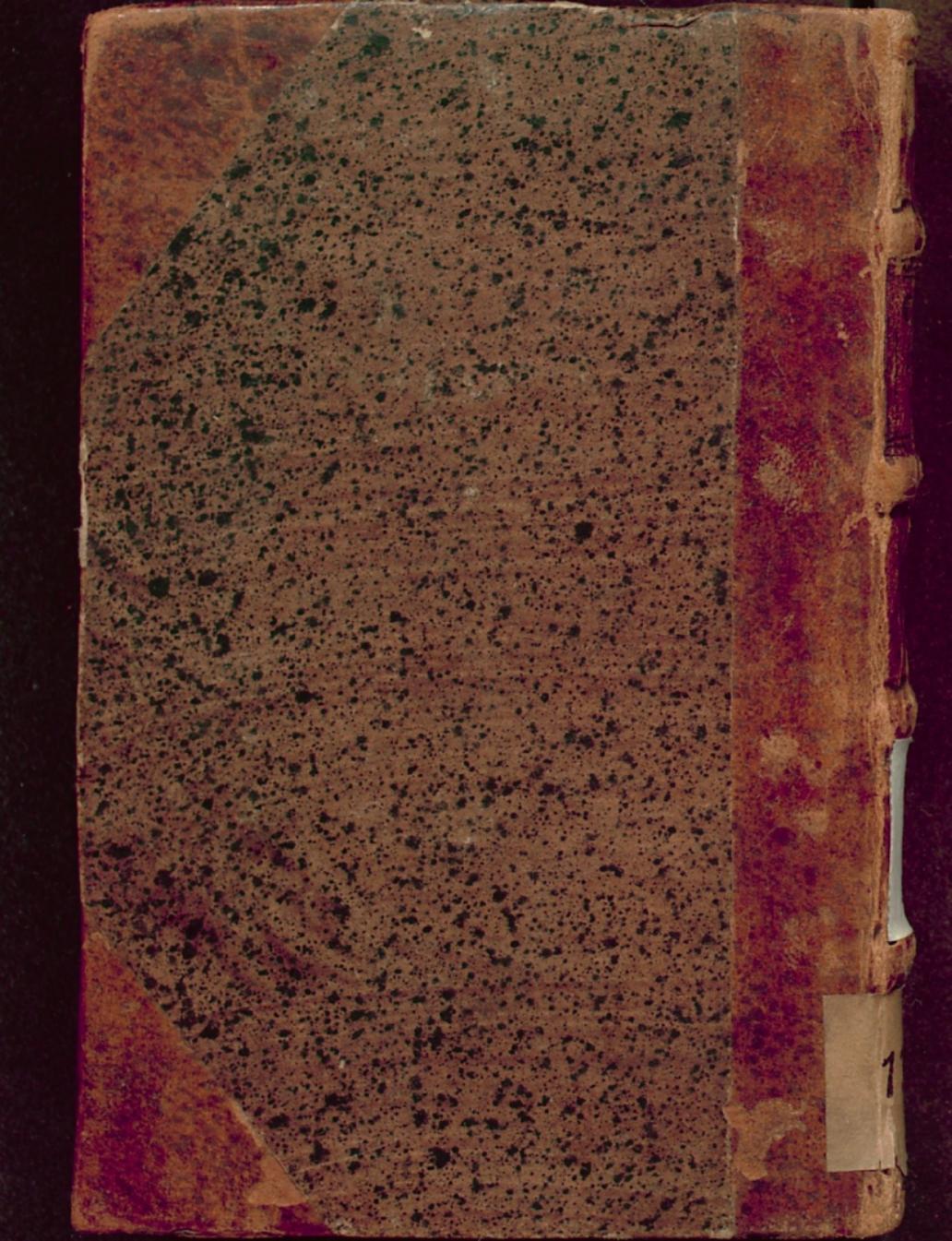
A B 112320

X 2365610

(1.)

DL 4113 X





*Diele Prof. 90/75*

# CONTES

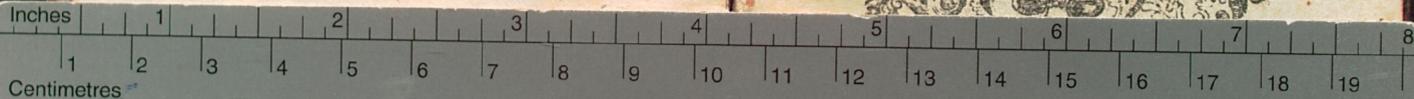
## MORAU X

Par **MR. MARMONTEL,**

*SUIVIS*

*d'une Apologie du Théâtre.*

**TOME PREMIER**



**Farbkarte #13**

**B.I.G.**

Blue    Cyan    Green    Yellow    Red    Magenta    White    3/Color    Black

